Lwowska Narodowa Naukowa Biblioteka Ukrainy im. W. Stefanyka.

Odział Rękopisów

Zespół (fond) 13

ARCHIWUM BORCHÓW Z WARKLAN

116. Korespondencja Michała Borcha.

Listy od różnych osób. Lit. T-V. 1789-1837. Sztuk 88. K. 154.

STRONY NIEZAPISANE NIE ZOSTAŁY ZDIGITALIZOWANE

Борх 116

ПАПКА
ДЛЯ
ПАПЕРІВ

116. Korespondencja Eleonory Borchowej. Listy od różnych osób. Lit. T-V. 1789-1837. Sztuk 88. K. 154.

160 арк

Львівська б-ка АН УРСР
ВІДДІЛ РУКОПИСІВ
№ Борх. 116

28

2010

Eleonora Bo

Korespondencja
Eleonory Borchowej T–V.
XIV T–V.

(Bappe–Volbach)

Кореспонденція Елеонори Борх.
Т. XIV. Кореспонденція на „Т–V"
1789–1837 рр. 88 лл., 154 арк. (2 г/1 пол.)
Ауспах, Бердичів, Варшава, Варкляни, Бремен і ін.
Франц., нім. м.
Примітки див. в описі

...CKA	IMIONA RODZICÓW	DATA URODZENIA	NUMER DOMU	PRZESIEDLIŁ SIĘ DO: (MIEJSCOWOŚCI, STAROSTWO, WOJEWÓDZTWO)	UWAGA
	1819				
I	Jappe ?				

Vielen Dank, für das mir über-
sandte, verehrungswürdige Gräfin!
Möge Ihr gutes Kind, das mir
wirklich reine Freude machte,
allen Ihren Wünschen genü-
gen leisten. Trotz meiner Abwesen-
heit hoffe ich Sie selbst zu sehen.
Mit Verehrung u. Hochachtung

der Ihrige

St. Petb.
Apr. 17. 19. Tappe

Ein hundert Rubel
erhalten.

VI

Tischer

Landohn (?) 1820

1

L. P.	NAZWISKO I IMIĘ DZIECKA	IMIONA RODZICÓW	DATA URODZENIA	NUMER DOMU	PRZESIEDLIŁ SIĘ DO: (MIEJSCOWOŚCI, STAROSTWO, WOJEWÓDZTWO)	UWAGA

Hochgeborne Frau
Gnädigste Frau Gräfin!

Ew: Excellenz vielfältige Beweiße von Dero gütigem Zutrauen geben mir den Muth und die Dreistigkeit Ihnen gnädigste Frau Gräfin eine zu berücksichtigende gehorsame Anzeige meinem Gefühle und Ueberzeugung gemäß zu machen.
Zufällig habe ich erfahren daß der im Wareklande angefangene Kirchenbau durch Hl. Brandt ausgeführt und vollendet werden soll. Da ich nun in einem massivenHauße welches dieser Mann gebaut hat wohne, das noch nicht 14 Jahre steht, und schon voller Riße und Spalten ist, der gewölbt sein sollende Keller den Einsturz droht; so zweifle ich sehr, daß er einen solchen

Hauptgebäude, was doch mehr als drey
oder vier decennia stehen soll, – gewachsen ist.
Auch hat er meinem Wissen nach keine
Kirche erbaut. Ganz anders verhält
es sich mit dem itzt hier lebenden Architect
Siefel. Dieser Mann hat im Gouvernement
Estland zu Piranape, im G: Livland, zu
Batzemar, Kehdeln, und Laudohn,
nicht nur schönen, sondern auch guten,
dauerhaften, und billigen Kirchen erbaut.
Wollten Ew: Excellenz nicht lieber vorhero
ehe der Contract geschlossen wird,
so wohl des einen als andern Baumeisters
Werke durch einen Sachverständigen
erst besehen laßen? – Auf den Fall
daß mein gehorsamst gegebener Wink den
ich Zutrauungs voll auf Dero große
gütige Nachsicht bauend, – gewagt habe, zu
statt kommen sollte; so würde ich eine
Probe von einem Nebengebäude hinreichend sein,
ob es ganz Fehler frey aufgeführt worden,

und so der wirklich wichtige Kirchenbau
dem Manne anzuvertrauen wären.
Die Kirche zu Laudohn wird Ende Sept: d. Jahrs
fertig, dann kann Regel andre seitige
Gebäude auf zu führen, übernehmen.

Bey der Ueberzeugung daß Sie gnädigste
Frau Gräfin meine genommene Freyheit
der gehorsamen Anzeige, als einzig für
Ihren Gebrauch, mir gütigst verzeihen
werden, habe ich die theuer schätzbare
Ehre mit der größten Hochachtung zu
verharren als

Ew: Excellenz

gehorsamster Diener
Fischer.

Laudohn
d. 23t Juny 1820.

(Kurenda lwowskiego konsystorza z dnia 2 czerwca 1868, L. 1577).

Parafja .... dnia 192

Podpis protokołującego plebana (lub jego zastępcy):

Podpis nowożeńców:

Katarzyna hr. Tolstoj

Madame la Comtesse

Vôtre amitiée m'étant très flateuse, je suis parconséquent infiniment reconnaissante du souvenir chere Comtesse que vous voulez bien me donner, je me flatois aussi d'avoir en passant l'honneur de vous voir un moment, mais puisque vous nous accordez la permission de disposer même vôtre jour de repos chez Vous, nous en abuserons en profitent de cette recreation et aurais dimanche la satisfaction de pouvoir vous embrasser et vous assurer de bouche de ma sincere considération et de l'honneur d'être

Madame la Comtesse,

Vôtre trés humble et très obeissante servante Caterine Ctsse Tolstoy

A Madame
Madame la
Comtesse de Borch

IV

P. Truchy

do

hr. Eleonory Borchowej:

1811

1798 - ~~1810~~

1799 Dangiellnki

1800 Werkelany 25 sztuk

1801 Dagda

1808 Witebsk ~~19~~

1809 Lixen

Kraczów

1810 Wilno

1811 Warsaw

6.8

+ 2 [illegible]

1810

Ce $\frac{29}{18}$. d'Aout 1798. 6

C'est avec un coeur rempli d'allegresse, et de bonheur que je me mets à vous ecrire ma chere et bonne Tante. Le Ciel a donc exaucé des voeux aussi justes qu'ardens — Nos inquiétudes sont dissipées, et nous ne sentons que la joie la plus douce et la plus vive. C'est hier la nuit que nous recumes l'heureuse nouvelle par un petit billet de Varetti. Nous savons que c'est le 29. V. S. que vous est né un petit Cousin et que le 1 d'Aout mon Oncle est parti de Warhland. Voila à quoi se reduisent tous les details d'un evenement aussi interessant. Nous en esperons bientot d'autres par la poste et nous n'attribuons même le retard des nouvelles directes de Riga qu'à l'irregularité extrême des Postes. —

O ma Tante quel bonheur pour vous, pour nous pour tous ceux qui vous cherissent. Plus de ces idées noires dont quelques fois — votre coeur semblait être epouvanté —

plus de ces larmes qu'un avenir incertain
arrachait à votre tendresse maternelle —
plus de tout cela. Puisse le sentiment dé-
licieux que vous éprouvâtes en mettant
au monde un nouvel être qui vous devra
et sa vie et son bonheur, puisse-t-il
en comblant des voeux si longtems inutiles
vous servir d'augure d'une suite de jours
de paix et de bonheur. Puisse enfin ce
nouveau chainon qui vous attache à la
vie vous en rendre les plaisirs plus vifs,
et les désagrements moins sensibles —
Souffrez ma Tante, qu'en ménageant
vos yeux, je me resume en vous priant
de considerer tout ce que je viens de dire
comme le témoignage faiblement exprimé
des sentiments qui animent toute la mai-
son; mes Parents, mes freres, Mde Hylren
tous me chargent de vous parler en
leur nom, tous voudraient vous assurer

7

de la joie qu'ils ressentent, tous vous prient d'en agréer l'hommage. —

Pour moi, ma bonne Tante, mes sentiments vous sont connus, jugez de ce que j'éprouve en pensant a vous et a votre bonheur. Je ne dirai plus rien et je finirai en vous assurant que comme il est impossible que vous cessiez jamais d'être ce que vous êtes il m'est également impossible de ne pas vous porter jusqu'au dernier souffle de ma vie les mêmes sentiments de respect, de tendresse de Dévouement et de reconnaissance

Louis.

Je ne dis rien aujourd'hui à Mlle Neuman ni a Malchen. Les deux personnes que j'estime autant que je chéris sentent trops dans le moment pour que je veuille leur faire distraction par le témoignage de mon inviolable attachement

Je suis fou de joie, pardonnez moi toutes les irrégularités —

Mr. Louis veut bien me permettre de joindre quelques lignes à sa lettre, je profite de cette preuve de sa facilité pour témoigner à Votre Excellence quelle joie vraie, vive, et digne d'elle je prens à son heureuse délivrance. On ne sauroit méconnoître ici le doigt de la Providence qui ne cesse de venir au secours de Votre Excellence dans tous les momens difficiles de sa vie. J'étois seul avec Mr. de la Chancelière lorsque le Bulletin, l'heureux bulletin de Signor Gasparo vint nous surprendre. Cela fut qu'un cri, mais le vrai cri de la joie. Pour Mr. Louis, il délire et ne voit pas assez vîte arriver le moment qui doit lui apporter des nouvelles directes de Votre Excel. du nouveau-né, de ses soeurs, de la joie de Mlle Neumann de la ...

A mes félicitations se joignent mille instances d'agréer [les] très humbles assurances de respect pour Votre Excellence.

Truchy

8

A Son Excellence

Madame la Comtesse de Borch

née Comtesse de Browne

Mr ~~Lewis~~ [illegible]

à

Warkland.

1798

9

Madame la Comtesse,

Quoiqu'invité par mons.r le Chancellier lui-même, depuis près de huit jours, à partir pour Warchland, je m'obstinois à différer ce voyage jusqu'à ce que je visse l'issue d'une indisposition que ressentit monsieur Louis, lundi dernier. mon inquiétude étoit d'autant plus vive, qu'il me prioit avec instance de ne point informer qui que ce soit de son état. Enfin la Rougeole se déclara jeudi dernier vers midi, il fallut bien alors se mettre au lit. les premiers symptômes furent d'abord allarmans,

Cela provenoit sans doute de ce qu'il s'étoit exposé au froid les jours précédens. hier Samedi, le septième jour de la maladie, il a eu quelques momens inquiets, mais j'ai la consolation de pouvoir informer Votre Excellence qu'il est déjà mieux. Cette nuit-ci a été bonne, et m.r Louis se sent dans ce moment extrêmement soulagé: l'Ebullition va son train, de sorte qu'on peut dire que la grande crise est passée. Les angoisses de Mons.r et de Madame la Chancellière sont néanmoins toujours à peu-près les mêmes, mais c'est à leur vive tendresse pour notre très cher Mons.r Louis qu'il faut en attribuer la plus grande partie. D'ailleurs Votre Excellence sait peut-être qu'à cela se joint encore la crainte que 4 autres de leurs enfans, qui n'ont pas eu cette maladie, ne la gagnent cette fois-ci,

Car des sept frères, messieurs Constantin et Casimir sont les seuls, qui l'ayent eue. Cet événement retardera de quelque tems pour moi l'honneur et le plaisir d'aller féliciter de vive voix Votre Excellence sur l'heureux don que Dieu lui a fait du petit Charles: je veux faire une rigoureuse quarantaine avant d'aller lui rendre mes devoirs. Si quelque chose pouvoit adoucir l'amertume de cette espèce d'exil, ce seroit de recevoir des nouvelles de la santé de Votre Excellence et de celle de toute sa chère famille. monsr. et mad.e la Chancelière, tous leurs enfans et surtout notre pauvre et cher Malade m'ordonnent expressément de solliciter cette grace.

je supplie votre Excellence de présenter mes respects à monsieur le

Palatin, et de lui annoncer que Monsieur Michel m'a déjà remis le dessein qu'il s'étoit chargé de faire pour lui. Sans la maladie de Mr. Louis, j'allois le lui porter: je guetterai la première occasion favorable de le lui envoyer.

Le Pupille, confié aux soins du malade, a été remis à ceux de Madame de Hilzen, et restera entre ses mains jusqu'au rétablissement. il est inutile de demander s'il s'y trouve bien; pourtant je devine à ses grands yeux fixes qu'il n'oublie pas ses maîtresses, que la tendresse séductrice de ses tuteurs n'a pu effacer de sa mémoire.

j'ai l'honneur d'être avec un respect vrai et profond

Madame la Comtesse,
de Votre Excellence

Le très humble et tout dévoué serviteur

Truchy

par Rosentoff, Dysna sa Dagda.

Daugieliszki
ce 28. 8bre n. s. 98

Daugieliszki ce 6. Xbre 1799.

11

Madame la Comtesse,

Les quelques lignes, dont Votre Excellence a daigné m'honorer, m'ont pénétré d'une reconnoissance d'autant plus vive, que j'étois bien loin, en lui communiquant la fausse nouvelle de la mort de Mde de Korff, d'oser espérer une réponse. je respecte trop les occupations chères auxquelle Elle met son bonheur à se livrer toute entière, pour chercher à l'en détourner, ne fussent-ce que pour peu de momens même. C'est déjà trop de générosité et beaucoup plus de bienveillance que je ne mérite de sa part, que de tolérer que je l'importune par mes lettres de tems à autre.

Mr. le Chancelier également induit en erreur par rapport à Mde de Korff, bien persuadé aujourd'hui

aujourd'hui que le bruit de cette mort est controuvé, se hâte de revenir sur quelques mesures, que par son trop de confiance dans l'autorité de qui il la tenoit de son côté, il s'étoit un peu trop empressé de prendre.

Il nous est arrivé hier des lettres de S. Pétersbourg: mr. Louis, dont le retour, besogne finie ou non finie, est décidément fixé aussitôt après le nouvel an, annonce que 1°. l'affaire de Liskade est déjà dans le Cabinet, et sera décidée, de façon ou d'autre, d'ici au premier janvier. 2°. qu'au Lombard on l'a remis aussi après ce terme pour lui donner une réponse positive. 3°. qu'il n'a rien fait encore pour l'affaire de Maltha.... 4°. qu'il nommera dans tous les cas mr. Troziet Plénipotentiaire, pour suivre les négociations qu'il a entamées sur tous ces points. &c. &c. &c. Au surplus pas le moindre brin d'espoir de réussite dans sa lettre, ce qui d'ailleurs fait ici très peu de sensation. Son retour tant désiré, son retour dans six semaines enfin, est ce qui remplit seul toutes les têtes: On ne pense qu'à ce moment;

les imaginations s'y transportent déjà, le voyent, et en deviennent incapables de réfléchir que cet état délirant pourroit finir par un dénouement funeste. Ce seroient 25 mille roubles de plus qui péseroient sur la masse, sans parler des intérêts usuraires auxquels on se les est procurés. Dieux ! quel avenir ! et pourtant ils dorment, s'amusent, font des projets de Comédie, comme s'ils avoient les clefs de la Caisse de la Banque d'Angleterre.

On n'attend plus que la neige pour se mettre en route pour Dagda. Le froid qu'il fait, rend cette maison-ci inhabitable. Md. la chancelière et toutes les Dames émigrent sans cesse d'une chambre à l'autre, suivant le vent qui souffle. C'est un déménagement perpetuel, et des pérégrinations qui ne finissent point. ah ! vivent les maisons de Briquet ! s'il y gèle, du moins les zéphyrs n'y percent-ils pas.

Je salue respectueusement l'Aimée, et baise avec une profonde vénération les mains de Votre Excellence.

Truchy

Mr. Mostowski et Md. Przedziecka sa soeur viennent cet hyver pour finir avec Mr. de hylzen. cela annonce de nouveaux sacrifices

Madame la Starostine me charge de présenter ses plus chères amitiés à Votre Excellence, qu'elle ose nommer aussi sa bonne Tante.

Warkland. ce 22. fevr. 1800.

13

Madame la Comtesse,

Ces messieurs sont arrivés entre une heure et deux heures du matin. mr. le chancelier, qui avoit reçu mon billet au milieu du Bal, n'avoit pas pu garder le secret: néanmoins la joie étoit telle à leur arrivée que je ne peux la dépeindre à Votre Excellence.

J'ai oublié les Rideaux, je prie votre Excellence de me les envoyer par l'homme qui m'apportera vendredi le paquet envoyé à mr. Louis à Riga sous l'adresse de mr. de Rast, et que je me flatte que ce dernier aura fait retourner aussitôt sur ses pas.

D'après ma promesse au paysan qui a apporté à Dagda mon billet à mr. le chancelier, il doit recevoir un rouble en cuivre, que j'ai oublié de laisser à mr. Kerstein. Puis-je prier Votre Excellence de le lui faire payer? c'est une dette dont je m'acquitterai avec ponctualité et la plus sincère reconnoissance.

La succession de Drialinski est finie. le Starosta Wyszyn a reçu

déjà 20. milles Ducats. Cela ne nuit pas aux affaires, il est agréable de voir qu'on en a fait un bon usage.

N... n'est plus si haut grimpé: il ne sait rien des 100- mille roubles; il n'avoit que 100= milles pourtant. peut-être cela fera-t-il du changement?

Mr. Louis et son frère, trop harassés pour être déjà éveillés, sont encore dans les bras de Morphée je les excuse donc auprès de votre Excellence, dont ils sont les dignes et braves neveux.

Mr. le chancelier m'a montré une vraie sensibilité quand il a appris que votre Excellence avoit si fort contribué à accélérer le retour de ses deux fils.

inébranlable dans mes sentimens pour Votre Excellence, je lui prouverai jusqu'au dernier soupir par ma reconnoissance, mon respect et ma vénération pour ses bontés et ses vertus que je suis son véritable serviteur

Trulley

mes amitiés à Aimée.

Dagda ce 7. Mars 1800

14

Madame la Comtesse,

Le voyage de Warklane avoit d'abord été arrêté pour mardi prochain, et l'intention de S. E. Mde la Chancelière étoit d'y aller seule avec 3. ou 4. de ses messieurs et madame la Starostine. Mr. le chancelier devoit rester, pour expédier un nombre infini d'affaires très importantes; mais aujourd'hui la chose vient d'être arrangée autrement et comme Mr. le chancelier veut absolument être de la partie, il a été décidé qu'on ne partiroit que vers le 16. ou le 17. de ce mois, afin de lui laisser le tems d'expédier le plus pressant.

La lettre que Votre Excellence trouvera ci-jointe, pour Mr. le Palatin, est relative à ce que j'ai eu l'honneur de lui marquer au

Sujet de la renonciation faite
en 1786 aux prétentions formées
sur Zemel, au profit de mr. de
Renne, dans une lettre adressée
à mr. de Kayserling son beau-
-père. cette lettre a été écrite en
françois, et sert d'argument prin-
-cipal aux créanciers de mr. fos.
Wigandt. il s'agit d'en détruire
l'effet sans compromettre
l'honneur de mr. le Palatin,
et mr. le chancelier propose un
moyen que je crois très admis-
-sible, et auquel mr. le Palatin
n'aura sans doute pas de motif
de se refuser.

Mr. et me. de la Castellanitz
sont de retour à Craslau: l'état
de cette dernière est pire qu'il
n'étoit lorsqu'elle partit pour
Wilna. quoique très foible et
à peine arrivée, toute notre
maison va l'incommoder
d'une visite qui doit durer
deux jours; nous reviendrons
samedi.

15

Si je puis rapporter avec moi
les Prédevaux de Votre Excellence,
certainement je n'y manquerai
pas.

Voilà tout ce tintamarre de
fêtes passé, et pourtant on ne
parle encore de rien. Nos
réformateurs promettent il est vrai,
de belles choses, mais je crois qu'ils
craignent d'ouvrir la barrière.
En attendant les séductions, les
pièges de toute espèce les assaillent
à chaque pas. Toutes nos Panienki
sont en l'air, l'une parle pour
son frère, l'autre siffle pour
son cousin, une troisième pour
qu'on laisse une terre à son
parent, quoiqu'il ne paye rien
depuis deux ans, &c. &c.

Nos jeunes messieurs chancellent
et je ne serois point du tout
surpris de voir Mr. Louis Sie
tomber, avant d'avoir commencé.
Mr. Buyniecki est ici avec sa
femme et ses enfants depuis 8
jours, et Dieu sait le but de ce
voyage! Enfin tout m'effraye.

Mr. Michel part dans le moment
pour Daugieliszki, et passera par
Lixen. on attendra son retour pour
aller à Wartkland: nous irons aussi
tous à Lixen, en retournant à
Daugieliszki.

je prie Votre Excellence de
me faire parvenir la réponse de
Mr. le Palatin à la lettre de
mr le chancelier. qu'elle daigne
agréer aussi mes très sincères
remercimens, pour la bonté qu'elle
a eue de me faire venir les
semences de Mr. Zigra; je les ai
reçues en très bon état.

je mets de tout mon coeur
mon respect, mon dévouement
et ma vénération pour sa
personne à ses pieds.

Treuley

je salue avec la plus
sincère amitié, la
bonne Aimée.

Dagda. ce 19. mars 1800.

16

Madame la Comtesse,

Les courses qu'a faites S. E. Mde la chancelière à Craslaw et à Pusza, lui ont causé une rechute très dangereuse. hier au soir elle étoit fort mal, ce matin il y a du mieux. ce contretems est ce qui a arrêté le départ pour Warkland. par la même raison on ne peut rien déterminer sur notre retour à Dangiliszki. toujours est il certain que Madame la chancelière ne viendra rencontrer Pâque que là, et c'est d'autant plus probable que ses maladies ce sont com= munément aussi subitement qu'elles surviennent. quoiqu'il en soit Mr. le chancelier désire beaucoup d'aller à Warkland, et il ne se désistera de ce projet qu'à son corps défendant.

j'ai eu l'honneur d'écrire
à Votre Excellence, il y a environ
huit jours. ma lettre est allée
par Kaminiec galamment, et
Trieste. Des motifs d'économie
personnelle m'avoient engagé
à choisir cette voie quoique
plus longue.

Dans ma lettre s'en trouvoit
une de S. E. m.r le chancelier à S. E
m.r le Palatin, à laquelle j'avois
prié Votre Excellence d'obtenir
une réponse très prompte. c'est
parce que je n'en ai pas encore
reçue que j'expédie ce nouvel
exprès. Peut-être aussi ma lettre
n'est elle pas parvenue à Votre
Excellence? j'en serois désolé.
c'est à m.r Zagwiny de Lubau
que je l'ai remise pour la
rendre à Kaminiec. m.r le
chancelier n'attend que cette
réponse de m.r le Palatin pour
expédier à Zémal.

Les Messieurs Mostowski ont
reçu leurs passeports: on leur

espère à tout moment. ils
pourroient bien arriver avant
nous à Dangieliszki. 17

La pauvre madame la
castellanie s'éteint : l'Ettisia la
ruine. parcequ'elle a pris des doses
redoublées de quinquina à Wilna,
ce qui lui a prêté pour peu de
tems quelques forces elle se croit
mieux, et parle d'être bientôt
rétablie. Elle en est revenue à
mr. Frank, dont elle se plaint
et dont elle ne peut ni ne veut
se passer. mr. le castellanic ne
se doute de rien, les enfans de
même, ils sont tout espérance.
personne n'ose les avertir du
danger, et le moment de la
catastrophe s'avance à grands pas.

mr. Constantin et mr. Michel
sont répartis pour Kiran; c'est
aujourd'hui la St. joseph. on les
attend mercredi ou jeudi de
retour.

tout ici jusqu'à ce moment
est encore sur l'ancien pied.

m. Louis souffre extraordinaire-
-ment. les obstacles naissent
sans cesse et à chaque pas. Le
cahos d'intrigues qui l'environne
est incroyable...

j'ai l'honneur d'être avec
le plus profond respect,
Madame la Comtesse,
de Votre Excellence,

Le très humble et
très obéiss.t Serviteur

Trucy

mad.e la Castellane de Slaten,
qui revient de Pétersbourg, va
arriver ici. surcroît d'Ennemie!

Dagda. ce 22. mars 1800.

18

L'Exprès qui est parti lundi pour Warkland s'est croisé avec celui que S. E. Mr. le Palatin a envoyé, et qui vient d'arriver.

La lettre relative à la signature de Zenal n'est pas falsifiée. elle est bien certainement de la main de Mr. le Palatin, elle a été écrite en allemand. un Secrétaire de Mr. le chancelier qui revient de Zenal a vu et lu l'original, qu'on ne peut déplacer pour le montrer à S. E. Mr. le Palatin, puisqu'il a été déposé en jugement. ce n'est donc que sur les lieux qu'on peut le voir.

Md. la Castellane est ici avec toute sa famille. c'est une emplâtre pour quelques semaines. c'est une cure que S. E. Md. la chancelière, quoiqu'elle même malade, fait entreprendre à Mr. Franti, l'épée dans les reins. il s'agit de guérir Md. de la Castellane de sa mélancholie périodique. Elle est

arrivée avec l'accès. Mr. Louis a vivement protesté contre le projet de Md. sa mère d'aller à Swartholm, avec tout ce monde nouvellement débarqué. Md. la chancelière n'en refuloit point demande, mais Mr. Louis ~~tient~~ bon et je le seconde: sans doute il réussira. je crois que, dans quelques jours lui et moi pourront aller rendre mes respects à votre Excellence.

le pot au lait est par terre; l'amiral Ribas sur qui se fondoit ~~tout~~ tout l'espoir de Mr. Louis pour sa place dans la forêt, est disgracié: il a vendu du goudron trop bon marché. pour moi j'ai félicité Mr. Louis de ~~cette~~ mésaventure. tout le ~~triste~~ de l'affaire est qu'il ne pourra pas obliger bien de personnes qu'ils se promettoit de placer.

Md. Brzozinska est morte dimanche dernier d'une fièvre putride, que les médecins qui l'ont traitée n'ont pas reconnue. Mr. Franke, Mr. Kraducski: Paulet Mr. Franke,

mais la mère crioit, point d'israélite, et la malade se mourroit en attendant. elle l'a été fort peu de jours.

19

Votre Excellence me pardonnera ~~cette~~ encore la liberté avec laquelle j'ose lui écrire. mais les sentimens qu'elle doit me connoître, me rassurent. si elle lit bien dans mon cœur, Elle y verra ~~de~~ combien de respect il est pénétré pour Elle et sa ~~famille~~. je serai éternellement dévoué à son service.

Trembley

mes amitiés les plus sincères à la bonne Aimée.

Dagda. ce 26. mars, 1800.

20

Madame la Comtesse,

Comme il a été arrêté avec Md. la Chancelière que M. Louis pourroit partir déjà ce soir avec moi pour Warkland, M. le chancelier m'ordonne de renvoyer l'Exprès de Votre Excellence sans le retenir plus longtems, puisque M. Louis sera chargé de rendre lui même la réponse à M. le Palatin, sur les diverses demandes que contiennent sa lettre.

Chacun a bien reconnu que l'amitié de Votre Excellence pour la famille avoit seule décidé M. le Palatin à accorder ce que l'on désiroit de sa complaisance. Aussi en a-t-on témoigné devant moi beaucoup de reconnoissance pour Votre Excellence.

je suis avec le plus profond respect son très humble serviteur

Truchy

Daugieliszki. ce 7. mai 1800.

21

Madame la Comtesse,

L'affaire de Zemel a été enfin perdue en première instance mais ce ne sont pourtant pas les créanciers de mr. Wigandt qui l'ont gagnée: c'est à sa femme que la terre a été adjugée. les créanciers et mr. le chancelier ont appellés.

Nous étions partis hier pour Wilna, mais à 5 lieues d'ici nous reçumes un billet de mr. le chancelier qui annonçoit à mr. Louis de revenir au plus vite, pour aller à Dunabourg, à l'Election. les 5 aînés y seront avec leur père qui désireroit faire élire mr. Michel Podkomorzy. mais comme la nouvelle de l'élection est arrivée très tard et que ces messieurs ne pourront être à Dunabourg que demain vers le soir, je ne sais s'il sera encore temps d'opérer ce que désire mr. le chancelier. si ce projet réussissoit, il en résulteroit que mr. le Podkomorzy résideroit souvent à Lixau, où sans cela il devoit se rendre, pour veiller à la confection de la partie des chemins dont sont chargés

chargés les Paysans des terres de mr. le Chancelier et de mr. de Hylzen.

Tout est donc fini avec Julie Mostowski et Radziwski. ce dernier garde Oswey auquel on a ajouté 2. folwarks, dont il en est chef de mr. Louis Wereszczyński, pour se délivrer du tribut de 12. mille roubles d'argent que mr. Hylzen lui payoit annuellement. de l'issue de cette grande affaire en sort une fort importante qui étonnera plus de monde qu'elle ne devroit en étonner. md. la Starostine va se divorcer: mr. Mostowski dont elle avoit le plus à craindre pour cette affaire, puisqu'il est l'héritier naturel de mr. de Hylzen, consent à tout; de sorte que md. la Starostine ne perdra pas tous ses avantages par son divorce. Votre Excellence devine déjà qu'elle sera la queue de toute cette histoire. la constance verra ses voeux couronnés; md. la chancelière approuve les sentimens de nos deux jeunes martyrs. Dans quelques jours md. la Starostine se retirera chez sa mère, pour commencer les poursuites. celle-ci consent aussi à tout.

4. ou 5. jours après notre retour de Wartkland ici, madame de Hylzen a peu manqué de devenir la victime

D'une catastrophe funeste. Elle étoit
dans sa chambre à coucher seule,
auprès de la cheminée, le dos tourné.
le feu prend à son peignoir, elle ne
s'en apperçoit pas d'abord, il gagne peu
à peu, et la flamme tout d'un coup
l'environne de tous côtés. A ses cris
Mr. Michel et Mr. Louis qui écrivoient
dans une chambre voisine accourent
et parviennent en la dépouillant de ses
vêtemens qui tomboient en lambeaux
à intercepter la flamme. Mr. Michel
a garanti la tête en la couvrant de
la basque de son surtout; si les cheveux
se fussent enflammés, elle y périssoit.
Md. la Starostine enfin a été sauvée,
quoique couverte de blessures; les plus
fortes sont sur les épaules, le long
des reins, et les bras. jusqu'à la chemise
tout a brulé; c'est une faveur insigne
du Ciel que ces messieurs aient pu
entendre les cris. tous deux ont aussi
beaucoup souffert surtout Mr. Louis
dont les deux mains ne sont encore
aujourdhui qu'une plaie.

aussitot le retour de Dunebourg,
Mr. Louis et moi nous allons à Wilna.
je n'ai pas oublié la commission de
Votre Excellence; j'en ai déjà chargé
une personne, qui est à même de bien
s'en acquitter.

on a certainement des vues sur la

fille de mr. le Palatin a Linen. mr. Michel, en s'occupant des chemins de ce côté là, pourroit bien y faire aussi le sien. la bonne Marechale le désire et n'en fait plus trop de Mystere.

je mets l'hommage très respectueux de mes sentimens les plus dévoués aux pieds de votre Excellence.

Tuchy

mes amitiés à la chère aimee; ces jours-ci ont rappellé sa douleur à plusieurs personnes.

Vitepsk. ce 14. Août 1800

23

Votre Excellence sait peut-être déjà que dans une entrevue, que le hazard avoit amenée entre mr. le chancelier et mr. le Staroste, lorsque ce dernier reconduisit mr. le Gouverneur à Lixen, on parvint à convenir d'un rendez-vous ici, pour terminer tous les différens qui subsistoient entre les deux beaux frères. mr. le Staroste fit le premier la proposition sous la médiation de mr. le Gouverneur, et mr. le chancelier, par véritable amour pour la paix, y acquiesça sans balancer. Dans l'affaire de la Succession mde la Chancelière renonce à toute prétention quelconque, et ne veut que la concorde et l'union. Au terme du 20. juillet dernier mr. le chancelier

arriva ici, comme il en étoit
convenu. mais tout cet empres-
-sement de belle apparence
paroît s'être évanoui. mr. le
Staroste, malgré tant de belles
paroles, recule, ou pour mieux
dire, on le fait reculer. je ne
crois pas néanmoins que
l'on puisse faire plus que fait
md. la chancelière, quand elle
renonce à tout, et qu'elle ne
crie que la paix! la paix!
voilà 15. jours que nous sommes ici
et l'on n'a encore rien com-
-mencé. peut-être aujourd'hui
entamera-t-on le pâté.
mais je vois encore malheureu-
-sement qu'on ne s'est pas
rapproché cordialement. on
ne peut rien dire de md. la
chancelière ses procédés, sa
manière d'être, ses offres son frère lui font autant
d'honneur que son désinteresse-
-ment. mr. le Staroste qui a
provoqué le voyage ne parle
point, son épouse ne songe

24

qu'à sa robe du jour ou du
lendemain, ou l'historiette du
matin au soir ou folâtre
avec J.... P..... Mr.
le Gouverneur, choisi du gré de
Mr. le Staroste pour concilia-
-teur, est occupé dans ce moment
de sa mésintelligence avec le
Sénateur Dzierzawin, et des
suites qu'elle peut avoir.
tout cela fait qu'il pourrait
arriver que nous retournerions
comme nous sommes venus.
notre caravane n'est composée
que de Mr. le chancelier, Mde.
la chancelière, Mde. la Starostine
Mr. Jean, et votre serviteur.
Mde. la Gouverneure est une
Dame très respectable, pas jolie,
mais beaucoup d'esprit, Elle
touche supérieurement du clavecin
chante avec beaucoup de goût,
et sans se faire prier, parle la
plus souvent françois, elle a été
élevée à Paris, et élève elle même
parfaitement ses enfans. Son

attachement pour son époux donne une teinte intéressante de mélancolie à son humeur. il y a assemblée tous les soirs jusqu'à minuit chez elle. nous y allons régulièrement. les hommes seuls jouent et des femmes md. la Starostine seule fait leur partie. Varette s'en trouve bien, il y gagne le plus souvent, ce qui d'effet qu'en pensant toujours à Galemige il reste toujours à Wisepik. md. Kontak est aussi ici. quelle différence de sa soeur la Starostine la société de Md. la chancelière lui plait infiniment et l'attire sans cesse chez nous.

il est donc décidé que nous allons à Varsovie, vers la mi septembre. les passeports sont déjà obtenus. de tous les commençaux je suis le seul qui sera du voyage. nous resterons 8. mois. pendant l'absence on fera maison nette: m. Louis et mr. Michel se chargent de cette pénible besogne. ce voyage doit rester encore un secret.

le destin a donc décidé sur md. la castellanite. Elle est morte le 6. de ce mois

H

mois à 4. heures après midi.
l'homme à prodiges d'ici, ce
charlatan Russe tant prôné
par m.r Nerko s'est lourdement
trompé, car il assuroit encore
il y a aujourd'hui 8. jours
que la malade étoit sauvée,
et le jour précédent lundi elle
étoit morte, et puis croyez aux
miracles de ces saltimbanques!
A notre retour, nous irons
à Craslau pour les obsèques.
d'ailleurs les affaires de cette
maison retomberont sur m.r le
chancelier, d'après les dernières
dispositions de la défunte, et le
désir de m.r le castellan Witt.
m.r Boristowski de Dubno
s'est vraiment bien montré
dans l'affaire de la Starostie de
Dünabourg, lors du passage du
Senateur. c'est un digne homme
et dont le choix fait honneur
à ses concitoyens, le dernier
garnement n'aura pas fait les
vilainies qu'il a faites. mais
qu'a-t-il retiré de ses turpitudes?
le mépris de tout le monde et
surtout

du Sénateur. qu'il se soit
vanté qu'on veut lui donner
héréditairement une partie de
la Starostie, ce n'est qu'une sotte
fanfaronnade et celle comment;
mais d'aucuntes pendant la
nuit que dort chez lui le Sénateur
les paysans qui la veille avoient
dit qu'ils n'avoient point de
plainte à porter contre m.r le
chancelier, et les inciter par ses
émissaires, à Eau de vie à une
pareille démarche, c'est le fait
de m.r Benislawski, c'est à dire
d'un . . . .
nous avons été à Luzyn chez
m.de Bohomolec. les 3. petites
filles de m.e la Starostie sont
de charmans enfans. qu'il est
douloureux que leur mère leur
soit si peu attachée! Elle les
voit rarement, quoique ce ne
soit qu'à 12. werstes de Witepsk,
mais on ne sauroit quitter
Witepsk.
m.de la chanceliere qui me
voit écrire à Votre Excellence
m'ordonne

26

de l'amour de sa plus tendre amitié, ainsi que M.de la Pérotière. M.r Jean lui baise les mains et se recommande au doux souvenir de sa bonne tante, M.r le chancelier demande à tous fort un compliment à Aimée, que M.e la chancelière embrasse en son particulier avec une véritable affection. bien des choses pour les petites des ceux de Lugeac. la vue de ceux de Baingues à amené bien des coups de dans lesquelles Wankend a souvent comme on peut bien croire, obtenu le triomphe.

je mets mes très humbles et très sincères hommages de respect et de reconnoissance aux pieds de votre Excellence et lui baise les mains de tout mon cœur.

Truches

Tixen, ce 3. 8bre 1800.

27

Combien de remercimens ne dois-je pas à Votre Excellence pour la bonté et la complaisance qu'elle ne cesse de me témoigner? Les soins qu'elle a daigné prendre pour mes chemises sont passés dans mon cœur de la gratitude la plus vive. J'en ai trouvé hier le paquet chez mr. Kaminski, en bon état et tel qu'il devoit être, d'après les précautions avec lesquelles il avoit été emballé. Je prie Votre Excellence de présenter également à mad.elle Neumann bien des remercimens de ma part, pour avoir bien voulu contribuer aussi à cet ouvrage.

Nous avons quitté Witepsk le 22. du mois passé, sans y avoir rien terminé. Le Sénateur en est parti le lendemain, sans s'être prononcé sur le sort des Starostie. Son silence a laissé une incertitude qui ne donne point beaucoup de nuits paisibles à mr. le chancelier. C'est dans la grande capitale que tout va se décider. Mr. Jean, qui y étoit allé le 17. Septembre pour prévenir tout malheur, en étoit déjà de retour samedi soir. il a fait une diligence extraordinaire. mr. Michel et lui vont y retourner demain, toujours pour surveiller les malveillans et détourner les catastrophes, s'il en est encore tems.

Tandis qu'on travaille dans ce sens on s'efforce de faire réussir le projet conçu il y a longtems, de faire déclarer les deux Starosties de Dunabourg et de Dangialiski héréditaire. mais pour cela on est obligé de recourir à de grands moyens, c'est un Va banque. Veuille la fortune nous sourire un moment, et tout est sauvé. cette situation des affaires nous tient sur un qui vive bien pénible et bien fatiguant. il faut voir une pareille crise pour sentir tout le prix du repos, et combien il est préférable aux richesses et aux tracasseries qu'elles causent.

rien de fait avec mr. Joseph. tout étoit signé de sa part comme de celle de ma[de] la chancelière, tout étoit enrégistré dans les actes, où il devoit encore signer, lorsqu'il a rompu, sous le prétexte que la quittance générale que lui donnoit sa soeur, quoique conforme mot pour mot à celle qu'a reçue mr. le Palatin, ne suffisoit pas, et la tiendroit lui et ses enfans toujours exposé à des procès. Et cette Algarade est arrivée précisement au moment où nous montions en voiture. c'est là que j'ai admiré la patience et la tendresse indulgente de mad[e] la chancelière; quoique sensiblement émue d'un procédé si étrange, Elle excusoit encore son frère avec un zèle qui facha mr. le chancelier. ce n'est pas tout, pour n'omettre aucun des moyens de finir, mr. Louis se décida à rester à Witepsk avec mr. Michel. on demanda à mr. le Staroste ce qu'il vouloit de plus, il exigeoit encore une quittance plus étendue, mr. Louis nous rejoint à Tolotsk nous en apporte la conte[nu] tel qu'il ..

avoit été imaginé par m.r joseph Eh! bien
malgré qu'on eut reçu alors la nouvelle
de la mort frappante et prématurée de m.r
de Hylzen, qui ne permettoit plus à m.r 28
le chancelier de transiger pour la nom.
du Député dans l'affaire de Domanoff
m.de la chancelière signa tout ce que vouloit
m.r le Starosta son frère, qui, Votre Excellence
ne le croira pas, refusa encore de rien
finir. A ce coup le gouverneur et ce
major qui l'accompagnoit à Warsovie,
éclatèrent en reproches contre m.r le Starosta
et surtout m.de la Starostine. aussi que
veulent-ils! m.de la chancelière renonce à
tout, au plus grand tort possible, paye
jusqu'au papier timbré, jusqu'aux frais
d'activation, pourtant cela ne suffit pas.
il est fâcheux qu'on n'ait pas suivi de plus
d'activité cette affaire, pendant les 8. jours
que m.de joseph étoit chez sa mère et son
mari restoit seul à Witepsk. c'est elle qui est
le boutefeu, Varetti rêve et ne sait ce
qu'il dit. il est résulté de cette conduite
une rupture formelle entre le gouverneur
et m.r et m.de la Starostie. le premier ne
peut pas pardonner que m.r le Starosta l'ait
non seulement joué, mais qu'il ait mal
parlé souvent de lui. je ne sais ce que m.r
joseph peut espérer d'avoir le gouverneur
pour ennemi, surtout après que ce dernier a
été son intime confident.

Votre Excellence ignore peut-être les
détails de la mort de m.r le Starosta Hylzen.
les voici: le Dimanche 16. de 7.bre il fut dîner
avec tout le monde de Dangfelisze chez
m.de de Mädem. il étoit fort gai. après le
caffé, ne voilà-t-il pas qu'il s'échappe

et court à l'Ecurie se saisit du cheval de mr. Casimir, le monte et s'enfuit seul à la maison. un tisserand de md. Médem qui l'appercoit se prévient sa maîtresse et court à cheval pour l'atteindre, s'il était possible. En effet il parvint jusqu'à mr. le Starostte qui continua sa route alors un peu plus lentement. Près de la maison, mr. le Staroste veut renvoyer ce garçon qui refusa de lui obéir et s'arrête. dans le moment mr. de Kylzen fouette son cheval en descendant une colline, arrive sur un pont, où son cheval ayant porté les pieds de devant dans un trou s'abat et jette mr. le Staroste par dessus la tête. il tomba sur le côté droit du visage et resta étendu sans connoissance. peu de minutes après arrivèrent les autres personnes de la société qui se battoient après lui et le trouverent dans cet état. malgré qu'il fut saigné et qu'on lui prodigua tous les soins imaginables il ne survécut que jusqu'au lendemain 7. heure du matin. cette mort apporte de grands changements dans les affaires de mr. le chancelier, md. la chancelière en recut la nouvelle avec la phlegme d'une personne qui regardoit la tutelle du défunt comme un fardeau. cette contretemps va hâter notre départ pour Varsovie. le voyage est toujours un secret.

jeudi et vendredi se sont faites les obsèques dans Pères et mère de mr. le chevalier et celles de md. la Castellanitz. mardi prochain se feront à Dagda celles de mr. le Staroste. puis nous retournons enfin à la maison.

je prie votre Excellence d'agréer mes hommages les plus respectueux et de continuer sa généreuse bienveillance à son serviteur

Treuttey.

Salut aux petits anges
et à Aimée

Dagda ce 9. 8bre 1807

28.

Quoique tout le monde soit
résolu ici pour le voyage
en question, mr. le Chancelier
seul balance encore et cette
incertitude est ce qui arrête
jusqu'ici mon départ pour
[illegible]. je désirerois
qu'il se décidât prompte-
ment, afin que j'eusse plus de
tems devant moi, pour
aller mettre aux pieds
de Votre Excellence et de
mr. le Palatin la vive
expression de ma recon-
naissance pour les bontés
dont j'ai été comblé de
leur part depuis 18 ans.
le souvenir de mes bienfai-
teurs me sera toujours très
précieux et je ne prononcerai
jamais leur nom qu'avec

la plus forte émotion. Qu'il me serait doux et consolant dans l'éloignement incalculable où les destinées me reportent d'apprendre que mes vœux ardents les miens pour la félicité de votre Excellence et de tout ce qui touche à son cœur sont exaucés du Ciel! Ce n'est pas que je ne conserve l'espoir encore de revenir, mais les événemens et pardessus eux la mort destinée les hazards ne peuvent qu'apporter des changemens dans ma situation et peut-être l'aimant qui m'attire personnellement pendant ma vie pourroit bien ne m'y attirer que pour des regrets. Sans finir quoiqu'à regret, sans retour, je ne saurois exprimer les mouvemens dont mon cœur se remplit à l'idée de notre départ. un

séjour de près de 20 ans
une habitude continue de
bontés de la part de votre
Excellence, eut tellement serré
les liens qui m'attachent à
cette terre, qu'il faut du
courage pour entreprendre
de les rompre.

Mde la chevalière com-
mence à s'abandonner au
chagrin. Le départ de mr.
Kniffel qui doit se mettre
en route aujourd'hui, vient
accroitre ses afflictions. le
silence morne de mr. le
chevalier ne rassure point.
mr. Louis est trop enfoncé
dans les affaires pour avoir
le temps d'y parler consolation.
cela fait que je ne peux m'ab-
senter un moment, une
reconnoissance envers toute
cette famille et l'interet
que j'y prends, me reprocheroient
[illegible] de m'éloigner d'elle
ne fut ce que quelques instans.

je supplie votre Excellence
de l'heureux au cercle étroit
de sa prudente discrétion tout
ce que je lui ai écrit de
l'époux et de ce que contient
cette lettre.

nous n'avons point de
nouvelles depuis le rapport.
est il de retour? je doute
qu'il finisse facilement
l'affaire de dépenaux avec
les messieurs Mostrowski.
voilà à quoi conduisent les
lenteurs.

aujourd'hui se sont faites
les obsèques de feue la palatine
de belz. demain doivent se
faire celles de son petit fils.
l'idée de toutes ces scènes
lugubre de toute ces scènes
nous ne fait que renouveler
les regrets. je voudrois qu'elles
finissent, et que cette triste
[illegible] effet déjà fini de nous.
mr de de Zeyberg de Lineau
a porté ses [illegible] à faire

adieu

+cadeau à mr. Michel d'une
obligation de 2000 écus
avec les intérêts que devoit
mr. le chancelier. c'est une
généreuse imitation d'un
exemple plus généreux enco
re.

mr. le Palatin ne veut
point d'autre mr. Michel pour
gendre. il s'est laissé séduire
par un bel esprit nommé
Holinski. mais mr. Michel
à Pise et ne [illegible]
pour lui. [illegible]
encore pour mr. le mal. la
chancellerie. toujours du
secret, votre Excellence, c'est
une grâce que je lui demande.

S'il le [illegible] [illegible] au[x]
[illegible] pour [illegible]
d'aller à [illegible] je prie
votre excellence [illegible]
à la bonne [illegible]
[illegible] combien [illegible]
de gratitude et [illegible]

à ses amitiés et à ses bontés
pour moi. ce sont des gages
certains du souvenir [illegible]
j'en conserverai. Dieu verse
toujours sur elle sa protection
le repos et la felicité.
que la joie qu'elle goute au
milieu de ses jeunes élèves
ne soit jamais altérée, et
qu'elle jouisse le plus long
tems possible de l'amitié
et du bonheur de Votre Excellence
je déploye aux pieds de
votre Excellence l'assurance la
plus vraie des sentimens de
respect, d'attachement et de
reconnoissance qui ne quitteront
jamais son [illegible] pour
toute la vie dévoué serviteur

Truchet

j'aurai l'honneur d'écrire
à mr. [illegible] ou plutot
j'irai encore à [illegible]
[illegible]

Craslau ce 17. 8bre 1800

32

nous sommes arrivés hier ici de Dagda. le plénipotentiaire de mr. Mostowski est déja là. les affaires tournent bien pour md. la Starostine, qui gardera probablement pour douaire Skrownat et Dagda, c'est à dire près de 3000 ames, et la plus grande partie des meubles. cet espoir flatteur rend la santé visiblement à mr. le chancelier, qui pourroit bien acheter la vente de la succession, si, si, si, &c. &c. &c. &c.

je perds chaque jour d'avantage l'espérance de voir V. E. avant mon départ. ce sacrifice m'est vraiment douloureux. j'aurai l'honneur, si elle me le permet, de lui écrire, jusqu'au dernier moment de notre séjour à Daugielishki. j'ai écrit à mr. le Pallatin, et ne lui ai parlé que de moi. votre Excellence feroit bien de demander à lire ma lettre, pour s'y conformer dans la conversation. mr. Louis devoit écrire à V. E., mais la tête lui crève: nous le laissons encore 4. jours à Dagda, d'où il vient nous rejoindre pour aller ensemble à Varsovie.

mon respect, ma vénération pour V. E. lui sont connus depuis longtems: ces sentimens ne sortiront jamais du coeur et du souvenir de son très dévoué et très fidèle serviteur Truchet.

Wilna ce 30. 9bre
1800.

je pense bien que Votre Excellence aura été surprise de n'avoir pas eu plutôt des nouvelles des petites commissions, dont elle avoit daigné me charger, mais il me survint tant de contretems et dans ma route et depuis mon séjour ici que j'ai été forcé de remettre jusqu'à ce moment l'Envoi du vin d'hongrie. je n'ai rien négligé pour qu'il arrive surement et en entier jusqu'à Warklaue. mr. Constantin à qui je l'ai très recommandé m'a promis d'y veiller soigneusement. j'envoye aussi à Votre Excellence quelques échantillons d'autres espèces de vin d'Hongrie avec leurs differens prix. Pour les maroquins vert et couleur de Saphir, il m'a été impossible de m'en procurer. Ces couleurs manquent ici pour le moment.

les marchands n'ont que de maroquins jaune, paille et ponceau. Encore sont-ils d'un prix enorbitant, ils en vouloit 8 et 9. roub: d'argent. on m'a dit qu'on en attendoit dans peu des verts et des bleus de l'Allemagne, mais qu'on ne pourroit pas les donner à moins de 6. R. Arg. c'est à dire le double que croyoit votre Excellence. j'ai donc joint ici les 12. roubles que j'avois reçus de Votre Excellence pour cette commission, dont je regrette de n'avoir pu m'acquitter.

Enfin, Enfin, Enfin, nous partons demain d'ici. si nous ne nous dépêchons davantage, nous n'arriverons que l'année prochaine à Varsovie. on peut se reposer chez nous sur aucune résolution, sinon qu'après son exécution, et Dieu sait encore si c'est bien sur.

35

j'ai trouvé mr. Latour ici:
il va aussi à Varsovie avec
mr. l'instigateur Chrapowicki.

je prie Votre Excellence
de preferablement bien remettre
à Stimm, le Voyage d'une
Courlandoise qu'elle m'a fait
l'amitié de me prêter, et que
je lui renvoye avec les plus
doux remerciemens.

Veuillez bien votre Excellence
recevoir ici un nouveau gage
des voeux, et des sentimens à
jamais indestructibles de recon-
noissance, d'amour et de
vénération du plus dévoué
comme le plus respectueux
de Vos Serviteurs

Trully

Varsovie ce 29. janv. 1801.

36

il y aura demain un mois que nous sommes arrivés ici. le voyage a été assez penible, surtout pour moi qui tombai dangereusement malade, la veille de notre départ de Wilna. j'avois envain essayé de cacher mon état, dans la crainte de retarder le voyage ou d'être même délaissé; mais à la première couchée mon délire trahit le mystère: ma maladie étoit une fièvre nerveuse pituiteuse. Arrivés à Grodno, on voulut s'y arrêter et attendre que la crise fut décidée, mais une parente de Mde. de Kylzen, ayant offert, du meilleur cœur possible, sa maison, située sur territoire prussien, et les secours nécessaires qu'exigeoit, disoit-elle, le pauvre malade, la proposition fut acceptée, et on partit pour Holynka à 3. lieues de Grodno. le passage de la rivière à demi-gelée, les retards forcés des deux Douanes, l'obscurité de la nuit, tout cela fit que nous mîmes onze heures à faire ce trajet, pendant lequel, malgré le feu d'une fièvre dévorante, je souffris beaucoup de la vivacité du froid. Enfin nous arrivâmes à 3. heures du matin chez madame

Mad.e la Comtesse Grudzitte, dont les
bontés et les soins prévenans contribue-
-rent beaucoup, pendant les 4. jours
que nous restâmes chez elle à me tirer de
mon fâcheux état. Le temps étant devenu
plus doux, Mr. Louis jugea sagement
que le voyage me feroit du bien, en effet
je me trouvai mieux du grand air et du
mouvement. je ne puis dire à votre Excellence
ce combien je dois de reconnoissance à
toute cette inappréciable famille, et
surtout aux soins de Mad.e la chancelière
et à l'amitié de Mr. Louis. c'étoit une
mère tendre et inquiète, c'étoit un frère
sensible qui me soignoit tour-à-tour.
certes je leur dois la vie, et ma reconnois-
-sance ne m'acquittera jamais d'un
semblable bienfait. Sans l'intérêt tou-
-chant qu'ils me témoignèrent, sans les con-
-noissances en médecine de Mr. Louis, j'aurois
succombé. il m'a traité avec une sagesse
et une prudence qui a obtenu pleinement
l'approbation du médecin de madame de
cracovie à Byalostok. c'est dans cette ville
que je commençai à distinguer les
objets et à comprendre ce qu'on me disoit.
depuis, ma convalescence fit chaque jour
des progrès; pourtant elle dure encore,
mais quelques jours et j'espère être tout-à-
fait rétabli.

Pardon, votre Excellence de ce long
récit par rapport à ma petite personne.
c'est le désir de vous entretenir du bon
cœur et des qualités de Mr. Louis qui m'a
entraîné! je sais que ~~[illegible]~~ ce chapitre ~~qui~~ fait toujours du
plaisir à votre Excellence

37

Nous occupons jusqu'au 1er mars le palais Stackelberg, une longue, pour 15. ducats pour moi. c'est le restaurateur qui le tient, qui nous donne à manger. La vie est plus chère que nous ne pensions; les draps, les toiles, les étoffes le sont moins qu'à Wilna. on dit néanmoins que les loyers montent. Dieu sait combien de tems nous resterons ici, si nous irons plus loin .... les affaires ne se débrouillent pas vite. on finira probablement néanmoins assez bien avec les Montowstki, qui sont de fort bonnes gens. mais l'Oukaz extorqué par M. Mahuzzi, il carissimo amico de Mr. le chancelier, comme il le lui écrit dans toutes ses lettres, a produit de nouveaux ravages. parceque pour son achat de Balmont et encore quelques bagatelles à prétendre du départ. lesquelles, il a obtenu un séquestre sur tous ses biens et ceux de son ci-devant tuteur. le gouverneur de Wilna invite Mr. le chancelier à revenir, et refuse en attendant des passeports à Mr. Constantin et Jean. Mde. la chancelière voudrait aller en allemagne. on n'a rien de décidé. le baron a donc obtenu de Mr. Hauff la Starostie de Rositen, en échange pour 16. ans. que devient l'affaire de Cishadan?

nous avons ici toutes les nouveautés, et point de contrainte, et la barque n'en vogue pas moins tranquillement ~~[illegible]~~.

on assure que c'est à la permission de Mde de Zyberg elle-même que Mr. Zeduchowski a épousé une comédienne. La célébration de ce mariage s'est fait d'une manière toute particulière.

je mets mes hommages vraiment
respectueux aux pieds de votre
Excellence. je l'assure avec beaucoup
d'amitié la bonne Aimée, et baise
tendrement les petites menottes des
petits Anges.

Tous les Plater, qui me voyent
sesire, et surtout Mde la chancelière
et Mr. Louis, assurent votre Excellence
de leur plus sincère amitié, et font
leurs complimens à Aimée.

Trubke

ne pouvant encore sortir, je m'occupe
de lecture. j'ai les livres les plus
curieux, et les papiers publics de
Pékin et de Lisbonne &c &c.

j'ai déjà la jolie petite édition
du Don Quichotte de Florian pour
votre Excellence. on m'a promis
Jean Paul. Quant à Auguste Lafontaine
j'ai dans ce moment près de 23. vol. de ces
opuscules, mais cette fécondité même est
ce qui m'embarasse dans le choix.

un certain Prince Michel Sapieha recherche
Mde de Kyzen. il y a ici plusieurs matrones
qui semblent favoriser de cette affaire.
le mot de Mde la chancelière, qui a dit à Mde
de Kyzen de la refuser ni accepter, cause de
grandes inquiétudes à eux de intéressés. Le
cavalier du reste (c. à. d.) Mr. Lo... me paroit
plus indifférent que jamais. Delà des larmes,
des insomnies, une désolation. —

Varsovie ce 20. Avril 1801. 38

7.

Les suites de ma maladie, qui ont traîné beaucoup plus que je ne croyois, et les chagrins divers que j'ai eus depuis 3 mois, mais surtout ceux que m'ont causés les tristes nouvelles que j'ai enfin reçues de Paris, ont été les seuls causes de mon silence.

J'ai reçu, le 5 février n. s. des les 16. Ducats d'or que Votre Excellence a chargé Mr. Nofolk de me remettre. Ils seront scrupuleusement employés à l'usage auquel cet argent a été destiné, et maintenant que l'Empereur Alexandre I vient de rendre libre l'importation des Livres, j'expédierai par la plus prompte occasion ceux que je me suis déjà procurés.

Votre Excellence doit croire combien je prens sincèrement de part à sa santé, que Mr. Jean nous annonce par ses dernières lettres n'être pas des meilleures. Je me flatte néanmoins que ce n'est peut-être qu'un mal passager. Je sais bien qu'il n'en est pas moins pénible pour Votre Excellence, mais qu'y faire? Les prospérités que nous

accorde la Providence ne s'obtiennent
pas toujours sans quelques peines.
Puis ce n'est pas une petite consola-
-tion certes que de voir d'ailleurs
toute sa jolie famille s'élever et
s'embellir sous ses yeux, et dont les
tendres caresses sont un baume infail-
-lible dans les maux même les plus
vifs.

Les affaires vont ici lentement.
Deux fois on a été sur le point de
finir, et deux fois on a rompu.
Les Mostowski ont un moment me-
-nacé d'écrire au défunt Empereur,
mais sa mort semble les avoir
ramenés à plus de modération. ce
qu'il y a de singulier, c'est que
Mde Przadziecka qui sembleroit
devoir se plaindre plus que ses frères,
est justement celle qui montre le
plus de modération et le moins
d'avidité. Mr. le Chancelier, dont le
caractère et l'humeur sont devenus,
depuis le voyage de Witepsk, singu-
-lièrement irascibles, a remis à
Mr. Louis tous les plein-pouvoirs
pour traiter seul dans cette affaire,
et comme il n'a jamais cessé d'être

bien avec les Mostowski, il y a tout
lieu d'espérer le meilleur effet
de ses négociations, qui semblent
déjà ~~[illegible]~~ donner une direction favo-
-rable à l'affaire.

L'avènement au trône d'Alexandre
1er a causé ici la plus vive joie. On ne
peut se peindre l'espoir que chacun
fonde sur les vertus et les qualités de
ce jeune Prince. Les premiers essais
qu'il a donnés, dès les premiers jours
de son règne, semblent en effet pro-
-mettre un gouvernement doux et
équitable. D'ailleurs n'a-t-il pas sous
les yeux l'exemple des Princes ses
voisins, et avec le caractère de bonté,
de justice et de clémence qu'on lui
connoît, pourroit-il ne pas l'imiter?

J'ai perdu depuis 8 ans le plus
grand nombre de mes plus proches
parens. Si tous ont échappé à une
mort violente, quelques uns néanmoins
n'ont pu résister longtems à la déso-
-lation et au renversement des fortunes
qu'a entraînés la révolution après
elle. Il ne me reste plus qu'un frère
et une Sœur, de vin que j'avois.
Ils m'invitent avec instance d'aller
les trouver, et je m'y déciderai

probablement, ne fut-ce que pour quelque tems.

Mr. Michel est toujours à St. Pétersbourg. ses efforts pour tirer les 85 mille roubles que mr. Médem a reçus de la banque, et qu'il reste à remettre à mr. le Chancelier, ont été vains jusqu'ici. Dieu sait ce qu'il en sera! il y a de ces personnes qui vivroient dix siècles, sans en acquérir pour cela, les unes plus de conduite, les autres plus d'expériences.

La Prusse fait marcher 80 mille hommes en Silésie. Le motif est l'indemnisation à donner à chacun des Princes dépossédés de leurs états par la france. cette dernière veut rester neutre. Personne ne conçoit l'aveuglement de l'autriche, de vouloir tenter le sort d'une nouvelle guerre, dans l'épuisement où elle se trouve.

Le frère aîné de md. de Lylzen est mort. Elle l'ignore encore. il laisse une veuve jeune et jolie avec 2. enfans.

Nous vivons toujours assez isolés. Cela a d'abord fait beaucoup parler, mais on s'y est enfin accoutumé. Nos messieurs par leur application à l'étude et leur envie de s'instruire se sont fait une réputation qui désole par fois les élégants à la Brutus et à la Caracalla. Il faut convenir aussi

qu'il

t qu'il est difficile de trouver une jeunesse plus désœuvrée et plus ignorante que celle de Varsovie. Monter à cheval, outrer les modes, jouer la Comédie, faire les Sigisbées, briller dans un concert, bostonner, courir les bals et les parties de plaisir, voilà leur fait, mais pour de l'instruction et de la moralité, ce sont des fadaises qu'ils laissent aux pédans.

Le Comte de Lille et le Comte et la Comtesse de Malerayе sont toujours ici. Le roi ne sort jamais; mais le Duc d'Angoulême et son épouse sont souvent au jardin de Saxe.

Nous avons assistés pendant la semaine sainte deux fois à l'exécution du grand Oratoire de Haydn, la création du Monde, donnée par des amateurs sur le Théâtre public, au profit des pauvres. Les premières Dames, et les meilleurs chanteurs de la première noblesse s'y sont distingués. On ne peut s'imaginer le grand effet de cette sublime composition. Pour moi je n'ai jamais eu l'ame tant agitée que ces

ces deux fois-là.

Si Votre Excellence avoit quelque chose à m'ordonner, je la prie de vouloir bien adresser ses lettres à mon adresse, chez m.r Thadée Mostowski, qui a daigné se charger, en considération de m.r Louis, une fois pour toutes, de l'allée et venue de mes correspondances.

Je prie Votre Excellence d'assurer la bonne et respectable aimée de ma plus sincère amitié, et du tendre intérêt que je prends à sa santé et à son bonheur. Puisse-t-elle me continuer ses bontés, dont je veux être toujour digne!

De dire à m.r Gaylewitz que j'ai fait ses commissions, et qu'il recevra bientôt les livres qu'il m'a demandés;

De vouloir bien faire passer à Le Bas le petit billet ci-joint;

Enfin d'agréer l'assurance respectueuse des sentimens inaltérables de reconnoissance, de dévouement et de vénération que je conserverai toute ma vie pour sa personne.

Trecky.

Santé, plaisir et
bonheur au petit
quadrille des Anges.

exprimer, et de la supplier d'en agréer l'expression comme un nouveau gage de mon dévouement et de mon respect.

je n'ai pas mis tout-à-fait quatre jours pour revenir ici; je suis arrivé mardi à 10. heures du matin et sans le moindre accident: je n'ai eu d'autre désagrément que d'avoir eu à souffrir du froid vif qu'il a fait les deux dernières journées.

il m'a été fort doux de trouver ici tout le monde en bonne santé, surtout S. E. Mad.e la Chancelière et M.r Louis que j'avais laissés malades en partant. Mad.e Louis attend chaque jour le moment, que je crois encore plus près qu'elle ne pense.

Mad. la Chancelière me charge de présenter à Votre Excellence ses plus tendres amitiés, et ses remerciemens pour le joli souvenir qu'elle a reçu de sa part. je lui ai parlé des mêches de Quinquets qui sont tissées et non tricotées, comme j'en avais

faussement

parfaitement informé Votre Excellence.
Mr. Louis, qui s'a résolu de passer par Riga,
en allant à Pétersbourg, ne manquera
pas d'en porter des échantillons.

Mr. de Madem ne peut assez se remer-
cier de l'intérêt que Votre Excellence
a daigné prendre à son affaire et sans
lequel je l'ai bien assuré qu'elle n'eut
certainement pas réussi. Il se propose de
lui écrire pour lui en témoigner
directement sa vive reconnaissance.

A mon retour, j'ai trouvé des lettres
de Cora adressées à Mad. Louis et datées
du 19 Novembre. je les crois plus récentes
que celles dont la bonne Aimée m'a
parlé. Cora écrit qu'elle est de retour
à Dresde, où elle espère de voir arriver
son époux pour le temps de ses couches.
En l'attendant Nina ne la quitte point;
tous se portent bien, Mr. Neubauer seul
avait encore été indisposé, mais il était
tout-à-fait rétabli.

On nous a dit ici que Madame Christ née
~~Hawrzecka~~ Kublicka, et ci devant Wawrzecka
avait

ce 26. Xbre 1808.

Daugieliszki

41

Madame la Comtesse,

Quoique je me flatte que Votre Excellence n'a jamais douté de ma gratitude envers elle, pour les bontés dont Elle a daigné de tout tems m'honorer, je crois néanmoins de mon devoir de lui en renouveller ici respectueusement la plus vive et la plus sincère assurance. Les preuves multipliées de Bienveillance que j'ai reçues d'Elle, pendant mon séjour à Rigá, en augmentant la dette de mon coeur, ne me fait sentir qu'avec plus de force la faiblesse et l'insuffisance de mes moyens pour m'acquitter jamais de tout ce que je lui dois! Le seul qui me reste encore c'est de mettre aux pieds de Votre Excellence l'intention pure que je viens de lui

exprimer,

avait été étranglée par sa fille de chambre et qu'un des gendres de Mr. Paulier avait été pendu par son Brasseur. ces deux horribles assassinats seraient-ils malheureusement vrais?

Je me complais dans l'idée si douce et si flatteuse que Votre Excellence et ses Sept Pléïades, ainsi que la chère Aimée, jouissent de la meilleure santé. Puissé-je en recevoir bientôt la certitude! mais il ne nous est permis de l'espérer qu'à l'arrivée de Mr. Sovin à Trigond. Ces Dames et ces Messieurs me prient tous in Corpore d'être l'interprète des sentimens de respect et d'amitié de tendresse et d'attachement qui les animent. Tous baisent les mains embrassent et saluent de coeur la santa Famiglia. Votre Excellence daignera me permettre d'y joindre mes voeux pour elle, ses aimables Enfans et la bonne Aimée. ces voeux ne cesseront qu'avec la vie du plus respectueux comme du plus dévoué de ses serviteurs

Truchy

je salue Mr. Hugewitten et me rappelle à son souvenir.

Dangieliszki 19. janv^re 1809.

45

Madame la Comtesse,

Le projet de M^r. Lorin d'aller à Pétersbourg n'aura plus lieu: il vient d'en recevoir des ordres qui le chargent d'une mission pour Kaminieck-podolski, où il devrait se rendre sur le champ; mais le prétexte d'une indisposition lui permet de retarder encore son départ jusqu'au 1er Mars prochain.

Comme M^r. Lorin veut profiter de ce voyage pour terminer son grand travail sur les forêts des 8 gouvernemens de son inspection, son absence cette fois sera de six mois, car il se propose de parcourir dans cette tournée les quatre qui lui restent à visiter, savoir la Podolie, la Volhinie, le Gouvernement de Kiow et celui de Minsk.

je ne doute point que Votre Excellence
ne se fasse une idée juste de ce qu'une
si longue séparation aura de pénible
pour deux époux qui se chérissent
aussi tendrement que M.r et Madame
Lorin, et pour nous tous en général.
Oui, il n'est presque personne ici qui
ne voye ce départ sans quelque chagrin,
car, si M.r Lorin ne peut se mêler
d'aucune affaire, sa présence du moins
en en imposant un peu à l'incapacité
qui dirige, nous faisait supporter avec
plus de patience les désagrémens d'une
administration la plus vicieuse qu'on
puisse imaginer.

Ce n'était pas assez pour nous de
ce départ de M.r Lorin, il fallait encore
que M.r Constantin, le seul de tous
les frères qui restât ici, fut élu Maréchal
de notre District. Tel effort qu'il ait fait
tel moyen qu'il ait employé, il n'a pu
l'échapper cette fois. je ne vois pas trop
comment sans maison montée, sans
ménage, il pourra s'en tirer, car chez
nous il ne peut penser à inviter son
monde, encore moins à le traiter
un

un peu désemment.

Mad. la chancelière, quoique se droguant sans cesse, jouit néanmoins d'une assez bonne santé. Mad. Levin ainsi que ses deux enfans se portent également bien. (la petite fille se nomme Cécile.) Mr. et Mde. Jean sont retournés chez eux, il y a quelques jours, pour faire place à Mr. et Mde. Michel qu'on attend aujourd'hui.

Je voudrais bien faire passer à Votre Excellence une petite brochure de notre estimable Mr. Franck d'Indritza, mais le port par la poste est si cher que ce serait folie de s'en servir. Elle est intitulée Briefe vermischten Inhalts an und für gebildete Menschen. On peut se la procurer, je crois, chez Mr. Meinzhausen, car elle a été imprimée chez Müller.

Je me flatte que Votre Excellence ainsi que son aimable famille continuent à jouir de la meilleure santé. Aimée, la bonne Aimée se porte, j'espère, également bien. Sans doute que personne n'a eu à souffrir de ces quatre semaines de

grands froids, comme nous ici. C'était des émigrations continuelles de chambre en chambre, du Nord au Sud, du Levant au Couchant, suivant l'indication de la girouette. Non, en dépit des Optimistes, tout n'est pas pour le mieux, et je trouve qu'au milieu d'une forêt on ne devrait jamais manquer de bois pour se chauffer; c'est pourtant ce qui est arrivé ici, je ne dis pas seulement à nous, mais à l'inspecteur général des forêts, qui n'est pas le maître, il est vrai. Votre Excellence daignera me pardonner ce petit grain de folie; il en faut quelquefois pour se consoler de bien des choses.

je baise du plus profond respect mille et mille fois les mains de Votre Excellence, et je salue de tout mon attachement, de toute ma reconnaissance et de toute mon amitiée la chère petite famille, Aimée, et Mr. Ungewitter.

Bruchy

1807

45

Madame la Comtesse,

C'était le 20. de ce mois, un Domestique, à dix heures du matin, m'annonce une visite; -- qui? -- nie znam. -- je sors; que Votre Excellence devine, une fois! dix fois! -- c'était monsieur le Palatin; je n'en voulais pas croire mes yeux: il venait de Schlossberg et allait à Vilna. jamais surprise n'égala celle que me causa cette apparition imprévue.

Monsieur le Palatin ne s'arrêta cette fois que 24. heures chez nous, il se hâtait d'arriver à Vilna, mais il promit de passer quelques jours à son retour. En effet il est revenu jeudi passé, et continue ce soir sa route, par le même chemin qu'il a pris en venant, c'est-à-dire par Schlossberg, Siven, &c. &c. je ne sais pourquoi son fidèle Fabiusz veut lui en faire prendre un autre plus long au moins de 4. lieues, et par lequel mons.r le Palatin serait obligé de coucher dans de mauvais cabarets; mais je suis venu à bout de faire rejetter ce projet,

et

et cela pour deux raisons, l'une que mons.r le Palatin n'a pas de lit avec soi, l'autre qu'il a ressenti hier soir une légère attaque de goutte, dont il ne convient pas, il est vrai, et qu'il traduit en conséquence par des douleurs de Cors.

Votre Excellence apprendra certainement avec plaisir que tout s'est passé le mieux du monde dans ces deux visites, et bien au delà de mes espérances; il n'y a point eu de heurtement, au contraire toujours beaucoup d'amitié, de complaisance, d'égards et d'attentions récipro-ques; Dans la conversation il a toujours régné un ton de Bonhommie fraternelle, et la discrétion d'une part et la patience de l'autre ne se sont point démenties. En un mot je ne le croirais pas, si je ne l'avais point vu.

Nous avons été tous dîner hier chez le bon Louis: m.r le Palatin a été enchanté de l'accueil que les hôtes lui ont fait. Leur petit hermitage lui a beaucoup plu, et la journée eût été encore plus complettement agréable, sans cette petite atteinte de goutte survenue bien mal-à-propos.

Le jour de son retour de Vilna, Mons.r le

46

le Palatin s'est rencontré chez nous avec Madame Morikoni, née Radziwill, et sa nièce Mademoiselle Grabowska. Ces Dames sont parties le même soir, après un séjour d'une semaine environ.

Mr. jean désirait aussi avoir son oncle chez lui, mais il a été obligé de partir pour accompagner Madame Morikoni qui retournait à Vilna.

Il paraît que Mr. le Palatin y a vu peu de monde pendant son séjour. Les seules connaissances qu'il y a faites sont avec quelques Professeurs de l'Université, surtout celui de Botanique et celui de Minéralogie. — Comme il n'y a point trouvé de peintres, ainsi point de commande de tableaux; mais il a fait un accord pour des orgues: c'était, à ce qu'il paraît, le seul but de son voyage. Mons.r le Palatin est revenu enchanté de M.M. Constantin Casimir et Stanislas qu'il a trouvé à Vilna où les éternelles Elections les retiennent encore. Chacun d'eux tour-à-tour lui ont servi de Cicerone, et l'accompagnait presque partout.

Madame la Chancelière continue à se

porter

porter assez passablement. Il serait à désirer qu'elle ne fît pas un si fréquent usage de remèdes (qui, à mon avis du moins), sont inutiles.

J'ai promis à Monsieur le Palatin d'aller, avec la permission de Madame sa Soeur, à Wartkland, vers la fin de Mai. Sans doute j'aurai le plaisir d'y trouver déjà de retour Votre Excellence et son aimable famille.

Monsr. Louis et sa chère épouse, ainsi que Mad. la chancelière me chargent d'être auprès de Votre Excellence l'interprête des sentimens d'amitié, de respect et d'attachement dont ils sont pénétrés pour elle. J'ose y joindre l'expression de ceque la reconnaissance la plus vive et le dévouement le plus respectueux peuvent m'inspirer. Mon bonheur n'existera jamais que dans le désir constant de me rendre digne des bontés dont Votre Excellence daigne m'honorer.

Son très obéissant
Serviteur
Truchy

Daugieliszki
1er février 1809.

je salue avec bien de l'amitié
la bonne Aimée, et mr. Hugenviller

1810
47

Madame la Comtesse,

Je ne puis, avant de retourner à Dangieleszthé, ne pas remercier encore une fois Votre Excellence des bontés dont elle daigne m'honorer. C'est un devoir trop cher à mon cœur et qui me rend trop heureux pour que je ne saisisse point toujours avec empressement l'occasion de le remplir. Le Génie bienveillant de Votre Excellence, quoiqu'absente, n'a cessé de me protéger ici. Je l'ai rencontré, pour ainsi dire à chaque pas, et c'est surtout aux attentions prévenantes de Me Wauz que je l'ai reconnu.

je quitte S. E. Mr. le Comte en assez bon Etat; Puissé-je le revoir au Printems tout-à-fait rétabli! Mes vœux pour sa santé le suivront à Riga et à Mietau, où j'ai essayé vainement de le persuader de faire un séjour de plusieurs semaines; mais ce miracle, car c'en serait un, n'est réservé qu'à Votre Excellence. En attendant, je la félicite de tout mon cœur de l'éloignement du maître maçon. La présence de cet homme mal-adroit et brutal était une source intarissable de démêlés et de chagrins. Cette résolution de Mr. le Comte, dont j'ai douté longtems encore après qu'elle était prise, amène naturellement, du moins pour une année, la suspension des travaux de l'Eglise, et ce n'est pas peu de gagné pour la santé de Monsr. le Pallatin, et le repos de Votre Excellence.

Monsr. Louis a-t-il pensé,

48

comme il me l'avait promis, à parler à votre Excellence du Quinquet qu'elle désirait se procurer de Pétersbourg? je l'en ai beaucoup prié dernièrement encore à Schlossberg.

Daignez, Madame la Comtesse, continuer à m'honorer de vos bontés et croire avec confiance aux sentimens respectueux et à la vive et profonde reconnaissance, qui feront toujours le bonheur de

Votre très soumis
et très dévoué
Serviteur

Trucky

Warklam
ce 29. Janv.er
1810.

1810

49

Madame la Comtesse,

C'est ma confiance dans les bontés de Votre Excellence qui a pu seule me donner le courage de venir lui demander une grace pour un de mes amis, qui a déjà l'honneur d'être connu à Warklaud. J'ai reçu si souvent, et surtout dans mes maladies tant de bons services du digne Mr. Frank, que je n'aurois pu sans ingratitude me refuser aux instances qu'il me fait pour que je lui donne une lettre pour votre Excellence. Cette liberté de ma part serait sans doute une indiscrétion impardonnable, si je ne connaissais point le penchant naturel que son cœur a à obliger en toute occasion les personnes qui le méritent. Mr. Frank est certainement dans ce cas par ses vertus et son caractère. Il est même si connu de ce côté, et si généralement

généralement estimé, qu'il paraîtra peut être singulier à Votre Excellence que je me permette les airs de le lui recommander. Aussi n'est-ce que pour me rendre à ses instances réitérées que je hazarde cette lettre. — La grace que désire Mr. Frank est de nature, au reste, à ne pouvoir nullement compromettre Votre Excellence. Il s'agit de lui accorder quelques recommandations, à l'aide desquelles il puisse faire admettre son fils au Gymnase de Riga. Si Votre Excellence daigne et peut rendre ce service à ce digne et galant homme, Elle fera une bonne oeuvre qui lui assurera pour toujours et de la part de Mr. Frank et de la mienne la plus vive reconnaissance.

Je joins ici les deux lettres que m'a adressées Mr. Frank à ce sujet, afin de mieux exposer sous les yeux de Votre Excellence, ce dont il s'agit. Puisse cette communication me faire pardonner ma démarche! je ne sens que trop combien elle serait déplacée, sans l'indulgence de

Votre

Votre Excellence pour moi.

Vous serez surprise, Madame la Comtesse, de voir par la Date de cette lettre, et l'endroit d'où elle est écrite, que je sois encore ici. Ma résolution de partir n'avait été motivée que par une de ces discussions avec S. E. Mde la Chancelière relativement à ses intérêts et ceux de ses enfans, et dans lesquelles mon zèle m'entraîne quelquefois trop loin. mais l'orage s'est bientôt dissipé, et mes intentions trop connues ne pouvaient pas manquer d'amener un rapprochement, nécessaire par une longue habitude aux deux parties. La bonne Mad. de Médem, et Mr. Constantin, qui se trouvoient alors à la maison, m'ont donné à cette occasion, des preuves éclatantes de leur intérêt et de leur amitié.

Je n'ai pas écrit depuis à S. E. Mr. le Palatin, parceque j'ai été obligé de faire un voyage à Vilna, où je suis resté quinze jours. Mr. et Madame Louis y étaient déjà depuis six semaines. Ils y sont restés jusqu'au départ du Prince Czartoryiski pour Pulawi.

La réponse de S.E. Mr. le Palatin à ma lettre ne m'a point surpris. Ses Sollicitations tant de fois et si vivement réitérées ne m'avaient pas abusé. j'avais hazardé ma prière dans un premier moment de vivacité, mais je n'en ai jamais espéré le moindre succès. D'ailleurs cela n'a diminué en rien ma profonde reconnaissance pour les bontés dont il m'a toujours comblé, et mon dévouement et mon attachement pour sa personne ne varieront jamais.

Nous avons ici d'étranges et douloureuses nouvelles de Posilé. Serait-il vrai que la Glace est rompue? Dieu veuille que tout cela ne se vérifie pas!

La Santé de Md.e la Chancelière est assez bonne depuis quelque tems. La Vente des starosties tournera à son avantage. Le Plan arrêté est de les acheter. S'il réussit, il en résultera un grand mieux pour la famille et surtout pour le très estimable Mr. Louis, dont la situation est bien plus pénible que ne le suppose certainement Votre Excellence.

je mets mes hommages les plus respectueux aux pieds de Votre Excellence.

Truchy

Daugieliszki
ce 11. Août 1810.

1811

51

je demande bien des pardons à Notre Excellence d'avoir un peu abusé de sa gracieuse permission. Mon intention était de partir déjà ce matin, mais je n'ai pu montrer bien en détail tous les objets que j'ai inscrits à l'orangerie, à monsr Szczotkowski qui est arrivé assez tard. Puis, est survenu monsr Michel Weyssenhoff dans l'espoir de trouver encore Notre Excellence. Il a passé la nuit, et n'est reparti qu'aujourd'hui assez tard après avoir déjeuné. je suis chargé de sa part de témoigner à Notre Excellence ses vifs regrets de ne l'avoir pas trouvée. Il serait, je n'en doute pas, allé jusqu'à Riga s'il n'était appellé pour lundi, comme témoin, lorsqu'on dressera le Contract de Mariage de Mademoiselle de Fel Kiersamb.

Le jardinier part après dîner pour Lubau, où doit se faire la cérémonie du sien.

S'il arrivait que Notre Excellence montrât à quelques personnes, qui voudraient achetter des plantes, le Catalogue ci-joint, je dois la prévenir que la plupart des Arbres et Arbrisseaux, (ceux qui portent fruit exceptés) sont petits et malingres. Notre Excellence verra par exemple onze Lauriers, mais aucun de tige; tous ne sont que

que des rejettons. Beaucoup d'autres Arbustes
sont en majorité de simples boutures très réc[entes]
c-à-d. d'un, de deux ou de trois ans. Il y a
pourtant quelques articles de Valeur, que j'a[i]
désignés d'une croix. Quant aux Ananas, ils so[nt]
petits, (j'entends les Plants:) mais ils sont sains.
J'ai laissé à Mr. Szczotkowski un double de ce
Catalogue, et j'en ~~emporte~~ emporte également
un, à tout hazard.

J'ai l'honneur de me recommander à
la Bienveillance de Votre Excellence, et de lui
réitérer l'assurance de ma plus vive gratitude
pour toutes ses bontés, et de mon dévouement
très respectueux.

Son très humble et
très obéisst. Serviteur

Fruchy

Warkland
5. Aout 1811.

Madame la Comtesse,

Votre Excellence daigne avoir tant de bonté pour moi, et son coeur est toujours si porté à venir au secours des infortunés, que j'ose me flatter qu'elle me pardonnera la liberté que je prends de lui demander une grace d'une haute importance pour la personne qui en est l'objet.

Il s'agit d'un pauvre jeune homme, d'une famille noble allemande, mais réduitte à la misère: son nom est Justin de Münchhausen. Notre médecin Frank l'a pris par pitié dans sa maison dès son bas âge et après l'avoir tenu à l'égal de son propre fils, l'a placé chez un Salzhändler à Riga. Malheu

-reusement ce pauvre garçon n'a aucun
titre qui constate sa naissance, et est
exposé au danger d'être pris comme
soldat à Riga. Pour le tirer de ce
pas, Monsr. Franck a, en attendant,
sollicité et obtenu pour lui un
passeport comme Gentilhomme de
mr. le Gouverneur Sumarokow. C'est
ce passeport que je joins ici, et que
je supplie de daigner remettre elle-
même à ce jeune homme, à qui mr.
Franck écrit de venir le chercher
en personne, en représentant sa lettre
à Votre Excellence. J'ai connu autrefois
la mère de mr. de Münchhausen à
Craslaw. Elle m'a montré plusieurs
fois des papiers de famille que lui
laissa son mari, en mourant, mais
qu'elle ne comprenait pas, car ils étoient
en allemand, et elle ne savait que le
Polonais. Cette malheureuse femme,
forcée par la misère, de servir est morte
depuis, et ses titres n'ont pu se retrouver.

53

il m'est inutile de dire à Votre Excellence combien mr. Frank lui sera reconnaissant de cette preuve de sa bonté. j'ai osé lui conseiller cette voie comme la plus sûre et la plus prompte pour sauver Monsr. de Münchhausen.

je mets mes hommages très respectueux aux pieds de Votre Excellence et la supplie de me croire pour toute la vie

Le plus dévoué et le plus reconnaissant de ses Serviteurs

Frank

Vilna
28. 7bre 1811.

je suis arrivé hier ici: mon séjour sera d'une semaine environ. je verrai, s'il n'est pas possible de trouver des acquéreurs pour les Annales de chymie et celles des Arts

Mr. Frestin de Münchhausen
chez Mr. C. P. Schlüter in
der grossen Zwaunerstrasse
n.° 168.

Madame la Comtesse,

J'aurais dû répondre plutôt à la lettre, pleine de bienveillance, que Votre Excellence a daigné se donner la peine de m'écrire par l'estimable Mr. Franck, mais des motifs que j'exposerai plus bas m'ont arrêté jusqu'ici. — Et moins que cela, mon silence serait une odieuse ingratitude.

Dès son arrivée chez lui, Mr. Franck m'a fait l'amitié de m'envoyer un exprès. je vois parce qu'il me marque que Votre Excellence s'est beaucoup intéressé en sa faveur, et qu'il en est pénétré de la plus vive reconnaissance. mon cœur partage ce sentiment avec le sien, et chaque occasion d'en offrir un hommage sera toujours un bienfait pour lui comme pour moi.

J'ai appris avec bien de la joie que S. E. Mr. le Palatin se portait mieux. Puissé-je recevoir promptement la nouvelle de son rétablissement parfait! j'en félicite d'avance Votre Excellence, et j'en aimerai encore plus le cher Compatriote. Il peut être assuré que je ne serai pas des derniers à proclamer l'honneur que lui fait cette Cure. Cet exemple pratique est une petite niche à tous ces grands faiseurs de systèmes, partisans zélés des théories.

Le Départ subit de Mr. Ungewitter m'avait causé d'abord quelque inquiétude, parceque j'en ignorais la véritable cause; mais il a emporté l'estime de Votre Excellence et je suis rassuré. Messieurs Michel et Casimir connaissent Mr. Bruschius, le premier pour en avoir entendu dire beaucoup de bien, le

second

second pour l'avoir rencontré à Göttingen, mais, ajoute Mr. Casimir, il ne paraissait pas alors vouloir se destiner à l'éducation.

Depuis plus de 4 mois, je prie de renvoyer à S. E. Mr. le Palatin les livres qu'il a eu la complaisance de prêter: je ne puis y parvenir, toujours quelques raisons; j'espère néanmoins y réussir dans peu. Chaque jour je presse d'en finir la lecture, et chaque jour on me le promet; je dois avouer que quelquefois on ne peut ne tenir parole par une foule de petites circonstances qui viennent à la traverse. C'est bien la dernière fois que je me chargerai d'emprunter des livres de la Bibliothèque de Warcklaw. je ne suis pas le maître toujours de cacher combien me fâche le peu de soin qu'on prend de ces livres, et je ne le suis jamais de prévenir les petits accidens qui peuvent leur arriver. l'insouciance et la facilité avec lesquelles on les prête de côté et d'autre m'obligent à ce parti.

je me suis acquitté envers Madame la Chancelière et Mr. Louis de tout ce dont Votre Excellence m'a chargé pour l'un et l'autre. ils sont très sensibles aux marques de tendresse et d'intérêt qu'elle leur témoigne. Tous deux font également des vœux pour le bonheur et la santé de Votre Excellence, ainsi que de son aimable et intéressante famille. — Madame la Chancelière prend encore la liberté de réclamer sa complaisance pour lui procurer une petite provision de tabac de la même qualité que celui de l'année passée. mais j'ai reçu en même tems l'ordre positif de m'informer des déboursés précédens et futurs et d'y satisfaire scrupuleusement. C'est une grace, m'a-t-on ajouté, qu'on demande avec instance.

je n'ai tardé à écrire à Votre Excellence que, parceque je craignais de l'affliger, en lui donnant des nouvelles détaillées de la situation malheureuse de la famille. mais le moment est venu, où l'on ne peut dissimuler davantage. Toucher cette corde, je le pressens, fera saigner le cœur de Votre Excellence; Elle ne pourra apprendre sans une vive

peine

peine, et sans être profondément émue, que la catastrophe si redoutée va éclater. Oui, le Précipice est à découvert, plus de moyen, plus d'espoir de salut. Les temps de fer dans lesquels nous vivons ont rendu infructueuses toutes les tentatives faites pour retarder la chûte. — Depuis huit jours, ces messieurs sont rassemblés ici pour dresser le Bilan. le nombre des créanciers connus se monte à 99. on cède tout, même les revenus des Starosties de Wolpa et de Dünabürg. Celle de Daugieliszki seule est exceptée; elle appartient à la mère. On espère aussi sauver son Douaire ce qui ferait un objet de 25,000 ₶. il est sûr que tel acte qu'elle ait pu signer, il n'en existe aucun heureusement par lequel elle ait renoncé à ce qu'on appelle en Pologne, Jus communicativum. c'est le mois prochain que paraîtra le Proclama dans la gazette de Wilna. — Mr. Louis reste avec 350 ames environ qui appartiennent à son épouse, et la Dot de 10,000 ₶, mais ce dernier article est fort douteux vû l'état très embrouillé des affaires du frère de Madame Louis. — Mr. Jean n'a de même que la Dot de sa femme qui est de 5000 ₶ mais du moins certaine. Pour M.M. Constantin Casimir et Stanislas, comme ils ne sont point mariés aussi n'ont ils rien. Leur sort repose uniquement sur la Starostie de Daugieliszki, mais, si on la vend cette Starostie?.... il est vrai qu'elle n'est pas comprise dans les 70 - mises en vente cette année ci en Lithuanie; il est vrai qu'il ne se présente point d'acquéreurs presque pour aucune, mais sont ce là des motifs de se rassurer sur l'avenir?..

Une chose me console dans ce boulevarsement, c'est la résignation de ces Messieurs. La Conscience de leurs vertus leur donne un courage admirable. En vérité, c'est une grace insigne de la Providence. "Nous aurons peu, répète le bon et inappréciable Mr. Louis," mais nous vivrons " tranquilles, nous nous aimerons, nous serons heureux. " cette félicité, indépendante de tout pouvoir humain, vaut " celle que procure la Richesse. On aurait tort de croire

que

que ce langage naît d'un Stoïcisme affecté; non, point du tout. je lis au contraire sur son visage ce sentiment de Bien-être, cette satisfaction qu'on remarque dans un homme qu'on vient de délivrer d'un fardeau sous lequel il respirait à peine.

Votre Excellence daignera-t-elle me pardonner d'avoir rempli son cœur d'amertume et de tristesse par le récit de ces douloureux détails? n'en devais-je pas la confession à la tendresse et à l'amitié de Votre Excellence pour la famille? j'oserai la supplier de ne s'en ouvrir qu'à des personnes très discrettes.

Md. la Chancelière, ses fils et ses petits enfans se portent tous assez bien. La premiere montre aussi beaucoup de fermeté. Son air de tranquillité, je dirais presque d'indifférence m'étonne quelquefois. . mais ce n'est pas la saison de pareilles réflexions. — quant au très petit nombre de vrai amis de la maison, je n'en connais pas un, sur qui cet évenement ne fasse la plus vive impression. j'avoue que, malgré que j'aie prévu ce désastre depuis bien longtems, je ne le croyai cependant pas si près de nous. Cruels fruits de l'insouciance! D'un Schimmeling obscur qui s'empare de moi, paralyse ma plume, je ne peux continuer.

Votre Excellence est priée d'adresser le Tabac par Lixau à Schlossberg, à Mons. Michel. A propos de Mr. Michel, il a eu surcroît de peine. Sa belle mere la Palatine est arrivée avec sa fille. Elle a en deux ans dissipé Dix huit mille écus, et reclame absolument les 20 mille qui lui reviennent encore; Mr. Michel lui offre une terre, non, point de terre, de l'argent comptant, et cela sur le champ. Cette conduite soulève tout le monde. Pour moi je la déteste, depuis qu'à son passage ici, elle a traité si inhumainement cette si douce et si bonne Madame Michel, et cela sans nul égard pour l'état très avancé dans lequel elle est. Il y a eu enfin des Scènes honteuses que par un singulier hazard ne sont pas connues de Md. la chancelière. sinon c'eut été un bien autre fracas.

je prens la liberté de me rappeller au Souvenir de Mademoiselle la Comtesse, Demoiselle, de ses jeunes frères et de la bonne Aimée. je mets aux pieds de Votre Excellence les hommages

29. Novembre
Daugielischki

très respectueux de son très obéissant Serviteur

Truchy

Votre Excellence,

je ressens les plus vives douleurs de l'excès où vous a porté ma dernière réponse, mais je suis encore plus vivement affecté au souvenir du torrent d'injures dont vous avés accablé et ma nation et le militaire françois. j'ose le répéter à Votre Excellence, je ne me sens pas capable d'écouter de sang-froid de pareilles sorties. Oui, je suis couvert de vos bienfaits, je m'en suis fait gloire jusqu'à ce moment, je ne vivais que pour vous, mais je serais indigne de vos bontés, indigne du nom de françois, si j'écoutais, sans frémir, outrager mes compatriotes de la manière dont vous l'avés fait. Ces sentiments sont trop fortement gravés au fond de mon cœur, pour jamais m'en départir. Il ne me reste donc plus qu'un parti, c'est celui de me retirer; mais, je supplie Votre Excellence, comment puis-je parvenir à ce but? je sais que je lui dois beaucoup, je dois encore à quelques personnes ici,

je sais que je vais être réduit à la dre. Détresse,
mais je sais aussi que si Votre Excellence est prompte
à S'irriter elle ne l'est pas moins à se signaler
par sa générosité. je le prie donc, j'attends donc
d'Elle qu'Elle voudra bien accepter mon billet
de ce que je resterai lui devoir après mes comptes
faits. Quant à mes autres dettes je compte y
satisfaire de l'argent des effets que je vais chercher
à vendre ici. Quelle sureté, Sire Votre
Excellence me donnerés vous pour le payement
du billet que vous me laisserés? j'avoue que je
n'en ai point d'autre que cette même confiance
que vous m'avés témoignée en remettant entre
mes mains tant d'effets de valeur, sans reçu
et sans récépissé. Ce n'est pas tout, en m'éloignant
de votre Excellence, je ne puis me résoudre à
servir ailleurs. Mon caractère, mon tempérament
me disent assés que je ne suis point fait pour ce
genre de condition. De plus malgré les dernières
expressions qui sont échappées de la bouche de Votre
Excellence, je conserverai éternellement saine et
et intacte l'idée de cet attachement pur et
vrai que j'avais conçu pour Elle. je ne saurais
donc me résoudre et aller mendier auprès de

57

quelques autres particuliers l'acceptation de mes minces services. Voilà ma situation : elle dit à Votre Excellence ce que son cœur doit encore faire pour moi ; c'est de me fournir aussi mon billet, les moyens de passer par mer de Riga en Hollande et delà à Paris. Je la conjure à genoux d'ajouter cette nouvelle grace à tant d'autres dont Elle m'a déjà comblé, je la conjure à genoux d'oublier les torts que je puis avoir eus dans la scène qui vient de se passer, pour ne se rappeller que si quelqu'un lui fut dévoué, que si quelqu'un fut incapable de flatterie, c'est moi ; Il est vrai, je n'ai ni le talent de la parole ni l'art de cette approbation versatile et adulatrice qui fait quelquefois fortune. Un mot agréable ne détruit pas en moi le souvenir d'un injure. Mon lot est d'aimer pour eux mêmes ceux dont le cœur m'a prodigué des bienfaits sans leur voiler pour cela ma façon de penser. Tels sont mes principes : ils me suivront probablement partout avec la mémoire de vos bontés, la reconnaissance entière que j'en ai conservé et le respect très profond avec lequel je serai certainement toute ma vie

de Votre Excellence,

Le très humble et
très obéiss. serviteur

[signature]

Borzestowa od Zemsy V

per

Truchy od Franciszka z

1810 1811

2 sztuk

V
58

N.N. Franciszek

do

p. Trochy

r. 1810 (2 listy)

pomedoto w klamcorz

Indrzyca 5. Julij 1810

60

Heute komme ich mit einer Bitte zu Ihnen, lieber Herr Druchy! — Ich bin willens selbst meinen Sohn nach Riga in eine Schule zu bringen, und wünschte zwey Empfehlungsschreiben von Ihnen zu haben; an die Gräfin Borch, und an Hrn Ungewitter. Selbst wenn die Gr. jezt nicht in Riga seyn solte, bitte ich Sie doch darum. — Daß ich keiner Geldhülfe bedürfe, nur Empfehlung, und daß mein Sohn bisher zwar sehr wenig gelernt habe, aber sittlich gut erzogen worden sey; sind die zwei Punkte, auf welche ich bitte Ihre Empfehlung zu stützen. — Obgleich ich gehört habe, daß der H. Ungewitter nicht mehr bei der Gräfin ist, sondern beim Banquier Klein, wünsche ich doch ihm empfohlen zu seyn. —

Vielleicht werden Sie mich fragen,

warum

warum ich meinen Sohn nicht lieber nach Wilna bringe; allein ich habe dagegen Gründe, zu deren Einsicht ich Sie ganz in meiner Lage setzen müsste. —

Auch den Hrn Louis habe ich um eine Empfehlung an die Gr. B. gebeten, und da ich gern bald reisen möchte — obgleich jezt Schulferien seyn werden — so habe ich den Hrn Louis gebeten, seine Antwort dem Bedienten des Hrn B. Medem zu geben, welcher sie mir gleich durch einen Expressen schicken wird. Thun Sie dasselbe mit Ihrer gütigen Antwort, lieber Herr Zruchy! —

Ich bitte Sie nicht um Verzeihung dass ich Sie belästige; denn ich weiss dass Sie mir das gerne thun, und dass Sie überzeugt sind von meiner Bereitwillig-keit ein Gleiches für Sie zu thun. —

wenn

61

wenn Sie wissen: wann man den Hrn
Casimir zurück erwartet; welchen Gang sei-
ne Geschaffte in C.B. genommen haben;
ob meine Wenigkeit in Rücksicht einer
Professur etwas hoffen könne; und end-
lich wenn Sie von C.B. aus etwas mehr
Politisches wissen, als man uns in die
Zeitung sagt, so bitte ich Sie sehr mir es
mitzutheilen; ich werde Ihnen sehr
dafür verbunden seyn. —

Leben Sie vergnügt und wohl, wie
es wünscht

Ihr
Freund Franz

Indryca 31 July 1810

62

Lieber Herr Drechy

Der Hr Casimir hatte noch nicht alle Hoffnung verloren wegen einer Stelle für mich, und daher habe ich meine Reise nach Riga noch verschoben. Da aber die Schulferien schon den 6. August in Riga endigen, und ich dann schon gerne daseyn möchte, so bitte ich Sie sehr, liebes Herr Drechy: 1) mir gütigst, durch Ueberbringer dieses, die 2. Empfehlungsschreiben zu schicken, warum ich Sie längst gebeten habe; 2) wenn der Hr Louis zurück ist aus Wilna, ihn für mich zu bitten, dass auch er mir gütigst das erbetene Empfehlungsschreiben an die Gräfin jezt mitschicke. Sollte der Hr L... bei Empfang dieses in Przyiarne seyn, so schicken Sie ihm gefälligst meine Bitte durch den Bedienten des Hrn B. Medem zu, und lassen Ueberbringer dieses auf seine Antwort

antwort warten; 3) Ist weder der Hr Louis, noch der H. Casimir, noch der Hr Baris, das zurück aus Wilna, so haben Sie die Güte die Briefe an Hrn C... und B..., die ich jezt durch Ueberbringer dieses schicke, an den Bedienten des Hrn B. Medem zu geben, und ihm zu sagen, dass ich ihn bitte diese 2. Briefe gleich durch einen auf meine Rechnung gemietheten Expressen nach Wilna zu schicken, und mir auch die antwort derselben gleich durch einen Express hierher zu schicken. Ist aber einer der 3. Herrn zurück, so ist der Express nach Wilna nicht nöthig. —

Ich fühlte die Unschicklichkeit, liebe Herr Dusky, Ihnen solche kostige Aufträge zu geben; allein ich

ich weiss wie gern Sie gefällig sind, und bin überzeugt dass Sie mir ver-zeihen. — Haben Sie etwas in Riga zu bestellen, so bitte ich sehr mir es aufzutragen. Mit dem Buchhändler Hartmann stehe ich längst in connexion, und werde sicher bei ihm seyn. —

Also auch Holland ist mit Frank-reich vereinigt; glauben Sie dass diese ungeheure grösse der französischen Nation zuträglich sey? Sehr gerne möchte ich Ihre Betrachtungen hie-rüber haben. — Eine Mde Szumska hat mir gestern gesagt, dass ihr Sohn in der Hamburger Zeitung bestimmt ge-lesen habe, dass Russland Friede mit England gemacht habe. Haben Sie auch etwas davon gehört? —

Leben Sie wohl, wie es herzlich wünscht Ihr Freund Franz

VI

Tschoke Emanuel

1837

Ew. Erlaucht

vermag ich nicht zu bezeugen, wie sehr Ihr besseres Befinden mich freut und Ihre unausgesetzte Menschenliebe mich rührt. Der Segen, den Sie, Gnädigste Gräfin, den Armen wohlthun, kann und wird Ihnen dieß lohnen. O möge es Ihnen gefallen, meine segensvolle Anerkennung auch durch baldige Ver-kündung Ihrer theuren Gesundheit und lange Erhaltung derselben fühlbar zu machen!

Die gütigst übersandte milde Gabe

an Eleonore Bord

von 60 Rbl. B. A. für die arme
Familie Bluhm, Dank geruht
zur Zeit der höchsten Noth abzustellen.

Die ehrwürdige Hand, die jede auch
noch so bedürftige Volksklasse be-
friedigend, nicht müde wird, zu wirken,
in tiefster dankbarer Verehrung
küssend, verharre ich zeitlebens

Euer Erlaucht

unterthänigster Diener
Emmanuel von Rehbehn

Am 7. May
1837.

VII

rotko Józefa B.

Tyman Eleonore

Roczniki 1819-27 32

i 6.

~~sztuk 20~~ 41

sztuk 21

1819
1820
1821
1827
1828
1829
1831
1832
b. d.

Auspach
Prele
Tymanowe
Benyruv
Zakłady

L. P.	NAZWISKO I IMIĘ DZIECKA	IMIONA RODZICÓW	DATA URODZENIA	NUMER DOMU	PRZESIEDLIŁ SIĘ DO: (MIEJSCOWOŚCI, STAROSTWO, WOJEWÓDZTWO)	UWAGA

Ce 19. avril 1819. Prelly.

66

Ma chère Tante, Vous me pardonnerez, sans doute, de n'avoir pas rempli ma promesse de vous ecrire d'abord en arrivant ici, mais je n'ai pas été en état de le faire, et vous me croirez aisement quand vous saurez, que l'on m'a caché l'affreux malheur qui m'attendait, jusqu'au dernier moment, et qu'ensuite on me l'a dit subitement a la porte de la maison, aussi on m'y a apporté mourante et je ne comprends pas encore, comment j'ai pu resister a cela; Les Keller vous ont, sans doute, ecrit en détail tout ce qui s'est passé ici, ainsi vous me dispenserez de ce recit qui, d'ailleurs, me serait impossible a faire encore maintenant. — Oh! ma chère Tante, quelle perte nous avons faite, perte affreuse, irréparable, dont le tems même ne pourra consoler, car plus nous vivrons, et plus nous sentirons combien nous avons perdu; et moi, moi, malheureuse, qui n'ai pu arriver assez tot pour la voir encore, pour recevoir encore son dernier soupir. Ah! jamais rien ne pourra adoucir ma douleur. On dirait que le Ciel se plait a accabler notre malheureuse famille, car ces jours-ci nous avons reçu la nouvelle que mon oncle Romuald a fini aussi son existence le 9. de ce mois, ma pauvre Grand-Maman. Dieu sait comment elle supportera tout cela coup sur coup? — Ma Tante Korsack qui a passé ici tout ces temps-ci vient de partir ce matin pour Vilna où son Mari est très mal, a ce qu'on dit; enfin c'est une vraie désolation chez nous. — Ce pauvre Michel, comment a t'il appris cette nouvelle, Ah!

j'en suis sûre, son plus grand chagrin sera aussi de n'avoir pu lui dire un dernier adieu. Aussi c'est lui et moi qui sommes les plus a plaindre et qui avons le plus perdu. Veuillez bien, ma chère Tante, lui faire remettre la lettre que je lui écris, et que je joins ici. — J'ose aussi vous rappeller votre promesse, d'aller voir quelquefois mon Eugenie, maintenant elle est presque orpheline et n'a que vous qui pouvez encore quelquefois adoucir sa situation. — Aussi c'est a ce titre que je la recommande à vos bontés. Et ces pauvres enfants que j'ai trouvé ici, c'est bien eux qui sont devenus orphelins, et plus orphelins que s'ils avaient perdu leur mère; il eut même peut-être mieux valu pour eux, que ce soit moi qui fut morte. — Je vous ennuye, peut-être avec mes plaintes, mais comme vous la regrettez sans doute aussi, cette soeur, cette amie qui vous a toujours été si attachée, alors vous pardonnerez à celle qui a presque tout perdu en elle et qui aurait volontiers donné sa propre existence pour prolonger la sienne, et si je vous ai ennuyé vous m'excuserez et voudrez bien me croire pour la vie

Votre attachée Nièce
Eleonore Tyman. —

P. S. Mon mari n'est pas ici dans ce moment, il est allé se presenter chez son nouveau General de Division. — Je vous prie de dire bien des

choses de ma part à toutes mes cousines, et à mes cousins. et de nous faire savoir si Charles a pu arranger quelque chose avec ces Messieurs du Lombard. — Voudriez-vous bien, ma chère Tante avoir la bonté d'achetter au Magazin à prix fixe, des gants blancs longs, une douzaine qu'ils m'ont dit couter 36 roubles. je vous ren=drai cet argent avec reconnaissance; ce n'est pas pour moi, mais pour la Korsack qui m'en a prié. et qui désire d'en avoir une dou=zaine à ce prix-là. —

Ce 26. Septembre 1819. Franop

08

Ma chère Tante, en vous remerçiant un million de fois
pour les emplettes que vous m'avez envoyé, et surtout
pour la bonté que vous avez eu d'aller voir mon Eugenie
et de m'en donner des nouvelles; il faut que je vous
importune encore pour une chose qui m'interresse
beaucoup. Je vois dans le reçu de Michel qu'il s'y
trouve deux anneaux d'or qui sont à moi, l'un
est mon anneau nuptial et l'autre celui de Maman
qui l'a donné en mourant, à ma tante Korsak
et dont celle-ci m'a fait cadeau, à ma prière,
j'ai cessé pour un tems, de les porter, puisque
j'ai eu mal au doigt, et je les avais gardé dans
la même cassette que les effets de Michel, je ne
puis supposer autre chose maintenant, sinon, que
pendant le chemin, les secousses de la voiture les
auront fait glisser dans un des petits paquets
que nous n'avons examinés ni vous, ni moi, en
vous les remettant; je me suis cassé la tête pour
savoir ce qu'ils étaient devenus, et jugez de ma
surprise en aprennant où ils sont, et surtout
de ma frayeur en pensant à qui vous les a=
=vez remis, Dieu sait s'il ne les a pas déjà
vendu, troqué ou perdu, si c'était tout autre
chose, il ne m'importerait pas autant, mais
vous devez bien penser comme ces anneaux
doivent m'être chers, ainsi, je vous supplie
(s'il en est tems encore) de les reprendre, et
de me les renvoyer à la première occasion
et en attendant de les garder chez vous; je
vous renvoye le reçu de Michel, afin qu'il
m'en fasse un autre, sans y comprendre

ce qui ne lui appartient pas. — Je n'ai pas pu faire votre commission par rapport au velours puisque je n'ai pas trouvé les couleurs que vous désiriez, excepté 9. aunes de l'amaranthe ce qui n'aurait pas suffi; il y en a du gris très joli et pour la couleur et pour l'espèce mais j'ai craint que cela ne soit une couleur trop grâve pour une jeune personne, je vous avoue que j'ai été tenté de vous l'envoy=er, croyant que vous le prendriez peut-être pour vous-même, mais je n'ai pas osé, sans votre ordre, si vous le désirez, je pour=rais le prendre encore et vous l'envoyer il est très joli, et j'espère qu'on pourrait même l'avoir à 3. roubles et demi, — Veuillez bien me donner vos ordres là-dessus, et me tranquilliser aussi sur mes anneaux, j'attens votre reponse avec la plus vive impatience et vous prie de me croire toujours,

Votre attachée Nièce
Eléonore Tyman.

Mon Mari vous présente ses respects; je vous prie de dire bien des choses de ma part à Charles, à mes cousines, et à Mi=chel, a qui je n'écris pas, puisque c'est un parresseux, dont personne de nous n'a eu de lettre depuis bien long-tems. —

17/E 1819
69

Ma chère Tante, m'étant apperçue que j'avais oublié de mettre dans ma dernière lettre le reçu de Michel, je vous l'envoye maintenant, en vous reiterant ma prière par rapport à mes an=
=neaux. — Ce qui m'engage aussi a vous ecrire dans ce moment, c'est que je veux vous avertir que Papa est très faché contre Michel, de ce qu'il ne lui repond pas à sa lettre, et surtout contre Mr Chabot à qui il a ecrit aussi, et qu'il trouve très impoli de ne pas lui avoir repondu non plus. et comme il nous est arrivé pendant no=
=tre premier séjour à Petersbourg, de perdre une bonne gouvernante pour la même rai=
=son, et parcequ'il a trouvé qu'étant assez impolie elle-même pour ne pas repondre aux lettres qu'on lui écrivait, il n'y avait rien d'étonnant qu'elle ne sache pas ap=
=prendre à ses élèves, les égards qui lui etaient dus; ainsi je crains bien que le même pretexte ne lui serve pour repren=
=dre Michel de chez Mr Chabot. — voila pour=
=quoi je vous en avertis, afin que vous forciez Michel à lui ecrire, et ne pour=
=riez-vous pas faire aussi en sorte que Chabot lui reponde à sa lettre ne fut-
-ce que trois mots. — Et de grâce bruler

cette lettre-ci, afin qu'il ne sache pas que je vous ai écrit cela, et aussi pour que Michel ne le voye pas, car il se servirait peut-être de ce moyen pour se faire sortir de la pension. — Veuillez bien aus=si, ma chère Tante me donner quelque=fois des nouvelles d'Eugénie à qui je vous supplie de vouloir bien continuer vos bon=tés. — Mon Mari a demandé son congé, nous allons maintenant bâtir une mai=son dans notre bien et en attendant, mon mari a pris, en ferme, chez Papa, la petite terre d'Anspach, qui est à trois verstes d'i[...] au moins de cette manière nous serons près de lui pendant toute cette année et il ne sera pas seul. — Adieu, ma chè[re] Tante, bien des choses de ma part au[x] cousins et cousines, et croyez-moi toujo[urs]

Votre attachée Nièce
Eléonore Tyman[...]

Ce 17. Octobre 1819.
Prelly.

P. S. Si mes peignes sont prêts, je vous sup=plie de me les renvoyer, car j'en ai bien besoin, et les gants de ma tante Korsak,

27/XI
70 1819

Ma chère Tante, Mr Labunski m'a remis les gants, la mon=
=tre, les peignes et les anneaux, que vous avez eu la bonté
de me renvoyer, mais comme avec tout cela, il ne m'a
pas donné le moindre mot ecrit de votre main, ainsi
je ne sais si c'est vous qui ne lui avez pas donné
de lettre pour moi, ou si c'est lui qui l'a perdue,
et j'aurais bien voulu savoir si les gants de Mme
Korsak sont au prix qu'elle a voulu les avoir ou
s'ils sont plus chers, car vous savez que c'est a
cause du bon marché qu'elle m'a chargé de
les lui procurer, ainsi, si vous aurez la bonté
de m'ecrire, veuillez bien me marquer cela. —
Pardon, ma chère Tante, si je vous importune
toujours avec mes commissions et ma correspon
=dance, mais vous etes si bonne, que je suis sure
que cela ne vous fachera pas. — J'espère que
mon Eugénie se porte bien et qu'on est toujours
content d'elle au couvent; vous m'avez ecrit, ma chère
Tante qu'elle n'avait besoin ni de capote ni de joujoux
que tout cela etait encore entier, mais si vous de=
=mandez toujours a Mlle Cardineaux, elle vous dira
toujours qu'elle n'a besoin de rien: mais je vous
supplie, malgré cela, du moins pour des joujoux
de lui en achetter de tems en tems, comme je
faisais quand j'étais moi-même à Petersbourg
et puisque vous voulez bien vous charger de me

remplacer auprès d'elle, faites comme j'aurais fait moi-même: si vous n'aurez pas assez d'argent, je vous en enverrai encore, autant que je pourrai. Pour moi, je ne la pourrai voir de long-tems. Mon Mari a demandé son congé, il l'aura ces jours-ci, nous devions aller en Lithuanie pour y demeurer, mais Papa a voulu absolument que nous ne nous éloignions pas d'ici et qu'en attendant que nous bâtirons une maison dans la terre que nous avons auprès de Landscorona nous prenions en ferme chez lui, pour un an la petite terre d'Anspach tout près d'ici, vous sentez bien qu'il a fallu consentir à cet arran=gement, pour bien des raisons, mais, en même tems, (sachant ce que ces lieux-ci sont devenus maintenant pour moi,) vous jugerez bien que je n'aurai pas une existence agréable, et qu'il a fallu de puissans motifs, pour me porter a consentir a cela, deja ces quelques mois que j'ai passé ici m'étaient si pénibles, que ma santé au lieu de s'améliorer depuis que vous ne m'avez vue, ne fait qu'aller de pire en pire, mes meaux ~~de côté~~ sont devenus conti=nuels apresent, et outre cela j'ai encore bien d'autres meaux dont je ne puis par=ler dans une lettre: et le sejour d'ici, pour

sûr, ne me servira pas de remède. Mon Mari
me promet toujours que nous irons, l'année
prochaine, voir Eugénie, mais moi, je n'ai plus
l'espoir de la revoir. Au reste, dans tous les
cas, c'est à vous, ma chère Tante, que je la
confie, je suis sûre que vous ne l'abandonne=
=rez pas. Pardon, si je vous ennuye avec une
aussi longue lettre, je finis, pour ne pas
lasser votre patience, veuillez bien me rap-
=peller au souvenir de mes cousines, dire
bien des choses de ma part à mes cousins, et
me croire toujours

Votre attachée Nièce
Eleonore Tyman.—

Ce 27. Novembre
1819. Prelly.

P. S. Comme la C^{tsse} Witgenstein est apresent à Peters=
=bourg, et que vous la voyez surement, informez-vous
d'elle, ce qu'elle fesait avec cette Mlle Cardinana, quand
sa fille était auprès d'elle, et veuillez bien me com=
=muniquer ensuite ce que vous aurez appris.—

De grâce brûlez ma lettre, je vous prie, tout de su

XII 1817

72

Ma chere Tante, Comme on me fait esperer que cette fois-ci M.r Paulin vous remettra ma lettre ainsi je m'empresse de vous ecrire en vous remer=çiant pour les nouvelles que vous me donnez d'Eugénie et pour les informations que vous avez prises auprès de la C.sse Wittgenstein, par rap=port à M.lle Cardineaux; Je vous enverrai in=cessement de l'argent pour le cadeau, parceque je veux envoyer aussi en même tems celui qu'il faut pour payer la pension d'Eugénie dont le terme approche, j'attends de l'argent a chaque moment, et s'il etait arrivé je vous l'aurais fait passer maintenant, par cette occasion; Je viens de me transporter seule=ment aujourd'hui à Anspach, et cela encor avec toutes les peines du monde, Papa ne voulant pas nous laisser partir de Prelly. Vous savez deja, sans doute, ma chère Tante comme mon Mari à été congédiée? sans le rang de General qu'il devait avoir, ayant servi plus de six ans comme Colonel, tandis que selon la loi après cinq années, on re=çoit ce rang lorsqu'on prend sa démission

on s'est contenté de le congedier, tout simple=
=ment comme Colonel, sans pension et sans
uniforme, et comme si toutes ces injustices
ne suffisaient pas, on lui ordonne de payer
au regiment d'Izium encore 40,000 roubles
d'une dette qui a été faite lorsqu'il n'était
pas même au service encore. — Jugez dans
quelle position nous sommes maintenant
et comme c'est facile de trouver une pareil=
=le somme jusqu'au 4. de Janvier car
voilà le terme qu'on a mis, et l'ordre ne
nous est parvenu que trois jours de cela.
Dieu sait comment nous nous tirerons
de tout ceci? — Adieu, ma chère Tante
Veuillez bien me rappeller au souvenir
de mes cousines et me croire toujours

Votre attachée nièce
Eleonore Lyman.

Ce 30. Decembre 1819.
Anspach.

Je vous prie de dire bien des choses de
ma part à Michel. — et d'avoir la bon=
=té de faire remettre la lettre ci-jointe chez
le banquier auquel elle est adressée. —

Voudriez-vous bien, ma chère Tante, faire
acheter du Canvas en or de la largeur
du papier que je joins ici, c'est-à-dire
à peu-près deux doigts et demi de larg.
3. archines; et du canevas en argent
de la même largeur, aussi 3. archines
ayez la bonté de me l'envoyer par cette
même occasion, en me l'adressant à
part, mais en mettant le tout à l'adre-
sse de la Sokolowski. ——

Largeur

du

…

Canevas.

Ce 13. Avril. 1820. Prelly

74

Ma chère Tante. Quoique je crains réellement que vous ne finissiez par vous lasser de toutes nos com=
=missions, cependant sachant combien vous êtes bonne; j'espère que vous me pardonnerez d'oser encore dans ce moment-ci vous importuner en vous priant de m'achetter un chapeau de paille; tel, que ce sera la mode cette année-
-ci; seulement je vous prierai que ce ne soit pas en paille de coton comme ceux de l'année-passée, car on ne voit que cela ici partout; ni en paille de riz, c'est deja trop commun; mais s'il y a quelque chose de nouveau en paille façonné; c'est ce que je voudrais avoir. je souhaiterais seulement qu'il y ait des fleurs ou des plumes, en paille, et que les rubans soient aussi de couleur de paille, enfin que tout le chapeau ne soit que paille; pour le prix il peut aller jusqu'à 65. roubles: Je n'envoye pas de l'argent; peutetre que vous en avez en=
=core du mien, mais dans le cas où il n'y en aurait plus autant, voudriez-vous bien, ma chère Tante, en ajouter du votre, que je m'em=
=presserai de vous renvoyer tout-de-suite. Les 130. roubles ci-joints sont à la Karnicki et à Alexandrine; la Karnicki vous supplie

de faire aussi pour elle l'emplette d'un
pareil chapeau, du même prix et en tout
semblable au mien, seulement avec des ru-
bans blancs; et Alexandrine, qui écrit écrit
à la cousine Annette, lui fait la même pri-
=re et souhaiterait que les rubans de son cha-
=peau fussent bleus, afin que chacune de
nous, puisse distinguer le sien. — Veuillez
bien, ma chère Tante les faire bien emballer
et nous les envoyer par la plus prochaine
occasion; peut-être Charles aurait la complai-
=sance de s'en charger, s'il vient ici bientôt
(comme on nous l'a fait espérer; si non
alors Karnicki sera à Petersbourg, un peu
plus tard, il est vrai, mais déjà (si l'on ne
peut faire autrement) il faudra les lui don-
=ner, pour qu'il nous les rapporte, quand
il reviendra. En vous demandant encore un
million de fois pardon de mon importuni=
=té, et vous remerciant beaucoup pour le ca-
=nevas que vous m'avez envoyé par Mr Sotten
je vous prie, ma chère Tante de dire bien
des choses de ma part aux cousines et
aux cousins, d'embrasser bien tendrement
pour moi, Michel, et mon Eugenie, si vous

la voyez, et je vous prie de me croire toujours

Votre attachée Nièce

Eléonore Tyman.

P. S. J'ai envoyé dernierement à votre adresse 1240 roubles pour Eugenie, je ne sais s'ils vous sont parvenus, je n'en ai encore aucun nouvelle, et suis inquiète, si sa pension a été payé.

Comme le départ de Karnicki est retardé encore de quelques tems et que son sejour à Petersbourg se prolongera probablement, nous risquerions de n'avoir nos chapeaux que pour l'automne, ainsi, ma chère Tante s'il est possible de nous les faire parvenir auparavant, nous vous en serions bien reconnaissantes.

21/720 76

Ma chère Tante, Je vous envoye par mon Mari, une doublure pour la capote d'Eugenie, telle que j'ai pu la trouver chez moi, et un paquet pour la Karnicka qu'elle m'a prié d'envoyer chez vous, afin que Joseph le lui apporte (si cela se pourra.) Je prends aussi la liberté de joindre ici 300. roubles, en vous priant d'achetter une robe de noce pour Alexandrine, telle que nous vous avons parlé, c'est-à-dire brodée en or ou en argent, comme vous pourrez l'avoir, pourvu que cela brille bien, car avec des fleurs, quelque jolie qu'elle soit, cela ne vaut pas la peine ici, d'abord c'est que tout le monde aura des fleurs ce jour-là, et puis on trouvera cela si commun; et d'ailleurs cela ne sera pas à meilleur marché que celles dont je vous ai parlé; Car je sais que la dernière fois que j'ai été à Petersbourg, j'ai manqué d'en achetter pour moi-même, au magazin, au prix fixe; on m'a demandé pour celles en argent 150 roubles, et celles en or à peu-près 200. peut-etre n'est-ce pas de

l'argent véritable, mais cela ne fait
rien, puisque ce n'est que pour la met=
=tre pendant quelques heures; enfin
ma chère Tante, je sais que vous ferez
le mieux que vous pourrez, pour les
300. roubles que l'on a donné. — Veuillez
bien aussi, ma chère Tante, m'envoyer
apresent par mon mari, l'adresse de
votre nouveau quartier, afin que si nous
achettons du Damas, nous puissions tout
-de-suite vous envoyer un echantillon
pour que vous ayez la bonté de faire
faire une frange. — Je suis bien fa=
=chée de ne pouvoir venir moi-même
encore une fois pour prendre congé de
vous: mais puisque cela m'est absolu=
=ment impossible, ainsi je charge mon
mari de vous présenter mes respects,
et de vous faire parvenir tous les voeux
que je forme pour que vous fassiez un
voyage heureux et agréable. — Je n'é=
=cris point à Eugenie, car je lui ai ecrit
par Karnicki et ma lettre n'est pas en=
=core partie, mais je la recommande

77

-encore a vos bontés, et vous prie de l'em-
-brasser pour moi bien tendrement.
Mille choses de ma part à toutes les
cousines, ainsi qu'à Joseph; et veuillez
bien, ma chère Tante me croire pour
la vie

Votre attachée Nièce
Eleonore Tyman.

Ce 21 juillet 1820.
Anspach.

A son Excellence
Madame la Comtesse
de Borch
à Wareland

27/VII 20

78

Ma chère Tante. Le Colonel Zwarkowski qui va à Warcland dans ce moment se charge de ma lettre et du paquet que je vous envoye et qui contient une douzaine de mouchoirs de poche de couleur en toile, que nous avons trouvé chez un Juif, et que nous avons achetté pour vous. toutesfois je vous les envoye pour que vous voyez seulement s'ils vous conviennent ou non: le prix est de 7. roubles argent blanc, pour la douzaine. mais si vous les trouvez ou pas assez fins, ou bien trop chers, de grâce ne faites aucune façon, et renvoyez-les, soyez sûre que cela ne nous causera aucun embarras, puisqu'il se trouve ici plusieurs personnes qui désirent les avoir, et qui les prendront certainement. Ainsi j'espère que vous ne ferez aucune cérémonie, en cas qu'ils ne vous conviennent pas. — Pour l'habit d'Alexandrine, comme toutes mes soeurs ont eu des robes de noce sans traines, elle veut que la sienne le soit aussi, d'ailleurs ces robes brodées dont je vous ai parlé, sont ordinairement avec des bordures au bas, de sorte qu'il n'y faut point de garnitures et par conséquent, elle n'a pas besoin d'être faite à Petersbourg, ce qui couterait encore Dieu sait combien, tandis qu'on la fera tout aussi bien ici, nous avons assez de blondes pour la garni

ainsi veuillez-bien l'envoyer ici telle que vous l'aurez achettées; celles que j'ai vu, se vendaient dans des cartons, toutes embaquettées, de sorte qu'on pourrait l'envoyer déjà comme cela ici; pardon, ma chère Tante, si j'entre dans tous ces détails; mais vous savez que cette com=mission n'est pas pour moi; et que je ne puis prendre assez de précautions, puisque si quelque chose déplait, tout retombera sur moi. — Papa est revenu de Warelan très malade et très faible, et il est encore toujours souffrant; Ce qu'il y a de plus malheureux c'est qu'il ne veut rien pren=dre, ni consulter personne. — Adieu, ma chère Tante, fasse le Ciel que vous ayez un voyage aussi heureux que possible et que vous vous y amusiez bien. — Veuillez me rap=peller au souvenir de mes cousines et dire aussi bien des choses de ma part à la cousine Louise quand vous la verrez et croyez-moi pour la vie

Votre attachée Nièce
Eléonore Tyman.

Ce 27. Juillet 1820.

Prilly

Ce 24. Juin 1821. Cieradz.

79

Ma chère Tante. Mon intention était de vous remettre moi-même le dépot que vous m'avez confié, mais je viens d'apprendre que Papa est malade, et je me hâte d'aller à Prely, tout droit, d'autant plus que ma soeur Sokolowski attant à Warxland aujourd'hui se charge de vous ramener Joseph, que je vous renvoye sain, sauf, et bien portant n'ayant eu d'autre maladie pendant toute la route que l'extrême impatience d'arriver. — La Büttnern m'a donné pour vous différens paquets, mais comme elle ne me les a pas donné en même tems, mais à différentes reprises, alors nous les avons placés comme on a pu, de sorte qu'il y en a qui se trouvent sur les podwodes que nous avons envoyé tout droit à la maison, tels que le savon et encore un autre petit paquet que je m'empresserai de vous renvoyer à mon arrivée chez moi. — J'espère aussi avoir bientôt le plaisir de vous voir moi-même, en attendant veuillez me rappeller au souvenir des cousines, et me croire toujours

Votre attachée Nièce
Eleonore Tyman.

tourner

P. S. – Mon Mari et Michel vous pré=
=sentent leurs respects. — Mr. Chabot
m'a donné une lettre pour vous, que
j'ai remis hier à Keller, croyant qu'il
retourne d'ici à Wareland. ———

A Son Excellence
Madame la Comtesse
de Borch
à Wareland

10/XI 21
81

Ma chère Tante

Je viens de recevoir votre lettre, ainsi que les effets que vous avez eu la bonté de m'envoyer, pour lesquels je vous remercie infiniment, et surtout la cousine Annette qui a bien voulu faire tous ces achats, et y perdre un tems précieux, qu'elle eut pu, sans doute, employer beau=coup plus agréablement; aussi lui suis-je très reconnais=sante de ce sacrifice. — J'ai été, on ne peux plus, conten=te du mouchoir, du fermoir de bracelet, et des soyes, mais pour les trois fermoirs de ridicules, je ne sais trop qu'en faire, car je n'en porte jamais, et j'avais demandé trois petits fermoirs pour des bourses, dont j'avais besoin au plutot; au reste, le malheur n'est pas grand, et c'est une méprise dont je suis peut-être moi-même la cause, ne m'étant pas expliquée assez clairement; je vous prie donc, ma chère Tante, de m'en faire achet=ter au plutot deux petits, comme pour des bourses, que je fais en petites perles; que l'un soit jaune, et l'autre blanc, et de me les en=

=voyer dans une lettre, par la prochaine poste.
Je crains seulement, que comme j'avais calculé
pour des petits fermoirs, dont tous les trois au=
=raient couté autant qu'un seul de ceux-ci,
qu'il ne manque de l'argent pour mes autres
commissions et surtout pour Eugénie, c'est
ce que je vous prierai de calculer et de me
faire savoir, afin que je puisse vous en envoy=
=er dans ce cas-là; Pardon, ma chère Tante,
que je prends la liberté de vous donner toute
cette peine, mais vous etes si bonne, que c'est
votre bonté même qui nous a habitué a en
agir ainsi avec vous. — Je n'écris pas, à
part à Annette, parceque je ne veux point
l'ennuyer maintenant avec ma correspondan=
=ce et l'obliger par-là de se donner la peine
de me repondre, mais je vous prie de
la remercier de ma part, et lui dire que
je la félicite de tout mon coeur et lui sou=
=haite tout le bonheur qu'elle mérite, et
que je ne doute point qu'elle ne trouve dans

cette union. — Veuillez aussi dire bien des choses
de ma part à Isabelle, embrasser pour moi Jo=
=seph: et croire que je suis et serai toujours

Votre attachée Nièce
Eleonore Tyman.

Ce 10. Novembre 1821.
Anspach.

P. S. Il n'est que trop sûr, qu'on ne compte plus
renvoyer Michel à Petersbourg, c'est avec bien du cha=
=grin que je vois cela, mais je crois devoir vous
en avertir; car il serait bon d'en prévenir Mr
Cournand. — au reste, je vous dis ceci entre nous
et on ne m'a point autorisé à vous l'écrire; mais
c'est une chose déjà presque décidée. —

Prilly le 24 Mars 1827.

83

Ma chère Tante, Je viens de recevoir votre lettre ces jours-ci, et du moment où je puis tenir la plume, je me fais un devoir d'y repondre quoique obligée d'écrire dans mon lit. — J'ai été fort mal, pendant une dixaine de jours on a même désespéré de ma vie; grâces au Tout-puissant je suis mieux; et ma première pensée en a été une de reconnaissance pour vous, pour toutes vos bontés et d'actions de grâces pour la bonne nouvelle que vous daignez m'annoncer par rapport à Eugénie. Si j'étais chez moi à la maison, je vous enverrais aussitot tout l'argent que j'aurais à ma disposition en vous priant de faire faire pour elle tout ce qu'il lui faut; mais me trouvant ici (où je suis tombé malade subitement) et craignant de perdre du tems, je me vois forcée à vous prier de vouloir bien vous charger de lui faire son trousseau; vous saurez (étant sur les lieux) beaucoup mieux que moi ce qui sera nécéssaire et convenable; je ne puis pas non plus

vous marquer combien il faut employ-
-er à cet usage, on ne peut, de loin,
calculer ces choses-là: si vous êtes déjà
assez bonne pour vous charger de cet
embarras, veuillez bien lui faire faire
tout ce qui sera nécessaire, m'en faire
savoir le montant, que je m'empresse-
=rai de vous renvoyer d'abord avec mil-
=le remerciments; et soyez sûre et per-
=suadée, ma chère Tante, que tout ce que
vous ferez, sera bien à mes yeux, tel-
=lement je suis certaine que vous sa-
=vez arranger ces choses-là beaucoup
mieux que je ne l'aurais fait moi-
=même. — D'après ce que cet équi-
=pement coutera je pourrai aussi me
régler pour marquer à Eugénie une
pension tous les ans: dans ce moment
-ci, je ne puis faire tous ces calculs.
J'ignore aussi dans quel genre doit
être le cadeau pour Mlle Cardinaux
et de quelle valeur; si vous pouviez
prendre quelques informations à ce
sujet et me le faire savoir, je m'ar-
=rangerais là-dessus: certainement

84

je ne puis jamais en faire trop pour elle, mais ignorante dans ces matières là, je craindrais de faire quelque bé=vue; veuillez bien m'écrire à ce sujet au plutot en m'adressant votre lettre chez moi, où j'espère retourner aupa=ravant; dès que j'aurai reçu de vos nouvelles, alors j'écrirai à ces Dames ainsi qu'à Eugénie, maintenant cela m'est impossible, apeine si j'ai la force de finir cette lettre d'une main bien tremblante, et même en cachette, car on ne me permettrait pas une pareille occupation. — Ma maladie excusera, en attendant, mon silence auprès de ces Dames. —

Votre lettre, ma chère Tante, contient pourtant une chose qui m'inquiète, vous dites qu'Eugénie a besoin de robes de soye pour sortir; et j'avoue qu'en la laissant encore quelques tems loin de moi, j'ai eu surtout en consi-dération son extrême jeunesse qui me fait désirer qu'elle n'entre pas encore de sitot dans le monde, surtout n'y pouvant entrer sous les auspices

de sa mère, et je croyais que ces D^{lles}
tant qu'elles sont à la Communauté, ne
sortent pas de ses murs, cela me tranquil
-lisait; au lieu qu'à présent l'idée qu'
on menera Eugénie de côté et d'autre
me tourmentera extrêmement. — Si cela
était possible, je voudrais bien arran
-ger les choses de manière à ce qu'elle
ne fasse point de ces sorties-là et qu'
elle mette plutot à profit le tems qu'
elle y restera pour perfectionner son
éducation, quand il me faudrait même
payer pour ajouter à ses maîtres.
Au reste, j'en écrirai une autre fois
davantage à ce sujet; car Dieu sait
même si vous pourrez lire ceci. —
En vous conjurant, ma chère Tante,
de me remplacer dans cette circonstan
-ce avec le plein pouvoir le plus ab
-solu et illimité (trop heureuse si vous
voudrez bien vous en charger) je vous
prie de compter sur la reconnaissance
éternelle de

Votre attachée nièce
Eleonore Tyman

16/V 27

85

Ma très Chère Tante. Dès qu'un état de convalescen-
=ce m'a permis de retourner à la maison, mon pré-
=mier soin a été de rassembler ce que j'ai pu d'argent
pour vous l'envoyer, attendant seulement de rece-
=voir de vos nouvelles. Votre lettre vient d'arriver au-
=jourd'hui, et d'abord je me hâte d'y repondre et
de vous renvoyer la somme que vous avez bien vou-
-lu avancer pour moi.— Comment pouviez-vous avoir
la moindre inquiétude sur cette dépense, sachant
bien (et pouvant être sûre que je sais aussi) que vous
sauriez faire toutes ces choses-là bien mieux que
moi, et que vous sauriez épargner ma bourse plus
que je ne l'aurais, sûrement, su épargner moi-mê-
=me; Aussi il ne me reste qu'à vous rendre
grâces et vous demander mille pardons de toute
la peine et fatigue que tout cela vous a couté,
mais, en songeant à ma position, ainsi qu'à la ma
-ladie qui, alors, me clouait dans mon lit, consi-
=dérez le service que vous m'avez rendu, comme un
acte de charité; et puisse le ciel vous en recom
=penser! Car lui seul est assez puissant pour
le faire.— moi, je n'ai que de faibles expressions
pour vous exprimer toute ma reconnaissance
Tout ce que je puis faire, c'est de prier Dieu

qu'il vous rende (en ce monde ci et dans l'autre) tout ce que vous faites pour moi et pour mon Eugénie Je joins ici des lettres, pour elle, pour Mlle Car=dinana, et pour Mme d'Adlerberg, j'envoye cette dernière non-cachettée, afin que vous voyiez si elle est bien, comme il la faut; et jén'y ai point mis l'adresse, ne la sachant pas, et craignant de la mettre simplement, afin de ne pas lui manquer quelquefois en omettant quelque titre, vous vou=drez bien la cachetter et y faire mettre l'adresse et faire remettre toutes ces lettres à la commu=-nauté. — Je crains bien, Ma chère Tante, qu'une pièce de toile d'Holande ne soit un trop petit ca=deau, pour Mlle Cardinana; et est-ce qu'il ne fau=drait pas en ajouter encore quelqu'autre à celui-là; au reste je m'en rapporte à vous là-dessus et à ce que vous en jugerez vous-même; il y au=ra toujours le tems encore de donner encore quel=que petite chose plus tard. — Pour Eugénie et ses besoins: comme le manteau de Drap-de-Dames (qui est l'objet qui a le plus couté de toutes ces emplettes) pourra durer plus d'une année, et que je crois qu'on n'aura pas besoin de le renouvel=ler tous les ans; ainsi je pense, qu'en lui four=nissant les chemises, si je lui donne en outre par an 200. Rbl. cela sera peut-être suffisant; mais

86

avant tout je voudrais savoir votre avis là-dessus, et si vous croyez que cela lui suffira? Je ne veux pas marquer trop, parcequ'il ne faut pas l'habituer a avoir maintenant des superfluités auxquelles il serait pénible après d'être obligée de renoncer; et qui sait ce qu'elle pourra avoir plus tard! — Ainsi veuillez me donner votre avis sur ce sujet. — — Je vous envoye dans ce moment-ci 580. R: c'est-à-dire 60. R: de plus que je ne vous dois, vous priant de me faire achetter pour ces 60. R. — 3½. archines du meilleur Canevas en Or, de la largeur du papier ci-joint et de me les envoyer par la poste la plus prochaine, car c'est très pressé; j'ignore le prix actuel du Canevas en or, ainsi je ne puis vous le marquer, mais j'espère qu'on pourra avoir trois archines et demi, pour 60. R: et que s'il fallait y ajouter quelques R^{les} vous voudrez bien les ajouter pour moi; je vous prierais seulement, surtout, que le Canevas soit beau, uni, fin, et que la mesure soit bonne. (car pour l'avoir à meilleur marché, veuillez ne pas le prendre dans les magazins, mais aux boutiques Russes d'or et argent, où j'en ai toujours achetté du très bon) C'est pour broder un ornement d'Eglise, ainsi j'espère, ma chère Tante, que le motif

excusera à vos yeux, l'indiscrétion qu'il y a de ma part à vous donner encore des commissions, après que vous vous êtes déjà donné tant de peines à mon sujet, et peut-être au moment où vous serez oc=cupée de votre départ. — C'est avec une peine bien sensible que j'apprends que nous serons privés cette année-ci du bonheur de vous voir dans nos Contrées; et avec cela encore, les cachets noirs de vos lettres, ce que vous me dites d'une suc=cession me fait craindre que vous n'ayez fait quelque perte dans votre famille, je n'ose pas même vous le demander, crainte de renouveller votre peine; (si cela est ainsi.) Que Dieu vous conso=le, qu'il vous conduise et vous protège en chemin; puisse-t'il vous bénir dans votre voyage et dans toutes vos affaires, vous maintenir en bonne santé et vous conserver long-tems, pour vos enfans et pour tous ceux qui vous sont aussi réellement et sincèrement affectionnés que l'est et le sera toujours

Votre attachée nièce
Eleonore Tyman

Tymanortzé, le 16. Mai 1827.

P. S. Bien des choses, de ma part, à mes cousins et Cousines. —

Tymanowce le 22. Janvier 1828.

87

Ma chère Tante, Vous m'aviez écrit de faire faire des chemises pour Eugénie, j'en avais déjà de prêtes et n'attendais qu'une bonne occasion pour les envoyer, lorsque j'ai reçu d'elle une lettre dans laquelle elle m'écrit de les garder, qu'elle n'en a pas besoin main=tenant, et que c'est de l'argent qu'il lui faut; je n'ai pu lui en envoyer plutot, parceque je n'en avais pas; et dans le tems actuel ceux qui vivent à la campagne du produit de leurs terres, le concevront facilement. dans toute notre contrée c'est une telle pénurie d'argent qu'il est pres=qu'impossible de la décrire. et qu'est-ce donc pour les personnes qui, comme moi, sont accablées d'affaires et de dettes? — J'ai même emprunté les 200. Roubles ci-joints, que j'envoye pour Eugenie, vous priant, ma chère Tante, ou de lui faire

acheter vous-même tout ce dont elle peut
avoir besoin, ou de remettre cet argent à
Mlle Cardinaux, pour qu'elle en fasse l'em=
=ploi qu'elle jugera convenable et néces-
=saire; car je ne voudrais pas qu'Eugé=
nie s'accoutume à dépenser de l'argent en
fantaisies inutiles: sans cela déjà, n'ayant
jamais manqué de rien, m'ayant toujours
vu fournir régulièrement aux dépenses de son
éducation, et ignorant les sacrifices que cela me
coutait (et que je ne pourrai plus faire pour
aucune de mes autres filles) je crains qu'
elle n'ait pris une trop grande opinion
de ma fortune, ce dont il faudrait bien
rabattre ensuite. — Si elle a de ces idées-là
veuillez bien, ma chère Tante, les lui ôter de
la tête; car si nos affaires étaient déjà as-
=sez embrouillées auparavant, c'est encore pis
maintenant; et les circonstances orageuses
de ~~ces~~ notre maison deux dernières années, ont aussi

influé sur notre fortune, et y ont fait des brê=
=ches considérables — Aussi, s'il est vrai (com=
=me on me l'a rapporté) qu'Eugénie a pleuré,
murmuré, et s'est plaint de ce que je la laissais
un peu plus long-tems à la Communauté (ce
qu'il m'a été bien pénible d'apprendre; et a été,
pour moi, la source de bien des chagrins; car
j'aurais espéré que pour une fille soumise
et bien élevée, qui ignorait les véritables mo-
=tifs de sa Mère, il suffisait de penser que
cette Mère qui en avait déjà tant fait pour
elle jusqu'àprésent, ne pouvait agir que pour
son bien, et devait bien savoir ce qu'elle fai-
=sait, et pourquoi elle le fesait.) mais si
Eugénie s'est tant affligée de rester une
année de plus dans un lieu où elle était si bien,
peut-être qu'il lui arrivera bien souvent de
pleurer d'en être sortie, surtout quand il
faudra apprendre à souffrir des privations
qu'elle n'a pas encore eu jusqu'àprésent

l'occasion d'éprouver. — Excusez, ma chère Tan=te, cette longue disgression, mais j'espère que sur ce sujet là vous êtes, vous-même de mon avis. — Je compte venir reprendre cette année-ci Eugénie (si Dieu me laisse vivre jusque là.) et vous remercier encore de vive-voix pour toutes vos bontés pour elle, quoique ma re=connaissance serait difficile a exprimer, je ne puis que la sentir vivement. — Je reviens aprésent de chez ma Grand-maman qui était bien malade ces tems-ci et que j'ai trouvé bien vieillie, changée et très maladive. Dieu sait si elle trainera long-tems; elle m'a chargée de la rappeller à votre souvenir (si j'en a=vais l'occasion,) je m'en acquitte donc main=tenant: en vous priant aussi de dire bien des choses de ma part à mes Cousins et Cousines, de me donner des nouvelles de votre santé et de vouloir bien me croire toujours

Votre attachée nièce
Eleonore Tyman.

P. S. Mon Mari vous pre=sente ses respects.

1829

89

Ma chère Tante

Voulant vous prier de faire pour moi quelques emplettes et craignant de vous causer de l'embarras en vous fesant toujours passer de l'argent par la poste, je m'en suis abstenue jusqu'apresent; mais comme M.r Réoutt (l'homme d'affaires de Papa) va maintenant à Peters=bourg, je profite de cette occasion pour vous prier, ma chère Tante, d'avoir la bonté de me faire achetter deux livres de thé vert, à 10. R.^{les} Une livre d'épin=gles, et une ceinture en maroquin (comme on en por=te apresent.) et qu'on appelle à la Erivan, on m'a dit qu'elles coutaient 15. R. mais quand même elles couteraient d'avantage, veuillez bien m'en achet=ter une, en maroquin ponceau, avec des agraffes en bronze, et comme ce M.r Réoutt compte rester quelques semaines à Petersbourg, et que j'ai ab=solument besoin de cette ceinture bien vite, n'au=riez-vous point l'extrême bonté de me la faire expédier par la poste la plus prochaine, en m'adressant à Lutzin, car cela vient plus vite que par Siebiez, et je me suis arrangée apré=sent de manière a faire chercher toujours à Lutzin toutes mes lettres et paquets. — Je

joins ici 50. R^bles^ en papier, dont 20. pour le thé et 30. pour la Ceinture et les épingles. Comme il doit y avoir des ceintures de différens prix, veuil=lez seulement faire en sorte que j'en aie une et aussi une livre d'épingles pour les 30. R: y compris les frais de poste. — Pour le thé et les épingles, Mr Réoutt peut me les rapporter à son retour, ce n'est que la Ceinture que j'ai besoin d'avoir au plutot. — Veuillez aussi avoir la bonté de faire passer à Eugenie la lettre et le paquet ci-joints, car ce Mr m'a dit qu'il n'irait pas à la Communauté lui-meme. C'est en comptant sur toute votre indulgence et en vous demandant un million d'excuses que je prends la liberté de vous ennuyer ainsi de mes comissions et de ma correspondance. Je vous prie de vouloir bien me rappeller au souvenir de mes Cousins et Cousines et de croire aux sentimens de respects et d'at=tachement sincère avec lesquels je suis et serai toujours

Votre attachée nièce
Eleonore Tyman

Le 4. Février 1829.
Tymanovce

1829

80

Ma très chère Tante.

Daignez recevoir un million de remercimens pour l'envoi que vous m'avez fait de tous les objets que je vous avais demandé. La ceinture est fort jolie, et j'en suis on ne peut plus contente. — Je suis au moment d'entreprendre un grand voyage, bien pénible et bien désagréable; ayant reçu, ces jours-ci, la nouvelle ~~de la nouvelle~~ de la mort de mon Beau-Père, et étant obligée d'aller remplacer mon mari, dans un pareil moment, et veiller à ses intérêts aprésent qu'il ne peut pas le faire lui-même; d'ailleurs c'est son désir et sa volonté, que dans un pareil cas, je fasse ce voyage, et aille mettre tout en ordre dans son bien; d'autant plus que j'apprends qu'il y règne maintenant une véritable anarchie; chacun y songe à ses propres intérêts, et il pourrait en resulter du tort pour mon mari; aussi malgré le chemin qui se gâte déjà, et qui ne me permettra pas ensuite de retourner de sitot, malgré mille affaires à la maison, que je n'ai pas à qui confier; et enfin tous les désagremens qui m'attendent là-bas, dans une contrée étrangère, où les seules personnes que je connaisse, sont de la famille de mon mari, contre lesquelles il faudra peut-être justement soutenir

ses droits, il faut cependant que je parte,
ne pouvant pas balancer entre l'intérêt
de mon mari, et des désagremens qui me
sont personnels. — Cela me dérange pourtant
aussi dans le voyage que je devais faire ce
printems à Petersbourg pour chercher Eu=
=génie, et peut-être faudra t'il le reculer en=
=core d'une couple de mois; mais jugez
vous-même de ma position, et de ce que je
dois faire, et vous déciderez, certainement
que je ne puis pas hésiter dans un pareil
cas. — Si je reviens au mois de Mai, alors
le mois de Juin suivant me verra à Peters=
=bourg; mais si quelque circonstance exigeait
un plus long séjour de ma part, dans l'e=
=xercice du pénible devoir que je vais remplir
Alors je vous supplie, Ma Chère Tante, de
vouloir bien, avec votre bonté inaltérable,
veiller sur Eugenie, comme si c'était moi-
-même; et si (Dieu préserve) il arrivait
quelque changement dans la communauté,
ou soit qu'on ne veuille plus l'y garder,
ou tout autre incident; veuillez, en pareil
cas, agir en mon nom, selon que vous le
jugerez nécessaire et convenable. je se=
=rai trop loin pour être consultée, et d'a=
=vance je sais que tout ce que vous déciderez
ne peut être que bien, et que je puis, en
tout, me rapporter à vous, les yeux fermés.
J'espère qu'il ne surviendra aucun change=
=ment, et qu'Eugénie restera comme elle est,

encore ces quelques mois, jusqu'à ce que je puis=se venir la reprendre; mais c'est seulement afin que dans quelque cas imprévu, vous puissiez, en toute assurance, décider vous-même, et disposer de tout, à ma place, com=me si c'était moi-même, pourvu seulement que vous vouliez bien en prendre la peine. Je n'écris pas à Eugénie, car je dois l'avouer avec peine; non-seulement elle passe des de=mi-années sans m'écrire une ligne, mais elle ne repond pas même à mes lettres; et je suis bien fachée de m'appercevoir que dans l'éducation qu'on lui a donné, on ait négligé de lui inculquer la première ver=tu d'une demoiselle de cet age; le respect et l'attachement dû à ses parens. — Je suis aussi bien mécontente de voir que, malgré mon injonction formelle, qu'elle ne sor=te nulle part ailleurs que pour aller chez vous; c'est tout le contraire, elle vous négli=ge, et fréquente d'autres personnes que je ne connais pas, et que parconséquent je ne me soucie pas de voir fréquenter par ma fille, en mon absence. — Mon mari aussi serait bien faché, s'il apprenait ces visi=tes-là en ville; car il a été déjà bien mé=content de savoir que dans cette section de soeurs-grises, où se trouve Eugénie, on avait la permission de sortir; et je ne l'ai tranquillisé qu'en l'assurant qu'elle n'irait que seulement chez vous, de tems en tems, et que vous-même m'en aviez fait la promesse;

S'il apprend maintenant le contraire, il croira qu'on l'a trompé; et, du moins, il aura très mauvaise opinion, et d'une fille qui n'obéit pas à ses parens, et des personnes qui l'y autorisent? — Eugénie est assez grande main=tenant pour sentir elle-même l'inconve=nance de ces visites, faites avec toute autre personne que sa Mère, et devrait profiter au contraire, du tems qu'elle reste encore à la communauté, pour perfectionner son édu=cation, et être plus assidue que jamais à des études qu'elle n'aura bientot plus l'oc=casion de continuer. — Veuillez bien, Ma Chère Tante, l'informer de mes ordres ab=solus sur cet objet; et si cette Demoiselle Oustar, qu'Eugénie prétend ne suivre que par obéissance, ne voulait pas lui permet=tre de se conformer aux ordres de sa mère, il faudrait s'adresser, pour cela, à Mme d'Adlerberg elle-même. — Mais toujours je suis persuadée que ce n'est qu'une défaite, et que si Eugénie avait refusé de sortir, en disant que ses parens le lui défendent, personne n'aurait, cer=tainement insisté. — — Je reçois très souvent des nouvelles de mon mari, il se porte toujours bien, voilà le principal; et pourvu qu'il re=tourne sain et sauf, c'est tout ce que je dési=re, le reste ira comme il plaira au bon Dieu. — Veuillez bien, aussi, Ma chère Tante, agréer mes voeux sincères pour votre santé et me croire toujours

Votre attachée nièce
Eleonore Tyman.

Tymanowkie le 15. Mars
1829.

1

1829

92

Ma chère Tante, N'ayant pu vous en=
=voyer, de Prelly, par les cousins, ma let=
=tre à Eugénie, je l'envoye maintenant
par une occasion; vous priant d'avoir la
bonté de la lui faire remettre. — Si le cou=
=sin Joseph n'est pas encore parti pour Pé=
=tersbourg, veuillez bien lui remettre le bil=
=let ci-joint; c'est une petite commission
dont je le prie d'avoir la complaisance
de se charger, pour Pétersbourg; et comme
j'ignore ce que peut couter l'objet que je le
prie de m'achetter, et que d'ailleurs cette
occasion ci est peu sûre, je n'ose envoyer
de l'argent; n'auriez-vous donc pas la
bonté, Ma chère Tante, de payer pour moi
si Joseph voudra bien faire ma commission.
cela ne peut pas couter beaucoup; car
c'est seulement une paire de brêtelles
et cela ne doit pas être cher. — Je vous
renverrai (avec la plus grande reconnais=
=sance) l'argent, aussitot que je saurai
combien cela aura couté. — J'espère, Ma
chère Tante, que jusqu'àprésent vous êtes
deja entièrement retablie; et je prie le
Ciel qu'il vous accorde les forces nécessai
=res

pour faire votre voyage aussi heureuse=
=ment que je vous le souhaite de coeur
et d'ame; vous priant d'agréer les voeux
sincères que je forme à ce sujet, et de
me croire toujours

Votre attachée nièce
Eleonore Tyszan.

Tymanowce le 7. Aoust
1829.

P. S. Comme par cette même occasion-ci
la Cousine Charles recevra un mouchoir
qu'on m'a fait achetter pour elle à la
foire de Kraslaw; et qu'il me revient
d'elle, pour ce mouchoir, 4. R: argent
-blanc, je la prie de ne pas me ren-
=voyer cet argent; mais de donner ces
4. R: à Joseph, ce sera un à-compte
pour l'emplette dont je l'ai chargé,
le priant d'y ajoutter encore autant
qu'il faudra.

14/2 31

83

Ma très chère Tante

Quoiqu'il y ait bien long-tems que je n'ai eu de vos nouvelles, et malgré le désir extrême que j'aurai eu d'en recevoir, je ne vous ennuye pas souvent de ma correspondance, de peur de vous fatiguer et de vous gêner: et si je vous importune actuellement c'est que vous avez avez été si bonne de permettre que je m'adresse à vous lorsque j'aurai quelque commission pour Petersbourg; j'en proffite donc maintenant que j'ai une bonne occasion, puisqu'un de nos Officiers vient de partir pour la Capitale et doit revenir ici dans un couple de semaines. Veuillez donc Ma chère Tante, faire achetter pour moi aux boutiques russes, (car c'est trop cher dans les Magazins,) Un grand peigne, en écaille, à jour, comme on les porte aprésent, mais qu'il soit large, haut, avec des dents de loup sur le bord, et comme mes cheveux ne sont pas épais, je vous prierai que les dents du peigne ne soient pas dûres, ni très grosses. La Générale Mouravieff qui vient d'arriver ici de Petersbourg a apporté un pareil peigne, mais comme elle l'a achetté au Magazin anglais, il est

assez cher, et pour moi il le serait beaucoup trop; je vous prierai donc d'envoyer la bonne Lina aux boutiques russes, peut-être qu'elle en trouverait là-bas à meilleur marché; dans tous les cas cependant je ne voudrais pas qu'il coutat plus de 25. roubles en papier; si on ne peut pas en avoir à ce prix là, alors veuillez bien m'en faire achetter un semblable en imitation d'Ecaille, ce qu'on appelle demie écaille; cette Dame m'a dit qu'il y en a de fort jolis, qui imitent parfaitement bien les véritables et ne coutent que 6. ou 7. roubles en papier. — ainsi si je ne puis en avoir que de ceux-là alors veuillez m'en envoyer deux, mais si c'est en écaille alors seulement un seul; et après les avoir fait emballer de manière à ce qu'ils ne puissent pas se casser en route, veuillez faire mettre mon adresse sur le paquet et l'envoyer à Mlle Cardinaux, elle le donnera à cet Officier, que je n'ai pas voulu vous adresser en droiture, pour que vous ne soyez pas génée de cette figure qui ne parle d'autre langue que le russe. Daignez me pardonner la peine que je vous donne; et soyez en même tems assez bonne pour me donner des nouvelles de votre chère

94

santé; pour ne pas vous fatiguer vous-même faites-moi écrire quelques mots, ou par Joseph ou (s'il fait le paresseux pour cela) par votre Mascha, pourvu que j'aie de vos nouvelles, car ici je n'ai aucune occasion d'en avoir. Comme cette lettre vous parviendra à peu près vers le tems de votre jour de nom, recevez ici mes sincères félicitations, et mes voeux les plus ardens pour votre bonheur et l'accomplissement de tous vos désirs; Puisse le ciel vous combler de tous ses dons, autant que vous le souhaite de tout son coeur

Votre attachée nièce
Eléonore Lyman

Le 14. Fev: 1831.
Berdytcheff

P. S. Si vous daignez faire ma commission que ce soit sans retard, car l'Officier en question restera très peu de tems à Petersbourg et pourrait partir sans le paquet, s'il n'était pas remis d'avance chez Mlle Cardinaux

1832

95

Ma chère Tante

Il y a bien long-tems que je ne vous ai écrit; mais je crains toujours de vous im-portuner avec ma correspondance. — J'espérais avoir le plaisir de vous voir l'été passé à Warcland, mais le Ciel en a dis-posé autrement; ni vous n'y avez pas été ni moi non plus je n'ai pu faire le voyage que je projettais dans nos Contrées; je croyais pouvoir là, vous payer mes dettes; mais puisque ce projet n'a pas réussi, veuillez bien, ma chère Tante, m'en-voyer le compte de l'argent que je vous dois pour les différentes commissions que vous avez eu la complaisance de faire pour moi, et aussitôt que je saurai, au juste, à quoi il se monte, je vous renvorrai cet argent d'ici par la poste; car je dois rester encore ici jusqu'à ce que la brigade de mon Mari rentre dans le pays, ce qui n'aura lieu qu'au prin-tems encore. Si vous vouliez aussi avoir la bonté d'ajoutter à ma dette, en faisant achetter pour moi 10. à 12. livres de

Chocolat à la double vanille, chez Ri=naldelli à coté de l'église Catholique, et de me l'envoyer ici par poste, vous me férier une grande grace; car on m'a ordonné d'en boire le matin (à cause des maux de poitrine que je souffre de nouveau aprésent,) et ici, il n'y en a pas de bon. — je vous remettrai l'argent pour le tout ensemble, tout aussitot que j'aurai reçu votre reponse. — Excusez ma chère Tante, si j'abuse toujours ainsi de vos bontés. — veuillez bien me donner des nouvelles de votre chère santé, et m'informer si vous avez l'intention d'aller cette année-ci à Warelands ou non. — Vous savez déjà, sans doute, que mon Mari a reçu l'ordre de Ste Anne 1re classe; moi, je rends grace à Dieu, que, dumoins, il est sorti de cette guerre sain et sauf, c'est l'essentiel. — Je vous prie de me rappeller au souvenir de ceux et celles de mes Cousins et Cou=sines qui se trouvent, en ce moment à Petersbourg, et de me croire toujours

Votre attachée Nièce

Eléonore Lyman

3. Fevrier 1832.
Berdytcheff.

86

P. S. Mon adresse est. à Berdytcheff.
Gouvernement de Volhynie.

1832

97

Ma chère et bien bonne Tante, Comment pourrai-je m'excuser, à vos yeux, d'avoir si long-tems retardé le payement de ma dette? Et quoiqu'il y ait eu vraiment une espèce de fatalité en tout cela, car d'abord j'ai été malade les derniers tems de mon séjour à Berdyczew, que malgré que j'espérais partir de jour en jour, mon départ a été retardé de cette manière pendant plus de deux mois, tant à cause du danger de mon état qu'à cause de l'extrême faiblesse produite par cette maladie, dont j'ai, réellement, manqué de mourir; pourtant j'espérais toujours vous trouver encore ici dans nos contrées, et j'en étais même si sûre que je n'aurais pas permis, je crois, à personne de me dire le contraire: et cependant, forcée de voyager à bien petites journées, j'ai eu le chagrin extrême d'arriver déjà après votre départ; malgré tout cela, ce n'est que sur votre indulgence que je compte pour m'excuser par rapport à cet argent. Je comptais vous le renvoyer par le cousin Alexandre que je devais voir à Rouskout; mais mon Mari n'ayant pu y aller avec moi, et moi-même ne pouvant décemment quitter Pavlly, tant que mon mari y a séjourné, ce n'est qu'après son départ

que j'ai pu aller chez les Kellow, d'où Alexandre venait de partir deux jours avant mon arrivée: Aussi àprésent pour ne plus m'exposer à de nouveaux contretems, je prends le parti de renvoyer cet argent par la poste; seulement imaginez que, à mon départ de Berdyczew, ayant laissé, près de moi, seulement les effets indispensables pour mon voyage ici, et ayant renvoyé le reste avec tous mes bagages tout droit à Wilkomierz, je ne sais si dans les embarras de l'emballage ou bien distraction, j'ai ou égarée, ou bien fourré parmi quelques paquets, votre petite note; que je ne trouve maintenant nulle part auprès de moi; ne sachant donc pas exactement le montant de ce que je vous dois, ne pouvant m'en rappeller qu'àpeu près, j'envoye, à tout hasard, 250. Roubles vous priant d'en décompter ce que je vous dois, d'en faire remettre 50. au libraire Graeff, avec la lettre ci-jointe, et s'il reste quelque chose, de m'envoyer du thé autant qu'il y en aura, de la même espèce que vous m'en avez toujours envoyé, en me l'adressant par la poste à Wilkomir G^mnt de Vilna. En vous réitérant encore une fois mes excuses;

58

Je voudrais bien, ma chère tante, pouvoir vous peindre mes regrets d'avoir manqué l'occasion de vous revoir, après avoir été si long-tems absente, et avoir été privée de ce plaisir pendant tant d'années; mais vous connaissez mon coeur et tout l'atta-chement qu'il vous porte, vous pouvez donc vous représenter toute la peine que j'ai ressentie, surtout en songeant qu'avec la vie errante que je mène àprésent je pourrais, de nouveau, me trouver éloignée pendant des années entières; je n'aurais pu réellement me consoler de ce contretems si je n'avais, depuis peu, l'espoir que mes affaires me forceront de faire cet hiver une course à Petersbourg; et quoique et ma santé et la fatigue d'un aussi grand voyage que celui que je viens de faire me rendraient un peu de repos bien nécessaire, cependant c'est avec plaisir que je ferai cette course là pour avoir le plaisir de vous voir et de vous assurer de vive-voix de tous les sentimens de tendresse et de respect avec lesquels je suis toujours

Votre attachée nièce
Eleonore Tyman

Lucyn le 30. Octobre 1832.

99

Ma chère Tante. Mon mari vous remet-
=tra les livres que vous avez eu la bonté
de me prêter, et pour lesquels je vous
remercie infiniment, je vous envoye
aussi Zuma, par Mme de Genlis, qui
j'espère, vous interressera, car c'est
bien joli. je ne puis venir moi-mê=
=me apresent, car mon Mari pour=
=ra vous dire comme je suis malade
depuis quelques tems, mais j'espère
pouvoir le faire un peu plus tard.—
J'envoye aux cousines, les dessins
de cordons que je leur ai promis
ils se trouvent dans le volume de
Zuma, je vous prierai de les leur
remettre, et de leur dire bien des choses
de ma part.— En attendant que j'ai
le plaisir de vous voir, veuillez bien
recevoir ici l'assurance des sentimens
avec lesquels je suis

Votre attachée Nièce
Eleonore Tyman

Ce 11. Aoust.
Anspache.

Ma chère Tante, Comme vous avez toujours pris part à tout ce qui m'interesse, et que vous avez eu tant de bonté pour mon Eugénie il est juste que vous soyez la première personne à qui je fasse part qu'elle doit se marier bientôt. — Il a plu au Ciel de lui procurer un très bon parti en la personne de Mr Michel Keüll, notre parent, que vous connaissez, je crois, il est né d'une Felkersamb, son Père etait cousin germain de Papa et de l'Oncle enfin celui à qui la vieille Felkersamb a légué tout son bien. — Aussi pour la nais=sance et la fortune c'est un excellent par=ti et du reste c'est un très bon garçon, il n'a aucun vice au monde (nous le con=naissons de trop près pour ne pas le sa=voir.) Depuis qu'il est le maître de sa for=tune il se conduit parfaitement, et l'on ne peut trouver rien à dire contre lui. — Comme il n'est pas joli garçon, je dou=tais qu'il puisse plaire à Eugénie, d'au=tant plus que je ne me suis pas permis de dire un seul mot en sa faveur, ne vou=lant pas avoir a me reprocher un jour d'avoir influencé ses sentimens; mais heureusement elle a eu elle-même assez

de bon sens pour préférer les bonnes qua-
=lités, à l'extérieur. Comme il a commen-
=cé à lui faire la cour avant mon départ
de la maison, il nous a suivi à Berdy-
=tchew, où il vient de nous la demander en
mariage, nous la lui avons accordé avec
plaisir, mon mari et moi, d'autant plus
que le consentement d'Eugénie avait pré=
=cédé le nôtre, et qu'elle a de l'attachem.
pour lui. — C'est hier qu'elle a été promi=
=se, et je me hate aussitot de vous en
faire part ne doutant pas, ma chère tan
=te que vous ne partagiez ma joie de voir
fixer d'une manière avantageuse le sort
d'une fille dont la santé et la malheureu
=se infirmité ne donnait pas beaucoup
d'espoir de trouver pour elle un bon par-
=ti, surtout sitot; d'autant plus qu'elle est
presque toujours souffrante avec son pied.
Aussi je regarde cela comme un coup de la
providence divine. — et je ne crois pas pou
=voir assez lui en rendre graces. — Avec
tout cela j'ai un assez grand tourment à
cause du trousseau dont il faudra que
je commence à m'occuper (le mariage
devant avoir lieu au printems) et ne m'at-
=tendant nullement à cette espèce de dé-
=pense, je me suis arrangée dans mes

affaires de manière à ne pouvoir plus toucher un sou pendant toute l'année, et n'ayant pris qu'autant d'argent qu'il m'en faut pour vivre ici: c'est assez embarassant dans une contrée étrangère où je ne connais personne, et n'ai pas la moindre ressource; au reste, il n'y a point, dans ce bas monde, de plaisir sans mélange, il faut bien que cela soit ainsi; d'ailleurs je mets mon es=pérance en Dieu, qui m'a fait sortir de tant de difficultés, et qui ne m'aban=donnera surement pas aussi aprésent. Il y a àpeu-prés dix jours que je suis arrivée à Berdytchew, aprés un voyage de plusieurs semaines, très pénible et très désagréable.— Comme je ne sors pas encore je ne connais pas du tout la ville que j'habite actuellement; tout ce que j'en sais, c'est que c'est un vrai repai=re de juifs, dont on dit qu'il y a jus=qu'à 40,000. et éffectivement on a beau regarder toute la journée dans la rue, sur mille personnes àpeine apperçoit-on un chretien.— Le quartier que nous occupons est fort beau, une très belle maison, jolîment meublée, avec un joli

jardin; mais la vie est assez couteuse ici
malgré qu'on m'a tant vanté cette contrée
pour le bon marché des denrées; il est
vrai que cette année-ci la recolte à tout-
-à-fait manqué; et c'est notre malheur
d'être venus demeurer ici justement dans
une pareille année. — Après vous avoir
donné toutes mes nouvelles, j'ai une pri-
=ère à vous adresser, Ma chère Tante,
veuillez bien faire achetter pour moi
du thé, chez Marinin, à coté de l'Apo-
ticairerie d'Jmsen; 5. livres à 7. roubles,
et 5. livres à 10. roubles. — je ne vous en-
=voye pas d'argent pour cela, car l'envoi
par poste couterait plus que cela n'en vau-
=drait la peine, mais je sais que vous
serez assez bonne pour faire cette avance
pour moi, et je vous le rendrai à War-
=cland, ou à Kouskout l'été prochain. —
Veuillez bien faire bien emballer ces 10. li-
=vres de thé, et me les envoyer par quel-
=qu'un qui viendra le chercher chez vous
de la part de Mr Réutt; qui envoye in=
=cessement à petersbourg chercher des meu
bles et m'a promis de faire prendre mon
paquet par ses gens. — Je vous prie, ma
Chère Tante de dire bien des choses de ma
part à Joseph, et de me croire toujours.

Votre attachée nièce
Eléonore Tyman

sa ciotki ?

Tyman Eugenie

1823 1

VIII

Ma très chère Tante!

Recevez mes sincères remercimens pour la bonté que vous avez eu de m'envoyer du vin et des bonbons et pour la lettre de Maman qui m'a bien fait de la peine en apprenant qu'elle a été si long-tems malade. Mon pied va à peu près la même chose du reste je me porte très bien. Je suis bien fachée que votre santé m'ait privée du bonheur de vous voir; quant à ma Tante et mon oncle dont vous parlez dans votre billet personne n'est venu me voir. Adieu ma très chère Tante en baisant bien tendrement vos chères mains je reste

Votre très humble et
très obéissante nièce
Eugenie Tyman.

Mademoiselle Cardinaux me charge de vous présenter ses hommages.

21 de Mars
1823.

à

Madame

Madame la comtesse de Borg.

L. P.	NAZWISKO I IMIĘ DZIECKA	IMIONA RODZICÓW	DATA URODZENIA	NUMER DOMU	PRZESIEDLIŁ SIĘ DO: (MIEJSCOWOŚCI, STAROSTWO, WOJEWÓDZTWO)	UWAGA

J. G. Ungewitter.
1817
1814
Brügge, Bremen, 1828
Scheessel 1829
2) Scheessel 1810
Memel 1810
Bremen 1811
Brügge 1814
1828
1829
Stück 6
1X

Verehrungswürdigste Gräfin,

Für einen Lehrer ist schon gesorgt, Bruschius in Kurland über-
nimmt die Stelle. Er war gerade willens sein jetziges Haus
zu verlassen, so wurden wir bald einig. Er wird spätestens
um Neujahr zu Ihnen kommen. Ich habe ihm 200 Ducaten
zugesagt, auch schon für das erste Jahr. Ich habe nach voller
Ueberzeugung gehandelt. Der neue Lehrer wird es von seinem
ersten Eintritte an rechtfertigen. Schreiben wird er Ihnen
nicht, ich sagte es wäre nicht nöthig. Das Reisegeld wird er
auslegen: so bleibt dieser nichts weiter zu besorgen übrig.

Ich eile sogleich weiter; in Kurland bin ich länger aufge-
halten worden, als ich gesonnen war.

Mit der innigsten Verehrung

Ihr

unterthänigster

J. G. Ungewitter.

Memel d. 21ten Julÿ

1810.

Verehrungswürdigste Gräfin,

Ihren Auftrag wegen eines neuen Lehrers habe ich schon früher als ich erwarten konnte auszurichten Gelegenheit gehabt. [illegible] in Curland, den ich bey meiner Durchreise besuchte, war gerade willens sein jetziges Haus zu verlassen, und noch frey, so wurden wir bald mit einander einig. Seine letzte bestimmte Erklärung die Stelle zu übernehmen habe ich vor einigen Tagen erhalten, und zeige es daher sogleich Ew. Excellenz an mit der Bitte ihm [illegible] zu bestätigen daß Sie meine Wahl genehmigen, und wann und wohin er kommen soll. Er kann seine Stelle schon gleich antreten. Das Reisegeld wird er auslegen, wenn Ew. Excellenz nicht anders darüber bestimmen. In Ansehung des Gehalts habe ich mir eine Freiheit genommen, zu der mich die Umstände nöthigten und die Ew. Excellenz gewiß nicht mißbilligen werden. Ich habe ihm 200 Ducaten zugesagt und auch schon für das erste Jahr. Der neue Lehrer wird es von seinem ersten

Eintritt in Ihr Haus rechtfertigen.

Meine Reise hieher ist sehr glücklich gewesen, ich kam am 17ten Aug. (n. St.) hier an. Man hatte mich noch nicht erwartet. In Reval bin ich schon auf einige Tage gewesen, und werde übermorgen dahin zurückgehen um daselbst bis auf ein weiteres Privatunterricht zu geben.

Der Brief von dem Grafen Carl hat mir eine unerwartete Freude gemacht; ich danke ihm recht sehr dafür.

Ihr und Ihres ganzen Hauses Andenken lebt beständig in meiner Seele.

Mit der innigsten Ehrfurcht und Dankbarkeit verharre ich

Ew. Excellenz

Schrastal d. 31ten August
1810.

unterthänigster Diener
Johann Gottlieb Ungewitter.

106

die Adreße von Köstlin ist: H. Ca[...]
bey dese[...]
in
Calwen
zwischen Schrunden und Drogen.

Verehrungswürdigste Gräfin,

Schon seit einiger Zeit war es meine Absicht Ew. Excellenz zu schreiben; aber theils scheute ich mich es zu thun, und theils war auch die Erinnerung an so Manches, was dadurch berührt würde, für mich noch zu schmerzhaft, als daß ich mich dazu hätte überwinden können. Doch je mehr ich in die neue Lage, in der ich mich jetzt befinde, hineingedrungen bin, desto lebhafter regt sich in meiner Seele das Gefühl der Zeit, wo ich in Ihrer Nähe war, und die Erinnerung an alles das was ich besonders Ihnen verdanke, läßt mir länger keine Ruhe das bisherige Stillschweigen fortzusetzen. Die Lage in der ich mich jetzt befinde hat vorzüglich dazu beigetragen, die Ruhe und Freiheit der Seele, die ich

lange vermißte wieder herzustellen und es mir möglich zu
machen ohne trübe Nachempfindung an Sie zu schreiben.
Doch ich will lieber der Ordnung nach Ihnen alles von
Anfang an erzählen. Ich verließ Ihr Haus ohne zu wissen
was ich in Deutschland vorfinden würde. Die Um-
stände verhinderten glücklicherweise den Ausbruch dessen
was in mir lag. Nach heftigen Stürmen kam ich
erst zur Erkenntniß meines Wesens und der unge-
regelten Einbildungskraft, deren unerwartete Wir-
kungen mich so lange unwiderstehlich fortgezogen hat-
ten. Mit dieser Erkenntniß sank aber auch mein
ganzes Wesen zusammen und es war mir Bedürf-
niß, abgeschieden von allem Geräusch und allen Arbei-
ten, in der Stille des väterlichen Hauses auszuru-
hen und zu sehen was aus mir werden würde. Lange
war alles vergebens; ich unterlag dem tiefsten Miß-

mußte. Doch allmählich ereignete sich manches Angenehme,
was mich freute, kleine Arbeiten zogen mich aus mir selbst
heraus, und unangenehm aber wohlthätig wurde ich oft durch
die Kriegsunruhen gestört, die auch in unsere Nähe kamen,
wenn wir gleich von dem Schlimmsten bewahrt wurden. In
dieser Zeit erfuhr ich zuerst etwas wieder von Ihnen. Ich
war lange Ihrenthalben in Sorgen gewesen in jener ver-
hängnißvollen Zeit; doch Sie waren, wie ich darauf hörte,
von dem Schicksal Rigas nicht mitgetroffen worden, sondern
hatten sich in der Zeit in Petersburg aufgehalten. Ich
hatte dies fast schon vermuthet. Von Ihren Kindern
erfuhr ich nichts, als nur von der ältesten Comtesse. Sie
sey eine Zeitlang Hofdame der Kaiserin Mutter gewesen
und habe sich darauf mit einem Grafen Keller ver-
bunden. O wie sehr verlangt mich über alles dieses
etwas gewisses zu erfahren! Was macht mein theurer

Karl? Was macht die Comtesse Luise? O den allerliebsten
Kindern hänge ich mit ganzer Seele; aber diese drey sind
mir vor allen unvergeßlich. Was macht Mademoiselle
Kraudom? Fast wage ich nicht einmal darnach zu
fragen – Ach! bey dem Gedanken an Sie fällt es
mir vorzüglich auf die Seele, wie in der letzten
Zeit meine Seele von so fremdartigen Gefühlen fortgezo-
gen wurde, die das Andenken der früheren Zeit in mir
verdunkelten. Ja gegen Sie alle bin ich das nicht
gewesen, was ich hätte seyn sollen, und Ihrer Scho-
nung theuerste Gräfin, verdanke ich es besonders,
daß Sie so nachsichtig so manche harte Seiten meines
Wesens hingehen ließen. – Doch ich breche hier von ab,
und füge nur noch hinzu, daß nachdem Alles in
unserem Lande zur Ruhe gekommen, und meine Seele

anfang wieder heiter zu werden, ohne daß ich noch wußte
was aus mir werden würde, mir unerwartet der
Antrag gemacht wurde eine Feldpredigerstelle bey den
hier in Flandern und Brabant liegenden hannövrischen
Truppen anzunehmen. Ich hatte anfangs keine Nei-
gung dazu, indem mein ganzes Wesen noch zu un-
bestimmt war; doch es kam so weit, daß ich nicht
länger widerstehen konnte. Und wohl mir, daß es
so gekommen ist! Nach den ersten trübe verlebten
Wochen, in denen die neue Zerstreuung höchst unangenehm
auf mich wirkte, fing ich an mich hier wohl zu
fühlen. Dies hat immer mehr zugenommen und meine
Seele wird immer mehr von Heiterkeit durchdrungen,
jemehr ich mit meiner Lage vertraut werde. Ich
bin abwechselnd hier und in Gent. Mein Haupt-
geschäft besteht nur darin, daß ich alle Sonntage

predigen, und daß ich in der Folge außerdem noch einigen jungen Officieren Unterricht gebe. Das ganze Geschäft ist also leicht und wird es mir um so mehr, da ich in den letzten Jahren fast wider Willen gezwungen wurde oft zu predigen, ohne zu wissen wozu dies dienen würde. Mein Leben ist jetzt fast das entgegengesetzte von sonst. Umgang mit Menschen macht die Hauptsache desselben aus. Indessen ist der Grund meiner Seele noch derselbe, und das Familiengefühl würde sich gegen alle Zerstreuungen sträuben, wenn nicht das große Interesse, das ich für meine neue Gemeinde habe, mich mein Hauptvergnügen in ihrer Mitte finden ließe. Anfangs fürchtete ich, ich möchte wenig als Prediger dabei ausrichten, besonders da ich blos mit den Husaren zu thun habe; allein angenehme Erfahrungen mancher Art haben schon in diesem ver-

nigen Monaten meinen früheren Besorgnissen und Bekümmer-
nisse größtentheils gehoben. Jemehr meine Lage mich fort-
zieht, desto mehr werde ich ganz in der Gegenwart ein-
heimisch, und die Zukunft verliert für mich die wohlthä-
tige Wirkung, die sie bisher auf mein Gemüth hatte.
Eben so hat endlich die Vergangenheit ihren trüben Cha-
rakter verloren, und ich sehe mit Ruhe auf die vorigen
Stürme zurück, wenn ich gleich noch nicht ganz einsehe,
warum ich sie habe durchmachen müssen.

Dies ist das Wichtigste, was ich Ihnen, gnädige Gräfin,
jetzt von mir zu schreiben weiß. O, wenn ich auch von
Ihnen bald etwas hören möchte, von Ihren Kindern,
von Ihrem ganzen Hause. Wie ist das Schicksal des
Grafen Karl ausgefallen? Ich weiß daß Sie die
Gnade haben werden, mir zu antworten, und bin
daher so frey Sie zu ersuchen den Brief nach Gent
in Flandern an den Feldpr. U. zu adressiren. Er

wird mir so gewiß zu Händen kommen.

Leben Sie wohl Verehrungswürdige Herrn, und erlauben Sie es einem Herzen, das von der innigsten Ehrfurcht und Dankbarkeit gegen Sie durchdrungen ist Ihnen dieß offen zu gestehen. Haben Sie Nachsicht mit diesem Briefe, wenn meine Seele zu sehr sich vergißt. Es wird mir schwer mich hier zu trennen, und die Bilder der Vergangenheit treten mit aller Macht wieder hervor.

Ewig der Ihrige.

Brügge den 10ten December
1814.

N. S. Wollten Ew. Excellenz gütigst zu meiner Adresse die des Herrn Skelfhout de Rhyn hinzufügen. Es könnte sonst doch leicht eine Irrung geben.

Verehrungswürdigste Gräfin,

Euer Excellenz beide Briefe vom 14ten und 25ten Januar, wovon der erste mich sehr erschütterte, habe ich richtig und schnell erhalten. Den letzten würde ich Ihnen schon am folgenden Posttag beantwortet haben, wenn ich nicht in Ungewißheit gewesen wäre, was ich Ihnen in Ansehung des gegebenen Auftrages schreiben sollte. Denn so oft ich die Sache überlegte, fand ich immer eben so viel Gründe dafür als dagegen. Ich mußte es mir zwar eingestehen, daß in Ihrem gegenwärtigen Verhältniß sehr vieles gegen die Wahl eines minder erfahrenen Lehrers spricht, und daß, wenn ein Mann von reiferen Jahren gewählt werden soll, im allgemeinen ein Franzose einem Deutschen vorzuziehen

ist; allein, wenn ich dabey zugleich an die Schwierigkeit dachte, einen Mann von den nöthigen Eigenschaften zu finden, und an die Gefahr, wenn die Wahl nicht den rechten getroffen hätte; so verloren die andern Gründe viel von ihrem Gewicht, und ich war unentschieden, was ich urtheilen sollte. Da ich im Ganzen genommen hierüber noch eben so denke, so halte ich es zwar für schicklich, alles zu versuchen, um einen guten französischen Geistlichen zu bekommen; glaube aber, daß es eben so wenig aus der Acht gelassen werden müßte, wenn sich Gelegenheit fände, einen vorzüglichen deutschen Lehrer, selbst von minderer Erfahrung, zu bekommen. Meines Theils werde ich daher alles anwenden, um einen französischen Lehrer zu finden, und wenn ich gleich ~~dazu~~ jetzt nicht im Stande bin, indem, ohngeachtet der politischen Veränderung von Bremen, wenige Franzosen außer

Militairpersonen hier sind, so wird es mir vielleicht weiterhin möglich seyn. Da aber dieses ungewiß ist, so würde ich Ew. Excellenz bitten, wenn Personen Ihrer nähern Bekanntschaft, auf deren Urtheil Sie sich ganz verlassen können, in Hamburg sich aufhalten sollten, auch an diese sich zu wenden.

Mit dem herzlichsten Wunsche, daß Ew. Excellenz Heiterkeit und Gesundheit bald wieder hergestellt werden mögen, verharre ich Ehrfurchtsvoll

Ew. Excellenz

Bremen d. 1ten März 1811.

unterthänigster Diener
Johann Gottlieb Ungewitter.

113

Verehrungswürdigste, gnädigste Gräfin!

Obgleich ich nach einem langen Stillschweigen jetzt an Ew. Excellenz zu schreiben die Ehre habe, so ist während dieser Stille Hochdero Andenken unverändert bey mir der Gegenstand der ehrfurchtsvollsten Ergebenheit und Dankbarkeit gewesen. Ich hatte aber keine Veranlassung diese Empfindungen laut werden zu lassen. Doch nie habe ich in den verflossenen Jahren die Hoffnung aufgegeben, daß durch Gottes Fügung noch hier auf Erden mir das Glück zu Theil werden könnte, auf irgend eine Weise dem Hohen Verehrten Hause wieder nahe zu kommen, dem ich drey Jahre lang die Huldvollste Aufnahme verdankte.

verdankte. Während ich diese Hoffnung bey mir nährte und dabey ru-
hig die mir angewiesene Lebensbahn verfolgte, wurde ich unerwartet
in dieser letzten Zeit veranlaßt die bisherige Stille zu unterbre-
chen und mich schriftlich an Ew. Excellenz zu wenden. Die
Ursache, die mich zu diesem für mich selbst unerwarteten Schreiben
veranlaßt, ist eine Verlegenheit, in die ich durch eine für einen
sehr nahen Verwandten übernommene Bürgschaft gerathen bin, durch
welche ich spätestens zu Ende dieses Jahres 470 Thaler Louisd'or
(etwa 166 Ducaten) zu zahlen genöthigt werde, und welche ich
aus eigenen Mitteln aufzubringen nicht im Stande bin, welche ich
auch auf eine schickliche und irgend passende Weise anzuleihen bis
jetzt keine Aussicht gehabt habe. Unter diesen Umständen
treibt mich mein Herz zu Ihnen, Verehrteste Gräfin, hin, und
ich

ich trage kein Bedenken zu Ihrer Großmuth zu einer Zeit meine Zuflucht zu nehmen, wo nur falsches Ehrgefühl und eine übertriebene Scham mich abhalten könnten, einen Schritt zu thun, den ich mit Kraft bis aufs Äußerste aufgeschoben habe, in dem ich aber jetzt eine höhere Verpflichtung erkennen muß, die mich an Ihre Hülfe verweist. Indem ich nun Ew. Excellenz ehrerbietigst zu bitten wage, daß durch Ihre Verfügung die Summe von 166 Ducaten oder deren Werth mir huldreichst zugehen möge, erlaube ich mir noch die Bemerkung hinzuzufügen, daß ich es als einen besonderen Beweis Ihrer großmüthigen Gesinnungen ehren würde, wenn Hochdieselben mir die Freiheit einräumen wollten, unter irgend günstigen Umständen früher oder später die bewilligte Summe wieder erstatten zu dürfen.

Schließlich

Schließlich erlaube ich mir noch über meine persönlichen Angelegenheiten Ew. Excellenz unterthänigst zu melden, daß ich nach dem Tode meines Vaters, dessen Gehülfe ich vom Jahre 1816 an gewesen bin, im Jahre 1821 dessen Nachfolger geworden bin, daß ich seit 1822 in einer glücklichen Ehe lebe und Vater von zwey Kindern bin, während ich zwey andere verloren habe. Ich bin in einer Lage, die meinen Wünschen entspricht, und bey mancher Dunkelheit, die noch auf meinem bisherigen Lebenspfade ruhet, erkenne ich doch, daß Gott mich aufs gnädigste bisher geleitet hat.

Vor etwa vier oder fünf Jahren erfuhr ich zufällig, daß Ew. Excellenz sich jetzt in Petersburg aufhielten, daß Ihre Comtessen Töchter alle glücklich vermählet wären, daß der Herr Graf Carl von der Borch, nachdem er früher den Feldzug gegen Frankreich mitgemacht, sich jetzt auf seinen Gütern aufhielte. Mehr konnte ich nicht erfahren. Wie sehr verlangt mich nach genaueren Nachrichten! Möchten Ew. Excellenz geruhen mich mit einer kurzen näheren Auskunft bald zu beglücken.

Ich schließe diesen Brief, indem ich mich Ew. Excellenz und Hochdero Hohem Hause mit der Ehrfurchtsvollsten Ergebenheit und Anhänglichkeit empfehle, und verharre

Ew. Excellenz
unterthänigster
J G Ungewitter,
Pastor.

Scheessel im Hannoverschen
über Hamburg, den 25sten Julii n. St.
1828.

auf dieses antworte geschrieben
[illegible]

Verehrungswürdigste,

Gnädige Gräfin!

Es sind heute gerade zwei Monate, als ich Ew. Excellenz gnädige Zuschrift durch Hrn. Pander erhielt. Der Tag, an dem ich Ihren Brief erhielt, gehört zu den schönsten Tagen meines Lebens, indem an demselben ein dringendes irdisches Bedürfniß gerade in einem Zeitpunkte erfüllet ward, in dem ich ganz offen für die Eindrücke der höheren Welt war, so daß Liebe, Dankbarkeit und Vertrauen gegen Gott dadurch in meiner Seele mit ungewöhnlicher Stärke erweckt wurden,

und

und von da zunächst auf Ihr Haus übergingen, durch welches Gott mir diese Gnade hatte zu theil werden lassen. Möge es der Höchste Ihnen und Ihrem Hohen Hause reichlich vergelten, was Sie so großmüthig an mir gethan! Möge mir, wenn es Ihm gefällt, überdieß selbst noch das Glück zu theil werden, Ew. Excellenz oder Ihren Kindern meine Dankbarkeit thätig beweisen zu können!

Ew. Excellenz werden mich huldreichst wegen meines späten Schreibens entschuldigen. Hr. Pander hatte mir aufgegeben über den Eingang des auf 186 (Hamburger Bco ℳ) 1/4 oder 200 rthl. alb. lautenden Wechsels an Ew. Excellenz selbst direct Anzeige zu machen. Da nun die Verfallzeit erst auf den 17/5 d. M. eintraf, so mußte ich nach dem Verkaufe des Wechsels und erhaltener Zahlung noch bis zum Ablaufe der Frist verantwortlich bleiben, und, so schwer es mir wurde, meine

Antwort

Antwort bis dahin aufsetzen.

Mit der innigsten Theilnahme habe ich die Familiennachrichten, die Ew. Excellenz die Gnade gehabt haben mir mitzutheilen, gelesen. Besonders hat es mich gerührt, daß Gott Ihnen so reine Mutterfreuden gewährt, und daß alle ihre großen Sorgen um Ihre Kinder so belohnt worden. Wie erfreulich sind mir die Details über den Grafen Carl und über die Gräfin Sophie gewesen! Die weite Entfernung zwischen Rußland und hier ist mir wieder nahe gerückt, und, was mir noch vor einem Jahre unglaublich gewesen wäre, das Andenken an die Personen, durch die mir jenes Land so wichtig geworden ist, auf die lebendigste Art mit meinem ganzen hiesigen Gedankenkreise vereinigt worden. Es sind nicht mehr zwey getrennte Menschen, wie es mir so lange war, der Mensch, der in Rußland sich aufhielt, und der, welcher hier jetzt einheimisch ist, sondern es ist nur Einer, der sich wohl fühlet im angebornen

Vaterlande,

Vaterlande, und sich zugleich freuet, daß er in Rußland und in dem Gräfl. von Borckschen Hause gewesen ist.

Mit den herzlichsten Wünschen für Ew. Excellenz dauerndes Wohlseyn bis zu dem fernsten Ziele empfehle ich mich Ihrer und Ihres hohen Hauses theurer Huld sammt meiner Frau und meinen Kindern, und verharre mit der Ehrfurchtsvollsten Anhänglichkeit und Dankbarkeit

Ew. Excellenz

Scheessel
den 27/15 Januar 1829.

unterthäniger Diener
JGUngewitter.

117 X

Viettinghoff

Vie
Anneta ~~Wittinghof~~

do

przyjaciółki

Eleonory hr. Borchowej

Ryga 1789 — ~~18..~~

Petersbur 1790

b. d.

~~8~~

sztuk 9

[illegible] 1834
1835

A Son Excellence

Madame

la Comtesse Borch

118

Riga d. 19 May 1789.

119

Durchdrungen von Schmerz und Betrübniß ergrei-
fe ich die Feder, um in Ihren Schoß meine
liebste Louise, meinen Kummer und Klagen
auszuschütten, und mich in Gedancken an
Ihrem Busen auszuweinen. Ihr beste Freun-
dinn, gestern war der betrübte Tag daß ich
denjenigen der mir der theuerste auf der Welt
ist, zum letztenmal sehen mußte. Heute
früh um 5 Uhr reißte er davon, und
hat mich in der empfindlichsten Betrüb-
niß zurückgelassen. O Gott! ich wünschte
Ihnen den jetzigen Zustand meines
gebeugten Herzens recht lebhaft schildern
zu können, aber es ist mir unmöglich.
Sie wißen am besten was wahre Liebe
ist, folglich wird Ihnen meine Lage nicht
befremdlich seyn. Sie meine Freundinn und
warme Theilnehmerinn meines Schicksals
können wahrlich viel zu meinem Troste
beytragen; nur Ihre Freundschaft in der
ich mein Glück suche, kann mich in diesem
Augenblick aufrichten.

Ihr Herr Vater, der sich auf der edelsten
und liebreichsten Art gegen Ihren Bru-
der bey seinem Abschiede, in Ansehung
meiner benommen, ist die Ursache daß
ich jezt nicht trostlos und ohne Hof-
nung bin. Hier sind seine Worte, die er
gestern früh freywillig, in Gegenwart
des Baron Wranicks bey verschloßenen
Thüren zu meinem lieben Bruore sagte
„Mein Sohn, sagte er mit gerührtem
„Herzen, es wäre mein Trost eine Freude
„für mich gewesen dir an einer Lastelle
„ihre braut unverheyrathet zu sehen, da es
„aber in diesem Lande deine Etablissement
„vielleicht verschwinden könnte, so will ich
„auch nichts mehr in der Wahl die du in
„der Fräulein Liebinghoft die du in
„der ich sehe daß du sie liebst gebrochen, zumal
„und bey deiner Zurückkunft, niemanden
„in deinem Entschluß beharrst, ein Teil die
„Herzen meinen Einwilligung und meinen
„Segen geben, nur wünschte ich daß deine

„Kinder in der katholischen Religion ge-
„tauft und erzogen werden müßten.
Ich setzte bei diesen Worten doch immer etwas
wie zum Troste gewiesen kann, so ist es dieser
Zeit, nur dieses und Ihre Freundschaft sind
Balsam für mein verwundetes Herz. Die un-
beschreibliche Freude die ihrem Bruder bey dieser
Scene überraschte war so groß daß er ihr
zu Füßen fiel und seinen Armen ...
Er flog in unser Zimmer zu uns, um uns
dieses Glück anzukündigen, und mir diejeni-
ge Seeligkeit und Wonne zu verschaffen
die mein Herz so lange entbehrte. Wie be=
neidenswerth wäre ich nun jetzt, wenn
diese Freude sich nicht gestern Abend in
dieses Trauern verwandelt hätte. O Gott
welche fürchterliche Scene hatten wir bey
unserer letzten Unterredung, kaum kann ich
mich noch fassen um Ihnen dieses zu
erzählen. Ihr Schmerz war entsetzlich und
dargestellt daß er nur bloß von den mei-
nigen übertroffen werden konnte; der gute
Fleischh der auch in dieser schrecklichen Augen-

blieb gerne unsere Freundin und helfen alle
Kräfte uns von einander zu trennen.
Ich würde gerne zu Ihnen gereiset
seyn, wenn mein Browne diesen
würdigen Manne nicht zu seinem Schutz-
Engel hätte. Meine Beruhigung stellt
nun nur an in der Ergebung des göttli-
chen Willens, die Demjenigen sagen der alle
wunden [illegible] und auch eine Zeitlang durch Prü-
fungen leiden läßt, doch herrlich und vor-
treflich endschließt. beten Sie für Ihren
bruder und vergessen Sie ebenso wenig der
Ihrigen die es ~~gut~~ für Sie ihr Zuflucht
Bald sorgt zeitlebens sich nennen zu
dürfen Ihren aufrichtigen und bis in den
Tod getreuen Freundin Annette Vietinghoff

P.S. Um Ihnen meinen traurigen Brief
[illegible] zu versüßen kann ich
Ihnen melden daß es sich mit unserer
lieben Zollström von Tage zu Tage bessert.
Vorgesetzten und ihrem eigenen Freunde [illegible]
ich darf Sie nicht so geschwind wünschen als zu
Ihnen auch Markham zu können [illegible]
Reise empfohlen werden. Kommen Sie mir bald.

Riga ce 4 de Juin – 89.

121

Que j'aime Votre Lettre ma tendre amie, elle ne respire que l'Amitié, elle peint si bien Votre ame, La bonté qui l'anime parle a mon coeur et exige de moi une confiance sans bornes, pour La plus aimable des femmes – Comment Vous nommer le sentiment qu'elle m'a fait éprouver: il serait bien faible si je le nommais plaisir, une sensation que souvent les choses les plus simples nous inspirent mais elle m'a touchée au possible, et j'ai sentie avec Réconnaissance, que mon coeur appartenait a La femme la plus sensible, la plus digne d'être adorée.

Pardonnés ma charmante amie, si j'ai mis un si long Intervalle a Vous répondre, différentes affaires, mais surtout une petite Indisposition m'en ont empechée. Je ne puis m'accoutumer encore au vuide a l'ennui mortel que l'absence de Votre frère me cause, je le régrette a tous les instans du jour, et je m'apperçois que ma santé en souffre.

J'ai beau me dire, que des Raisons qui
ne sont pas a négliger vous forcent a
cette séparation, que l'Influence d'un
climat plus doux, l'habileté des médecins
le rétabliront que enfin une année nous
réjoindra ensemble, tout ceci me paraît
sage et consolant, mais hélas - lorsque
le coeur parle, la Raison se taît —
Nôtre correspondence est assés suivie, elle
le sera dans la suite j'espére davanta-
ge; je n'ai reçue jusqu'ici que deux
Lettres de lui, une datée de Memel, l'autre
de Dantzig; il en trouvera quatres de moi
a son arrivée a Berlin. Vous n'avés
pas d'Idée chère amie, du prix que
j'ajoute aux Lettres de Votre aimable
frére, je les lis et relis cent fois le
jour jusqu'a les apprendre par coeur,
l'Interêt le plus tendre paraît lui avoir
dicté chaque mot, on reconnaît si
bien le Langage d'un homme vraie et
l'éloquence la plus énergique ne dégui-
sera jamais les sentiments qu'il me porte.

Aussi est-il païé d'un retour bien sin-
cère. Ce que je sens pour lui, ne sera
jamais un goût passager, mais un
sentiment réfléchi, fondé sur la plus
parfaite estime, aussi vif que durable.
Il a, à mon avis des attraits si solides
un caractère noble et bienfaisant, une ame
sensible, les agrémens de l'Esprit, enfin
toutes les qualités du coeur pour nous as-
surer un Bonheur parfait: ses procedés
un jour, j'en suis sûre, me feront au-
tant aimer que respecter mes devoirs. Ain-
ne puis-je lui rendre une partie du Bon-
heur que son attachement a répandue sur
mes jours, et qu'il a tant accrue dans
ces derniers tems — Pardonnés moi ma longue
dissertation, et ne soïés pas las de m'entendre
je Vous prie; en m'occupant de Votre frère
en désirant son Bonheur, j'obéïs à la volonté
la plus irrésistible de mon coeur. Vous ma
digne amie Vous seule partagés mon sort avec
tout le zèle ~~imaginable~~ ~~sacrée~~, l'offre ami-
cale que Vous me faites de ne pas vouloir
rejetter ce qui me pèse, m'encourage a
Vous dire jusqu'à mes plus secrètes pensées.

Combien je souhaite vous revoir, oh revenés donc mon adorable amie; oubliés enfin les milles raisons qui vous retiennent ou vous êtes, ou apprenés-moi a vivre ou vous n'êtes pas. — Je crois la campagne bien agréable, s'il ne dépendait que de moi, je volerais bien vite vers vous; car il y a de quoi devenir misantrope de rester dans une ville infectée sans exercice, et sans aucune des jouissances de l'Eté, si nécessaires apres 8 mois de mauvais tems. — J'ai passée hier dans l'apresdiné quelques momens délicieux chés Madame d'Engelstrom, elle se porte a merveille, vous aime de toute son ame et vous regrette tout comme moi; elle m'a chargée de vous dire milles choses honnêtes. En cas que vous comptiés écrire a Votre frère, j'oserais vous conseiller de m'envoiér la lettre afin que je la remette a Prompowsky qui l'adressera a son Banquier, puisque sans cela vous risqueriés de la perdre. La Wredem m'écrit fort rarement, je veux croire que son Etat l'en empêche. Notre départ pour St. Pétersbourg est fort prochain, nous n'avons tout au plus que quinze jours; j'avoue devant Dieu, que jamais voiage ne m'a été plus desagréable. Adieu ma chère et charmante amie, agreés les assurances de mon plus parfait attachement et du désir que j'ai de me rendre digne du Votre, étant pour la vie Votre
A. P.

St. Petersbourg ce 10 de Juillet
1789. 123

J'ai tout lieu de rougir devant Vous ma chère et tendre Amie, d'avoir negligé si longtems un de mes prémiers et de mes plus doux devoirs, celui de Vous écrire; le ton de Bonté et d'Amitié qui règne dans chaque Ligne de Votre dernière Lettre et que Vous savés rendre si éloquent pour un coeur sensible; l'Interêt si visible que Vous prenés a mon Bonheur et qui anime chaque Phrase, mille choses enfin que Vous seule savés si bien faire tourner au Profit de l'Amitié, tout ça je Vous l'avoue mon aimable Amie, en ajoutant a ma Reconnaissance ajoute a ma Confusion. Je suis inquiète de n'avoir pas eue depuis trois semaines des Lettres de Votre frère, autant que je le connais sa négligence n'y aura aucune part, il sait a quel point il m'est cher et de quel Bienfait ses nouvelles doivent être pour moi; aussi ne m'en prens-je qu'aux Postes irrégulaires et aux Banquiers de Berlin — de grace, dites-moi dans Votre premiere Lettre d'où il Vous a écrit la dernière fois.

Notre voïage fort pénible tant par les chaleurs excessives, que par milles petites Catastrophes presqu'inalterablement aliéné aux voïages, ne pouvait mieux nous faire oublier tout ce que nous avions souffert que la nouvelle de la grace particulière de notre souveraine aïant fait mon frère Gentilhome de la Chambre: jugés quelle joie cet Evénement inattendu doit répandre dans le cercle de notre famille, et Vous ma chere Cousine, come une tendre Amie y prendrés la part sensible que Votre coeur fait inspirer et qui ne s'efface jamais de la mé: moire. Si les circonstances de la vie n'é: tait pas aussi étroitement enchainé au Bonheur et a la felicité des homes on tiendrait plutot aux Chimères et aux fables romanesque qu'aux faits réëls qui nous arrivent tous les jours si nous savons les ménager. les pre: miers sont plus doux puisqu'ils flattent nos Espérances, mais j'avoue que de

réaliser les désirs que l'occasion favorise est beaucoup plus satisfaisant et pour le coeur et pour l'Esprit. Le Début que mon frère vient de faire avant qu'il obtînt cette charge était des plus favorables; le jour de sa présentation a l'Imperatrice il eut l'honneur d'être admis a sa Table avec le simple Rang de Major. Dieu veuille lui inspirer assés de Prudence, de sagesse et surtout l'amour de la verité afin qu'il se soutienne dans cette carrière trop souvent Epineuse, mais je tremble pour lui, vous savés quel défaut le maîtrise, il n'y a pas de Jour que je ne lui ai prêché morale la dessus, mais helas! bien inutilement — Je sors fort peu, je n'ai encore soupée que deux fois hors de la maison; Maman est assés aimable pour ne pas me gêner en ceci: d'ailleurs je n'aime pas les grandes assemblées, les plaisirs bruiants, ils étourdissent plus qu'ils ne rendent heureux, et ne sont rien pour le coeur.

O ma chère Amie, que Vous me faites souvent regretter les Journées délicieuses que nous avons passé ensemble; que Votre société a de charmes et qu'il me serait doux d'en jouir cet Automne. Mon coeur Vous aime et Vous chérit de plus en plus. Je mets tout mon tems presque a ècrire a Votre aimable frere, depuis les huit Jours que je me trouve ici il n'a reçu que trois grandes Lettres; enfin c'est le seul moment de Bonheur que je goute — Daignés ne pas me refuser de vos nouvelles et croiés moi avec l'attachement le plus inviolable

Votre fidelle et plus sincère amie

Annette Vietinghoff.

a St. Petersbourg ce 8 d'Aout
1789.

125

C'est pour obeïr a mon coeur, autant qu'a mon dévoir que je profite de la journee d'aujourd'hui, ou je suis toute seule chés moi pour vous écrire, et pour m'entretenir avec ma plus chére amie La Comtesse Medem. Vous aurez envoïée j'espére ma derniere lettre il y a longtems que je me flatte d'une réponse de votre part, et j'avoue que votre silence m'inquiete. Oh! de grace, ecrivés moi le plutôt possible, un seul mot tracé de votre main, un trait qui me dit que vous songés a moi suffit a mon coeur — Persuadée comme je le suis du vif interêt que vous prenés a la chére personne qui nous lie par un sentiment commun de tendresse et de regrêts, je m'empresse d'autant plus de vous communiquer les nouvelles les plus récentes que j'en ai eües. Il m'a écrit votre aimable frére d'une petite ville nommé Ulm assés loin encore de Genéve, où il s'est arreté vingt quatre heures a cause de sa voiture, qui lui a causé bien des désagrements en chemin.

Au reste il se porte Grace a Dieu fort
bien; la Route, ou plutôt le mouvement
continuel lui est d'un Bien surprênant,
je le suppose dans ce moment au lieu de
sa destination, et j'attends bien impatiem-
ment de ses nouvelles, dont il n'est pas
fort libéral. Juges qu'il ne m'a écrit
que cinq fois, tandis qu'il doit avoir reçu
sept quinze Lettres de moi; je me flatte
en recevoir plus souvent quand il sera
une fois arrivé, et c'est ce qui me console.
La part que je prends a son sort, les voeux
aussi constans que vifs et sincères que je
forme pour lui, serait au dessus de l'ex-
pression d'une plume bien plus éloquente
que la mienne. Il ne cesse de se louër
dans chaque Lettre de l'amitié active
de Heisch, c'est un homme d'un mérite
rare — Ma Soeur nous écrit fort souvent
elle est depuis deux mois a Paris; Vous
n'avés pas d'Idée des inquiétudes que nous
avons eu a son Egard la sachant a Paris
au moment le plus effrayant. Combien n'a-
vons nous pas souffert depuis son avant
dernière Lettre dans laquelle elle cherche

126

a nous rassurer, tout en nous disant que la ville était remplie de désordre, de tumulte, d'armes et de carnage. Heureusement elle avait quitté son premier logis et s'était venu réfugier auprès de Madame d'Harchies dans le faubourg St. Germain, le quartier le plus reculé et le plus tranquille de la ville, et dans lequel il n'y a presque point de peuple. Les trois Dames étrangères, Mde. Harchies, Mde. Kroock et ma soeur s'y sont assemblées pour consulter ensemble sur ce qu'il y avait a faire. Le passage en Flandres est seulement de 24 heures; mais le passage pourrait être dangereux et le séjour de Province était encore moins tranquille que celui de Paris. C'est dans cette situation des choses que je reçus son avant dernière lettre, jugés de mes alarmes. Enfin après la défaite de deux regiments, la prise de la Bastille par assault, l'execution de Mr. de Launoy et après que le Roi a eu la sagesse ou la foiblesse de céder, le calme

est entièrement rétabli; et ma soeur me
marque que jamais l'ordre et la su-
reté n'ont été si grands que sous la
police bourgeoise, qui a commencé de
faire pendre un tas de brigands et
voleurs, qui voulaient profiter du désordre
et qui a rassuré tous les étrangers et sur-
tout toutes les femmes. Dieu veuille que ce
calme dure, au moins pendant le tems
que ma pauvre soeur y sera. Nous lui
avons conseillé cependant de ne pas s'y
fixer et de remettre ou suspendre plu-
tôt la cure. Elle a choisi pour médecin
Mr. Mallnet, médecin de Mesdames de
France qui lui a dit qu'elle avait
une obstruction dans le foye, et que
si elle avait négligé plus longtems
les remèdes elle aurait eu infailli-
blement les poumons attaqués. Il lui
a ordonné les bains et les cataplas-
mes de lin. Quant à son fils elle
conçoit les plus grandes espérances
d'après Mr: Folliot qui le traite

127

qui a donné l'ouï à une Demoiselle
sourde de naissance, au vieux Am-
bassadeur d'Hollande, qui n'enten-
doit plus un Basson devant les oreil-
les; a un tas de sourds, qui d'Angleterre
de France, de l'Amérique même
viennent récourir a son art. Il pré-
tend qu'une chûte est cause de la
surdité de Paul, mais que l'organe
n'est point blessé et qu'il guérira.
Il rend l'ouï cet homme, a des Tympans
lezés et dechirés – Pardonnés ma bonne
amie si je ne finis pas sur ce Chapi-
tre, Vous Vous interessés tant a ma
soeur que j'ose croire ne pas Vous
ennuiér en Vous parlant d'elle. Enfin
je puis Vous donner des nouvelles posi-
tives de notre départ qui est fixé pour
la fin de ce mois; la cour rentre cette
semaine, et Maman n'attend que
le moment d'être presentée a la
souveraine pour lui faire ses Ré-

ouvrimens; ce qui n'a pas eu lieu
encore, puisqu'elle ne voit âme
qui vive de notre Sexe a la Campa-
gne. Je me réjouis pour bien des rai-
sons de retourner a Riga, la princi-
pale est d'être plus près de Vous ma
charmante amie, de Vous donner et
de recevoir plus souvent de Vos nou-
velles; si le Ciel m'est propice peut-
être que cet Automne même j'aurai
le Bonheur de Vous embrasser a Riga.
Dites moi; cette Espérance se réalisera-
t-elle? Que Vous dirai-je de cette
ville, mon amie, je ne l'aime pas
puisqu'on n'y peut vivre ignoré,
puisqu'on n'y peut jouir de mille
petites douceurs de la vie sans les
payer plus cher qu'ailleurs. Les spec-
tacles sont bien degradés; les modes
sont raisonnables, puisqu'elles sont

commoder, beaucoup de mousselines, et de Linons surtout, de très-petits chapeaux, mais fort haut. Tout est pour le double plus cher que l'année passée, il est affreux comme on surfait les Etrangers, quoique j'ai besoin de peu, aïant fait mes provisions à Riga, je connais déjà les moïens d'avoir les choses pour la moitié.

On me marque de Riga que Mr. Votre Pere est revenu plus bien portant que jamais de la campagne. Votre petit Procureur sera vraisemblablement plus beau que jamais. Adieu ma bonne et chère amie, ne me refusés pas la douce consolation de m'écrire. Je regarderai chaque Lettre come un Bienfait de Vous. Portés Vous bien, aimés moi toujours, et soïés sûre, que Vous trouverez éternellement en moi la plus tendre, comme la plus sincere et fidelle amie

Annette Vietinghoff

Ditez moi je Vous prie si Votre frère
Vous écrit souvent et ce qu'il Vous
mande. Mes complimens a Made-
moiselle Neumann. Si ma Lettre
est trop longue, ne prenés Vous en
qu'a Vous, pourquoi trouve t-on
tant de délices a Vous écrire.
Trouvés seulement le moïen de
dechiffrer tout mon Barbouillage.

A Riga ce 22 d'Octobre - 89.

Ma chère et tendre amie! Je dois a vos charmantes
Lettres bien des momens doux et consolants, je vous
en remercie bien, ma bonne amie - et ne puis vous
payer qu'en vous aimant comme vous merités de l'être
C'est bien souvent avec un elan passionné que je me
transporte auprés de vous; c'est bien souvent avec une
douleur profondément sentie, que je ne vois luire que
dans un triste eloignement ce moment si desiré d'une
reunion. Quand je pense, que vous ne passerés pas
cet hyver a Riga, comme je viens de l'apprendre
par Münich et qu'au contraire vous vous propo-
sés pour un voyage a Mohilew, ou sans doute
vos affaires domestiques vous appellent quand j'y
pense dis-je j'ai peine a me defendre des
impressions de tristesse; car c'est un besoin moral
a la santé de l'ame, d'être avec ceux qu'on
aime, comme c'est un besoin phisique a celle
du corps de se nourrir. Tout ce qui peut outre
ça a rendre ma situation agreable se reunit pour
moi. Monsieur votre Père comme vous aurés appris
par ma derniere Lettre, a si favorablement chan-
gé a mon Egard, que j'ai tout lieu de me louer
de ses bonnes graces; il en agit de jour en jour
plus tendrement, et je tâche de toutes mes forces
a m'en rendre digne.

L'arrivée de Madame de Mest me procureront l'avantage de le voir plus souvent, il m'a engagé même pour sa partie Journalière. Je lui baise chaque fois la main, et il m'embrasse en revanche. Il y a quelques Jours qu'il me montra une bague de diamans, me disant: <u>Dieser Ring ist für Ihr bestimmt.</u> Hier a l'Assemblée il me communiqua une lettre qu'il venait de recevoir de votre cher frère, dans laquelle il lui parla beaucoup de moi; enfin vous n'avez pas d'Idée du changement qui s'est fait dans ce vieillard Respectable, je ne sais l'attribuer qu'à la persévérance et le solide attachement de votre aimable frère. J'ai cru de mon devoir de vous marquer tous ces détails, vû l'amitié a toute Epreuve et la part sincère que vous m'avez temoigné en tout tems; croiez ma tendre amie qu'elle ne s'effacera jamais de ma mémoire, et que je vous en devrais une Réconnaissance éternelle.
J'ai toutes les semaines presque des nouvelles de votre digne et cher frère, notre Correspondance est tout a fait reglé. sa santé va de mieux en mieux, il marche presque sans béquilles et ~~ne~~ se sert Dieu soit loué déja infiniment de sa Jambe; sa guérison est lente, mais certaine.

Ses Lettres je Vous jure m'enchantent, j'y trouve cette douceur vraye qui vient de la bonté — tant de raison, tant de moeurs, et surtout tant de sureté dans le commerce; ce caractère si vrai, si énergique, avec cet orgueil qui ne rend homage qu'au mérite, et qui laisse si loin au dessous de lui les courtisans et les flatteurs. Oh! ma bonne amie, que je m'estime heureuse de lui appartenir un jour, un homme avec ces belles qualités assure mon Bonheur, non pour quelques Instans, mais pour toute ma vie. Il me parle souvent de Vous, Vous chérit, Vous estime, et vous respecte —
Je sors fort peu, je m'amuse assés utilement, j'apprends avec zèle l'Anglais; enfin j'ai du moins quelques heures dans la Journée bien emploiée, et où je puisse me rendre compte avec plaisir de mes occupations; il me faut ça pour mon contentement intérieure. J'apprends toujours de plus en plus qu'il n'est qu'en nous ce bonheur, si vainement poursuivi par tant de monde —
J'ai reçu il y a quelques Jours un Paquet contenant des Indiennes et Etoffes Turques, que le jeune Hültzhaven m'a remis de Votre part. Elles sont bien jolies et tout a fait de mon gout; agréés je Vous prie de même que Mr. le Comte Votre Epoux mes remercimens, d'avoir voulu

Vous charger de ces commissions pour moi; que
ne puis-je aussi Vous être utile à quelque-
chose — La Credem m'écrit assés souvent;
elle a mal calculé cette pauvre femme,
attendant sa délivrance depuis deux mois.
Dieu veuille la préserver de tout accident
et lui donner les couches les plus heureuses.
J'ose Vous prier en grace de m'écrire
bientôt, et de me dire surtout s'il n'y au-
rait absolument pas moïen mon aimable ami
de Vous posseder pour cet hyver; donnés-moi
du moins une lueur d'Espérance. Adieu.
Conservés moi Votre amitié c'est le seul
bien que je désire, le seul auquel mon
Bonheur est attaché. Je Vous aime, si ce
seul mot peut exprimer tout ce que l'atta-
chement, la confiance et l'estime ont de
plus solide, croiés qu'il Vous ait a jamais
vouee par

Votre sincere et fidelle amie
Annette Vietinghoff.

Ma soeur Vous présente ses homages. Votre ami
Kleist est toujours encore l'ami tendre
et desinteressé de Votre frère. Un home bien
rare et bien estimable.

de Riga ce 26 de Janvier 1790.

131

Excusés chere et aimable Amie, les torts que j'ai eu ne Vous ecrivant pas aussi souvent que Votre Exactitude aurait droit de l'attendre et mon coeur droit de l'ordonner. Mais les détails suivis que je donne journellement à Votre frère me prennent les seuls moments que j'ai a moi, et me font presque negliger toutes mes autres Correspondance. Vous serés sans doute infor, mée par lui d'un projet qu'il vient de me comuniquer et qui j'avoue me cause un cha, grin cuisand. Ce projet consiste d'aller a l'Armée avand de rétourner chés nous. Jugés un peu ma bonne amie d'ou cette Idée lui est venu en tête, lui qui a peine se voit rétablit aprés un an et demi de souffrances, vouloir s'exposer volontairement au moment ou rien ne met plus obsta, cle a notre Bonheur, ou tout se reunit pour nous rendre heureux— Que je Vous ai desirée ici ma tendre Amie, Votre coeur compatissant, aimant, aurait pris tant de part a ma triste Situation et au chagrin qui me ronge— Notre vieux désapprouve entierement ces Idées guerrie, res et m'a fait ecrire une Lettre signé

par lui même qui contenait un Refus en forme; j'ose esperer que cette Lettre de même que toutes celles que je lui ai écrit a ce sujet lui feront abandonner un plan dont l'exécution nous rendrait malheureux l'un et l'autre. Il m'aime trop pour ne pas se rendre a mes instantes prieres et sa réponse decidera de mon sort, jusque là il m'est impossible de gouter quelque Repos; si Vous lui répondés au Billet que je joins ici et que je tiens de sa Tante, détournés le par vos sages conseils qui peuvent tout sur son bon coeur et ajoutés par là a une Réconnaissance qui ne mourra qu'avec moi.

Ecrivés-moi le plutôt possible et dites moi surtout ce que Vous pensés du Projet de Votre frère. Je Vous embrasse et suis pour la vie avec la plus tendre Amitie et le coeur le plus chaud, le plus devoué

Votre fidelle amie.
Annette H.

Agreér les Respects de Pehre pour l'excellent Thée que Vous avés eu la grace de lui envoïer.

Riga le 30 d'Avril 1790.

Mon aimable et chère Amie! 132

Quoiqu'il y ait fort longtems que je n'ai joui du Bonheur de Vous ecrire, Vous savés que j'ai un coeur qui me parle souvent de Vous, et je n'ai pas besoin de Vous dire que je Vous aime pour Vous le faire croire. Vous excuserés donc les torts que j'ai en ce cas envers Vous; soiés bien sure en même tems que cela n'arrivera plus, et que Vous aurés aussi souvent de mes nouvelles que Votre Exactitude a droit de l'attendre et mon coeur droit de l'ordonner. Du reste mon aimable Amie, evitons surtout les reproches dans nos Lettres, il n'y a rien qui les rendent plus froides, plus mortes que les raffinemens d'Excuses qui fatiguent excessivement a la longue —

On m'avait toujours fait esperer que Vous viendriés a la fin de l'hyver passer quelques mois chés nous; mais helas! Vous ne paraissés guères disposée a realiser cette douce attente; croiés-moi, Vous tenés trop a Votre campagne, Vous devés aussi une partie de l'année a Vos amies, qui ne sentent que trop le vuide de Votre absence.

Je ne puis m'empecher de jouir encore du passé, en me rappellant les beaux Jours que j'ai passés avec Vous; ma tendre amie; Les approches du printems me les retraçent encore plus vivement-

Il y a plus de quatre semaines que je suis sans nouvelles de Votre cher frère; son silence m'inquiéterait infiniment, si je ne savais d'autres part qu'il se trouvé en Route pour revenir, et qu'il ne m'en écrit rien pour nous surprendre d'autant plus agréablement. Selon mon calcul, il pourra être ici vers la fin du mois prochain, jugés, si je n'ai pas tout lieu de m'en réjouir, surtout le sachant tout a fait rétabli et mieux portant que jamais. Il demande en grace au cher Papa de le placer dans un Régiment de Cavallerie; a cause que le cheval est son Element et que le service lui en sera plus aisé et plus honorable en effet; mais le bon Vieu jusqu'a présent n'en veut rien entendre parler- disant toujours que le service de Cavallerie est trop couteux; cependant, je ne doute pas qu'a l'arrivé de Votre frère il ne se prête a sa demande.

La séparation du bon Steifeth lui aura sans doute été cruel; il ne tarit pas sur son Eloge; – Jamais je n'ai rencontré en un jeune homme de l'age de Votre frere plus de solidité, un caractere plus aimable, et une logique plus saine sur les moiens du Bonheur; un instinct de Bonté tien-nent ses mouvemens vers le Bien, des prin-cipes solides viennent l'eclairer sur la ma-niere de le faire. Je l'ai jugée aussi dans son Metier; sa fortune, son age, tant d'Exemples pouvait le faire aller come un autre. Il y porte son caractere; et en occu-pant une charge, il veut la remplir. Il n'aura pas le Régiment le plus brillant, il aura les Soldats les plus heureux –

Une nouvelle qui Vous surprendra et que Vous ignorées peut-être encore, c'est, que la cadette Berg se marie avec ce certain Lemsberg qui lui avait fait la cour tout l'hyver passé. Il est heureux que ce petit Egarement du coeur ait prit une aussi bonne fin; au reste nous leur souhaitons tout le Bonheur ima-ginable –

Je profite beaucoup du beau tems; surtout étant malade depuis trois semaines, les Medecins

m'ordonnent
un exercice violens come le seul moïen de me guérir; une fièvre que j'ai réguliérement tous les soirs, me prive d'appetit et de sommeil; mais j'éspére avec l'aide de Dieu me voir bientôt rétablie.
Adieu mon aimable amie; portés Vous bien; rappellés moi au souvenir de Mr: Votre Epoux; et croiés moi pour la vie avec la plus tendre Amitié et le coeur le plus chaud, le plus devoué

Votre fidelle Amie
Annette Vietinghoff.

Ma soeur me charge de mille choses pour Vous; mes complimens s'il Vous plaît a Mademoiselle Neumann.

Riga ce 13 d'Aout: 1790.

134

Mon aimable et très chère Cousine!

Si j'ai tardée longtems a répondre a Votre charmante derniere Lettre, croiés que ni oubli ni négligence y ont eu part, mais seulement l'incertitude de ne pouvoir Vous fixer au Juste le Jour de mes noces. Coṁe elles ne s'accrocheront qu'a l'arrivé de mon Père, lequel arrivera au plus tard vers la fin de cette semaine, il est a supposer qu'alors il n'y aura plus d'Empechements et que nous pourrons être marié le 22 de ce mois - Veuillés donc Vous mettre en route mon aimable Cousine afin que Vous aiés le tems de Vous réposer une couple de Jour - Coṁe je me réjouis de Vous revoir, et sur tout dans un moment ou j'ai l'Espoir d'être liée de plus près avec Vous que j'aime et j'estime au delà de toute Expression. Votre frere se joint a moi pour Vous prier instaṁent de ne pas nous faire languir après Votre presence

La Wedem arrive un de ces Jours, et nous emêne son Enfant que je suis fort curieuse de voir. Vous serés surprise de retrouver Münich au Chateau, il y est installé de réchef, et d'aujourd'hui il y recommence ses anciennes fonctions. Le vieux Papa est très content de le savoir, et nous en sommes fort charmé aussi. Mille amitiés de la part de ma chère Mère ainsi que de ma soeur, laquelle n'a pas eu un moment de dépit de savoir la pièce de Liron Baptiste en Vos mains, surtout en aiant retrouvé ~~une~~ semblable. Je finis dans l'Esperance de Vous Embrasser Dimanche ou Lundi prochain, et ne desire rien plus ardement que de Vous savoir toujours contente, heureuse et attachée a

Votre fidelle et sincère
Annette Wielinghoff.

Rappellés-moi je Vous prie au bon souvenir du Comte Votre Epoux; je n'ose me flatter de le voir a mes noces. Ses affaires domestiques je crains ne lui permettront pas de s'absenter. Oserais-je

135

Trés sensible ma chère Cousine, a l'amitié que Vous me faites de Vous adresser a moi par rapport a Votre Deuil, je desirerais aussi, Vous être la dedans de quelqu' utilité, et Vous en voïer le mouchoir et tablier en question, si depuis longtems je ne les avait decoupée pour quelqu' autre chose; le Deuil que nous avons porté consistait en une robe de laine noir, un grand mouchoir quarré de fine Baptiste a large ourlet, sans garniture, une coiffe comme j'ai éu l'honneur de Vous en envoïer une hier au soir avec une grande Cocarde de Crep noir, et a dire vrai les premières semaines point de tablier, ensuite nous en avons portés de Crep blanc.
Vous n'avés pas d'Idée ma chère Cousine combien je suis fachée de ne pas pouvoir Vous envoïer un modéle, mais je me flatte avoir l'honneur de Vous l'expliquer plus clairement encore ce soir chez la Comtesse Menzden, en attendant je Vous prie de me croire ma chère Cousine

Votre trés-humble
servante
Annette Vietinghoff.

	XI
Vietinghoff	B
(Burgmann)	6.8

Meine theure Hochgeehrteste Cousine! Meine
liebe Frau und ich sind tief gerührt über die Todes Nach-
richt die Sie beste Cousine uns so eben mittheilen. Trübe
war die Verschlimmerung des zerrütteten geistigen und körper-
lichen Zustandes unsers Sanft in der Blüthe seiner Jahren ent-
schlafenen Neffens zum voraus zu sehen, und der All-
mächtigen Gnade seinen Leiden ein Ende gemacht zu
haben muß uns Allen, hauptsächlich aber dem unglücklichen
Vater zum wahren Trost dienen. Die Wege der Vor-
sehung sind unerforschlich die schönsten Hoffnungen und Aussichten
werden oft im Augenblick wo wir es am wenigsten vermuthen
zertrümmert, und nur Religion und kindliche Ergebung in den Willen
der Vorsehung ist und bleibt die einzige Stütze die wahre Trösterin des
Christen. Mit betrübtem Herzen küsse ich Ihre liebe Hände und bin
mit unwandelbarer Liebe und Hochachtung

Ihr Sie verehrender Freund
und gehorsamer Diener
B. Vittinghoff.

XII

Vietinghoff D

(Kobieta

(Kurynske

Ryga 1800

PRZESIEDLI[...] DO: (MIEJSC[...] WOŚCI, ST[...] ROSTWO, W[...] JEWÓDZTW[...]	NUMER DOMU	DATA URODZENIA	IMIONA RODZICÓW	NAZWISKO I IMIĘ DZIECKA	L. P.

Riga d. 10 Martius 1800. 132

Meine liebenswürdige Cousine;

So sehr als ich Ihnen Liebe! eben so können Sie
sich Ueberzeugen, wie Angenehm mir Ihr Brief
ist gegenseitig fühlen wir Uebereinstimmung, daher
unsere freundschaft dauerhaft seyn wird;
die Mahlerey Ihres Hauses Theuerste Cousine, habe
ich auch fürchst nicht gut zu wählen, dem Mahler
überlassen, der mir auf mein Bitten versprochen
es so hübsch als möglich zu machen;
Nun meine liebe freundin will ich Ihnen auch recht
viele Neuigkeiten melden; Ich bin auch die Zeit
her recht traurig gewesen, da unsere liebe
Mutter war 6 Wochen recht krank jetzt ist sie
dem Himmel sey danck, wieder ganz hergestellt;
wozu auch der unermüdende fleiß, des Herrn
Doctors Stoffregen sehr viel beytragen, auch ich
war an der hier Wüthenden Influenz die

jetzt so ziemlich nachgelassen, doch aber viele
Menschen mitgenommen, 14 Tage krank, aber es hatte
keine Gefahr, und jetzt da ich wieder ganz gesund
bin, so gehe ich an schönen Tagen, recht viel
spazieren; wobey ich mir sehr wohl befinde;
Bruder Burckart seine Frau, hatte sich nach ihrer
Wochen verkältet, und hatte die Blattrose am
Kopf welches, ihr so sehr mitnahm, das wir
für ihr Leben zitterten jetzt ist sie dem Himmel
sey dank ganz außer Gefahr; die Generalin
Pahlen kam mit ihrer Tochter aus Wien zurück,
und speißte bey uns auf den Abend, ihr hat es
in Wien gar nicht gefallen, auch soll es da nicht
so Briliant, wie in Petersbourg seyn, sie hat
unsere liebe Schwester gesprochen, welche uns
allen herzlich hat grüßen lassen, und das
Gemählde von ihrem kleinen Moritz an Mama
geschickt, er ist recht hübsch, und hat viel ähnlichkeit
von seinem Vater;

Der Sohn von Stabsrath Berg ist Bräutigam,
mit Fräulein Rautenfels, Gott gebe das die Heyrath

ihr eben so glücklich als euch machen möchte;
Mill hat viele Schulden wegen Lancrout gemacht
sein Schwiegervater bey den er Hülfe gesucht, hat
ihn mit Hohn zurück gewiesen, und da hat er den
abscheulichen Entschluss gefaßt, und auch ausgeführt,
sich ins wasser zu stürzen, Gott wie traurig ist es
für seine Kinder; Becklezov hat auf sein Verlangen
gnädige Entlassung seiner Dienste erhalten, und
ist jezt hier wodurch es jezt in unsern Hause,
lebhafter als sonst ist; wie traurig es jezt hier
ist keine ~~Com~~ Comedie, keine Musik, und ein
ganzes Jahr wird getrauert werden; Mama läßt
sich Ihnen auch ins gesammt empfehlen; und
wünscht mit mir vereint Ihnen recht bald hier
zu sehen, nach den herzlichsten Gruß auch von
meiner Seite bin ich zeitlebens

Ihre
aufrichtige Freundin
D. Vietinghoff

Verzeihe liebe
Cousine mein Geschmier;

XIII

zmarła Villersau

...vo :

:

Urzą...
Urzą...

permettez Madame la Comtesse
que je m'adresse a vous pour
avoir des nouvelles de notre
cher malade, il m'a fait dire
hier qu'il ne se trouvait pas
mieux je voudrais pouvoir
croire que mon messager
a mal fait la Commission
cependant je ne suis pas
sans inquiétude et je viens
a vous pour savoir au juste
ce qui en est. — je profite
de cette occasion pour vous

réitérer l'assurance de l'attachement que je vous ai voué.

La marquise de
Sébarran

à madame

Madame la Comtesse

Sarde

L. P.	NAZWISKO I IMIĘ DZIECKA	IMIONA RODZICÓW	DATA URODZENIA	NUMER DOMU	PRZESIEDLIŁ SIĘ DO: (MIEJSCOWOŚCI, STAROSTWO, WOJEWÓDZTWO)	UWAGA

przez Wolborth

Wolborth

17 sztuk

1819, 1821, 1823, 1824

1826, 1827, 1829, 1831

(Pełu)

141

Ew. Excellenz

haben die Güte gehabt, mich auf Morgen zu Mittag einladen zu lassen. So glücklich ich mich geschätzt haben würde, dieser Einladung zu folgen, so sehr muß ich es bedauern, sie nicht annehmen zu können, da ich schon seit Sonntag von Hr. Dr Ellisen zur Taufe seines Enkels mit den Meinigen zu Tische eingeladen bin. Genehmigen Ew. Excellenz daher die Entschuldigung

Ihres

d. 22 April 1819

unterthänigsten D. Volborth

142

Ew. Erlaucht

haben mir, so wie die Frau von Kokaßowsky schon allzuviel und zu schmeichelhafte Beweise Ihrer wohlwollenden Theilnahme an meinem Gesundheits Zustande gegeben, als daß ich nicht nur diese allein mit dem gerührtesten Herzen dankbar anerkennen und die Ehre annehmen dürfte, welche Sie mir gütigst zugedacht haben. Erlauben Sie mir daher Gnädigste Frau Gräfin, Sie zu bitten, sich diese Mühe nicht zu machen und meiner Seits zuerst Sie in der Kirche und dann persönlich selbst in Ihrer Wohnung zu begrüßen.

Mit der dankbarsten Hochschätzung

Ew. Erlaucht

d. 28 August
1819

ganz gehorsamer der Wolbert

143

Erlauchteste Frau Gräfin!

Nach einer schlaflos durchhusteten Nacht wünschte ich bei diesem schlechten Wetter heute zu Hause zu bleiben, und bin daher so frei, Ihnen en brouillon und zu beliebiger Abänderung den Aufsatz zuzuschicken, den ich Hochgeb. Erlauchten persönlich überbringen wollte. Bei dem besten Willen ist es dem theilnehmendsten Herzen nicht immer möglich, sich in die Lage eines fremden Schmerzes ganz zu versetzen. Ich bitte Sie daher, es nur als Wirkung eines guten Willens anzusehen und daran abzuändern, was Sie für gut finden. Zugleich ersuche ich Sie, gnädige Gräfin, mir mündlich sagen zu lassen, wie Sie sich befinden?

Mit der aufrichtigsten Theilnahme wünsche und erbitte ich von Gott Ihre gründliche Genesung, deren Sorge in den weisesten und würdigsten Händen uns zu den besten Hoffnungen berechtigt. Wenn Hochgeb. Erlaucht nach Ihrer Seits den gerechten Kummer Ihres Mütterlichen Herzens durch billige Rücksicht auf Höhere mütterliche Pflichten zu mildern sich bestreben, und die göttliche Religion Jesu in ihren sanften tröstenden Einwirkungen nicht stören werden, dann darf Ihnen bald zu Ihrer gänzlichen Wiederherstellung Glück wünschen Hochgeb. Erlaucht

d. 25 Februar 1821

gehorsamster Diener v. Dolberg

Ew. Erlaucht

wünschten, daß ich Ihnen einen Tag zu Ihrer vorhaben-
den Andacht vorschlagen möchte. Sollte Ihnen der
Montag nach Palmsonntag (den 4ten April) dazu ein
gelegener Tag seyn, so wäre es mir sehr angenehm,
da alle übrige der gegenwärtigen und künftigen
Woche für mich mit Schwierigkeiten verbunden sind,
von welchen der einzige vorgeschlagene nächste Mon-
tag allein ganz frei ist. Ich habe eben diesen Tag
auch dem Herrn Grafen v. Sievers vorgeschlagen,
dessen Theilnahme an dieser heiligen Handlung Ew.
Erlaucht gewiß nicht entgegen seyn wird, und er-
warte darüber Ihre gütige Genehmigung.

Hochachtungsvoll

Ew. Erlaucht

d. 28 Marz
1821

ehrerbietigster und gehorsamster
Diener Volborth

Erlauchte Frau Gräfin!

An dem Segen des Himmels, dem Sie die ersten großmütterlichen Freuden danken, nehme ich den innigsten und wärmsten Antheil, wenn auch die überhäuften Geschäfte der verflossenen Woche, mich an dem Vergnügen einer augenblicklichen Mittheilung meiner Gefühle hinderten. Ihr Wunsch wegen der kirchlichen Danksagung ist gestern durch meinen Collegen vollzogen worden. Genehmigen Sie, Gnädigste Frau Gräfin, nun noch von mir die Versicherung daß die Stärkung der theuren Wöchnerin und die Erhaltung des neugebornen Kindes auch der Gegenstand meiner besten Wünsche und meines herzlichen Gebetes zu Gott sind, der ich mich mit der größten Ehrerbietung zu unterzeichnen die Ehre habe

Ew. Erlaucht

St. Petersburg
d. 2 April
1823

gehorsamster Diener
Dr Volborth

146

Erlauchte Frau Gräfinn!

Gnädigste Frau!

Bei einem Drange von Geschäften habe ich leider keinen Augenblick finden können, um Ew. Erlaucht meine tiefgefühlte Dankbarkeit für die Ihre Ehre mir bestimmt gewesenen Besuchs persönlich darzubringen. Erlauben Sie daher mit gütiger Nachsicht, mir dies Vergnügen auf einige Weilen aufzuschieben, und Ihnen gehorsamst anzuzeigen daß die Gräflich-Lambsdorffsche Familie sich vorgenommen haben nächsten Donnerstag d. 27^t dieses Monats März sich in unserer Petri Kirche zur Feier des heiligen Abendmahls einzufinden. Sollten Ew. Erlaucht etwa mit den Ihrigen an dieser Handlung Theil zu nehmen wünschen, so bin ich noch so frei hinzuzufügen daß der Anfang derselben um 11 Uhr vorläufig (d. h. Vormittags) bestimmt ist.

Mit der tiefsten Hochachtung habe ich die Ehre mich zu nennen

Ew. Erlaucht

gehorsamster Diener

Walbort

Montag
d. 24 März
1824.

Mit dem gehorsamsten Danke für Ew. Excellenz mir bewiesene Güte, bitte ich überzeugt zu seyn daß ich die mir gegebenen Winke stets so benutzen werde, daß die Quelle derselben nicht gehasst werden kann. Mit der tiefsten Ehrerbietung erwartet Ew. Excellenz nebst den Ihrigen

Freitags 12 Uhr in der Petri Kirche

Dero

Mittwoch d. 26 März 1824

Ew. verehrender

gehorsamst ergebenster

Kelbert

148

Erlauchteste Frau Gräfin!

Es war mein Wunsch mich heute persönlich nach Ihrem Befinden zu erkundigen, allein noch bin ich von einer am Freitage erlittenen Erkältung nicht ganz hergestellt und wage es daher schriftlich zu thun, und Ew. Erlaucht zu bitten mir doch nur mündlich durch Ueberbringer dieses Nachricht geben zu lassen, wie Sie das erlebte Unglück überstanden haben. Ich habe jetzt das Haus voll, indem die unter uns Wohnenden genöthigt waren zu uns herauf zu ziehen. Gott und unser menschenfreundlicher Monarch mögen helfen, wo die Hülfe einzelner Menschenfreunde nicht ausreicht. Und dennoch gebe ich mich nothgedrungen, an das mitleidige, großmüthige Herz Ew. Erlauchten sowohl als Ihrer edlen Kinder anzuklopfen, und Sie um Hülfe für eine sehr achtbare, früher schon durch Kriegsunglück im Auslande ganz zurückgekommene, nach Rußland geflüchtete, und nun durch die letzte Ueberschwemmung in die fürchterlichste Noth gestürzte Familie anzuflehen, deren Namen ich aber zu verschweigen, wenigstens nicht zu schreiben, gebeten worden bin. Ich stehe übrigens dafür, daß es nicht die unter mir wohnenden sind, die, bei allem Verluste, doch noch nicht nöthig haben werden, die Wohlthätigkeit Andrer in Anspruch zu nehmen, und sich wahrscheinlich recht bald wieder erholen werden. Durch Gewährung meiner dringenden Fürbitte würden Sie, Gnädigste Frau Gräfin, die Retterinn einer der Verzweiflung Preis gegebenen Familie werden. Entschuldigen Sie übrigens meine Dreistigkeit und genehmigen Sie die Versicherung der tiefsten Hochachtung, mit welcher ich zu seyn die Ehre habe,

Ew. Erlaucht

d. 10ᵗᵉ November 1824.

gehorsamster Diener Wolborth

S. T.

Hochverehrteste Frau Gräfinn!

Mit den Gefühlen der aufrichtigsten Theilnahme werde ich am morgenden Sonntage in das Gebet der Gemeine den inbrünstigen Dank einschließen, der dem Allmächtigen für die, Ihrer gnädigen Frau Tochter bewiesene Hülfe seiner Barmherzigkeit gebühret, und seinen ferneren väterlichen Beistand zur Erhaltung der noch schwachen Mutter und zum Gedeihen der jüngstgebornen Tochter zu erflehen mir zur heiligsten Pflicht machen. Daß Ew. Erlaucht mir meine nur im Stillen oft vorgeworfene lange Abwesenheit zu verzeihen haben, sehe ich mit Dankbarkeit aus Ihrer gütigen Zuschrift, und empfehle mich mit der Hoffnung auf fernere Fortdauer Ihrer mir unschätzbaren Gewogenheit als

Dero

d. 20 Febr.
1826

hochachtungsvolle ergebenster
Diener

Volborth

Hochg. Erlaucht

gnädigstem Wunsche gemäß werde
ich nicht ermangeln mich zur Erfüllung
meiner heiligsten Amtspflicht morgen
um die von Ihnen selbst beliebte Zeit
bei Ihnen einzufinden, wozu der
Allerhöchste Ihnen seinen gnadenrei-
chen Beistand zu Ihrer Stärkung an
Leib und Seele nicht versagen wolle.

Hochg. Erlaucht

d. 22 Xbr
1827

ganz gehorsamster
Volbert

151

Erlauchte Frau Gräfinn!

Ueberbringerinn dieses die Wittwe Boltajeff geborne Stoosse ist die Tochter der alten hochbejahrten Wittwe Stoosse, die im Armenhause der menschenliebenden Anstalt auf W. O. unter Leitung des Hr Wenning aufgenommen, den monatlichen Abtrag von 5. Rub. B. A. nicht zu entrichten vermag, und die Ew. Erlaucht gnädigst zu unterstützen versprachen. Ihre Tochter ernährt sich kümmerlich vom Schulhalten, und der Sohn, ein dienender Hofrath, hat 11 Kinder am Leben, und konnte seine Mutter nicht länger bei sich halten.

Wollen Ew. Erlaucht also als Wohlthäterinn der Armen sich dieser Notleidenden erbarmen, so wird Ueberbringerinn Deren Befehle erwarten.

Mit der tiefsten Hochachtung
Ew. Erlaucht

d. 7 November 1829

unterthänigster Diener
Walberts

Ihro Erlaucht

der Frau Gräfinn von Borch

geb. Gräfinn von Browne

eigenhändig

Ew. Erlaucht

habe ich die Ehre, auf Ihre geneigte Anfrage zu erwiedern daß, wenn es Ihnen einerlei seyn sollte, Mittwoch der künftigen Woche (d. 12 December) mir wohl der gelegenste Tag seyn würde, wo ich um 11 Uhr Vormittags in Ihrer Wohnung erscheinen könnte. Sollten die gnädige Frau Gräfinn, dagegen nichts einzuwenden haben, so erwarte ich keine Antwort; im entgegengesetzten Falle aber erbittet sich eine Benachrichtigung

Ew. Erlaucht

d. 7 December
1821

ganz gehorsamster Diener
Volborth

Meine gnädige Frau Gräfin!

Ew. Erlaucht werden gnädigst verzeihen, wenn ich nicht zu Ihnen eilen kann, da ich selbst seit gestern wo ich nur bei einer Beerdigung in der Schwedischen Kirche eine Erkältung zugezogen habe, unwohl bin, und mich gern bis Sonntag wo ich predigen muß, noch im Zimmer halten möchte. Vielleicht werde ich Sonntag oder Montag das Vergnügen haben Ihnen meine Aufwartung zu machen. Es ist in der That eine ganz eigne Sache, zu einer Verbindung, die Sie ja in Ihrem vorigen Schreiben nicht verboten haben, aber auch nach Ihrer individuellen Ueberzeugung nicht gerade zu, oder vielmehr durchaus nicht gut heißen können, Ihren mütterlichen Segen gleichsam ertheilen zu wollen, da Sie ja zugleich durch diese Confirmation auch gleichsam die Verantwortlichkeit für die etwanigen Folgen derselben übernehmen. Oder ist das klar, wie ich

auch Ihr v. F. dürfte bleiben muß, vielleicht
schon geistlich getrennt, denn freilich
ist die Sache unveränderlich, und es bleibt
Eur. Erlaucht nichts ~~an~~ weiter übrig,
als Ihr mütterliches Herz liebevoll
verzeihend und tröstend zur geliebten
Tochter reden zu lassen, um sie vor
der Verzweiflung zu schützen; gesetzt
die Frau sollte das Herz des, ihre Ver-
irrung erkennenden Unglücklichen verwunden.
Dann; auch dann bedarf sie gewiß des
Trostes ihrer zärtlichen Mutter; vorzüglich
da auch Gott dem verlorenen Sohne, wenn
er des bereuendsten Vaters Gnade sucht.

Dies ist meine Ansicht worum ich
mündlich vor Mehreren die Ehre haben
werde, mit Eu. Erlaucht zu sprechen

Hochachtungsvoll

Eur Erlaucht

ad Acta

ganz gehorsamster Diener
und Verehrer
Wolberth

Ihrer Erlaucht
der Frau Gräfinn von Borcke
gb Gräfinn v Browne

zu eigen Händen

156

Erlauchte Frau Gräfin!

Empfangen Sie vorläufig meine herzlichsten Glückwünsche zu dem frohen Ereigniß Ihres Familienkreises; mit der Gemeinde werde ich morgen meinen Dank vereinigen, der dem Allmächtigen für seinen väterlichen Beistand gebührt und um Stärkung der erschöpften Kräfte der glücklich Entbundenen ihn ersuchen.

Genehmigen Sie den erneuten Ausdruck meiner tiefgefühlten Theilnahme von

Ihrem

Sie hochverehrenden

Vollrath

157

Ew. Erlaucht

beliebten mir fünfzig Rubel zu schicken, die ich erhalten habe. Da Sie aber nicht so gütig sind, zu bemerken, zu welchem Zwecke diese Summe bestimmt ist, so würde ich Sie gehorsamst ersuchen, mir solches gefälligst wissen zu lassen. Ich vermuthe, es ist für unsern Bibelverein. Sollte ich mich aber irren, so bitte ich um geneigte Berichtigung.

Hochachtungsvoll
Ew. Erlaucht

gehorsamst ergebenster Volborth

Ew. Erlaucht

geneigter Zuschrift zufolge habe ich die Ehre Ihnen anzuzeigen daß von den Tagen der künftigen Woche Montag und Dienstag die einzigen sind an welchen wenigstens Vormittags bis jetzt noch keine Geschäfte bestellt sind. Mir wäre wohl der Montag der angenehmste indem Dienstag der Andrang der sich meldenden Comunicanten zu groß zu seyn pflegt, als daß meine Tochter oder mein Secretair, allein ohne mich fertig werden könnte. Herzlich bedauere ich Ew. Erlaucht Nichtwohlbefinden. Würde es daher nicht besser seyn die heilige Handlung im Zimmer zu verrichten? Doch darüber wie über den Tag erwartet die baldige Entschließung

Ew. Erlaucht

(in größter Eile)

unterthänigster
Wolbach

Ew. Erlauchten

werden es mir erlauben, Ihnen zuvorkommen und heute zwischen 5 – 6 Uhr bey Ihnen erscheinen zu dürfen, um Ihnen die Mühe eines Besuchs zu ersparen, durch den ich – so ehrenvoll er für mich seyn würde – weit entfernt bin Anspruch zu machen, es sey denn daß Ew. Erlauchten besondere Gründe hätten mich nicht in Ihrer sondern meiner Wohnung zu sprechen.

Hochachtungsvoll

Ew. Erlauchten

Unterthänigster Zolberth

Euer Hochwürden

Deroneuen Wunsch zu erfüllen werde ich nicht ermangeln; empfangen Sie dabei meinen innigsten Glückwunsch zu der an Ihrem jüngsten Herrn Vater abermals von Gott beschiedenen Gnade.

Hochachtungsvoll

Euer Hochwürden

gehorsamster Diener

Walbott

СКЦ “ОРІЄНТИР”
вул. Чигиринська 42-Б,
м. Львів, 79037
(032) 293-86-37, 247-95-45